

FNA_1603 - Les sauveteurs Sigans

Andre

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

K. - H. SCHEER 75 CLARK DARLTON

PERRY RHODAN

LES SAUVETEURS SIGANS



Fleuve
Noir

Karl H. SCHEER et CLARK DARLTON

LES SAUVETEURS SIGANS

PERRY RHODAN 75

Fleuve Noir

Titres originaux : DIE KLEINEN MANNER VAN SIGA de K.-H. Scieer UNTERNEHMEN NAUTILUS de
K.-H. Scheer

Traduit et adapté de l'allemand par Marie-Jo Dubourg

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5. 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration. « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Verlag Pabel-Moewig KG, Rastatt © 2002 Fleuve Noir, département d'Univers

Poche

ISBN ; 2-265-07339-3

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Pare à la manœuvre ! Tous à vos postes !

La voix tonitruante sortant du haut-parleur me frappa avec la violence d'une massue. Je bondis sur mon matelas pneumatique, regardai autour de moi, déconcerté, et plaquai mes deux mains sur mes oreilles pour étouffer un peu le vacarme.

Il me fallut quelques instants pour retrouver l'usage normal de mon ouïe. Je m'étais déjà familiarisé avec les bruits à bord de la Station Spatiale d'Observation *SSO-1* et je pouvais maintenant les supporter à peu près. Mais quand les gigantesques centrales énergétiques de la *SSO-1* tournaient, il valait mieux que je porte mes protège-oreilles.

Le vacarme s'apaisa. Je regardai l'heure. H était 12 h 46, le 10 juillet 2327, temps standard. Les haut-parleurs beuglaient toujours. Sous mes pieds, le sol se mit à trembler. Je compris alors que l'arrivée de mon équipe était imminente.

Je dégonflai le matelas adapté à ma taille, m'étirai, réajustai correctement mon uniforme en pensant avec un frisson au long chemin qui m'attendait.

La station cosmique *SSO-1* était un navire de combat modifié pour la circonstance. Parmi les transformations effectuées pour gagner de la place, on avait tout simplement supprimé un bon nombre de puits antigravs et de bandes transporteuses. Aussi me fallait-il maintenant au moins une heure pour me rendre dans le poste de commandement. Et de plus je devais être constamment sur mes gardes pour ne pas être piétiné par un lourdaud distrait.

Il faut que je vous dise que je mesure 22,21 centimètres et pèse presque un kilogramme ! Et pour achever les présentations, sachez que je suis le major Lemy Danger, un spécialiste de l'O.M.U. Ce terme de « spécialiste » n'est pas seulement un grade militaire, il signifie que je suis un agent actif de la « force de défense galactique » comme on nomme aussi l'Organisation des Mondes Unis. Et, bien entendu, compte tenu de ma taille, vous avez deviné que j'étais originaire de la planète Siga.

Le grondement des réacteurs de puissance s'amplifia. Je pouvais imaginer ce qui se passait là-haut, au-dessus de ma tête. On installait l'ogive du transmetteur. La *SSO-1* n'était rien d'autre qu'un centre émetteur-récepteur pour le transport hyperénergétique de marchandises.

Pour pouvoir caser le grand transmetteur akonide, il avait été

nécessaire de modifier complètement la partie supérieure de l'astronef sphérique. Les postes d'artillerie avaient été supprimés pour laisser la place aux nouvelles installations.

C'est ainsi que juste au-dessus du poste de commandement, il y avait maintenant une vaste salle de près de deux cents mètres de haut et trois cents mètres de diamètre dans laquelle les piliers du transmetteur ogival pouvaient être dressés.

Je m'apprêtais à appuyer sur le dispositif d'ouverture de la cloison blindée, spécialement installé pour moi — je ne pouvais atteindre le dispositif normal —, quand les haut-parleurs retentirent de nouveau. Sur un écran au fond de la salle, le visage de mon chef suprême apparut :

— Major Danger, êtes-vous encore dans vos quartiers ?

Je me mis instantanément au garde-à-vous et saluai :

— Bien sûr. Amiral !

Le visage émacié d'Atlan me fascinait. Ses yeux rubis avaient vu des choses qu'aucun mortel ne pourrait jamais comprendre. Atlan faisait partie de ces pseudo-immortels qui portaient un activateur cellulaire pour la régénération permanente de leurs cellules, mais à la différence près qu'Atlan, lui, avait déjà dix mille ans.

— Allô, Leroy, êtes-vous encore dans le centre de calcul ? demanda de nouveau le grand Arkonide. Consterné, je compris qu'il n'avait pas entendu ma réponse. Comme c'était humiliant ! De toute ma puissance vocale je criai en direction du micro :

— Oui, Amiral. Je suis devant la cloison coulissante.

— Ah, je vous entends, Lemy. Mais je ne puis comprendre ce que vous dites. Ne vous sentez-vous pas bien ?

Je crois que les hommes de grande taille, comme vous, ne peuvent guère imaginer à quel point il est vexant de se voir ainsi rappeler certaines insuffisances. Atlan n'avait certainement pas voulu m'offenser. Sans se douter de rien, il s'était inquiété de ma santé alors que j'avais crié aussi fort que possible.

Je me précipitai vers le micro, poussé par ma vieille crainte de ne pas être considéré à ma juste valeur et de voir mon appartenance à la race humaine mise en doute. Si seulement j'avais eu une voix plus puissante !

Après un sprint de dix mètres, je parvins sous l'écran. Atlan fronça les sourcils et toussota. J'eus presque l'impression qu'il parvenait difficilement à réprimer son hilarité.

Je répondis, encore une fois dans un garde-à-vous irréprochable.

— Vous étiez déjà presque sorti, Lemy, dit mon chef.

— Non, Amiral, j'étais encore dans la salle. Seulement vous n'avez pu entendre ma faible voix. Veuillez m'excuser, Amiral.

Atlan se contenta d'incliner la tête.

Ne vous faites pas de soucis pour cela, mon petit ami. Vos qualités sont dans d'autres domaines. Je vous prie de venir tout de suite dans le poste central. Le croiseur sigan *Luvunno* va nous être envoyé dans quelques minutes. Il sortira aussitôt du transmetteur. J'aimerais que vous soyez là pour accueillir l'équipage. Les hommes seront soumis à rude épreuve par le double choc de dématérialisation et de rematérialisation. Ensuite vous gagnerez vos nouveaux quartiers à bord du *Luvunno*. Je vous envoie un robot qui vous transportera jusqu'au hall du transmetteur. Je vous en prie, ne prenez pas cette mesure pour une offense.

Bien sûr que non. Amiral. Merci beaucoup, Amiral, bégayai-je.

Atlan raccrocha et je rassemblai vivement mes affaires. Cinq minutes plus tard, le robot apparut. C'était un robot-steward doté de savoir-vivre. Quand ses optiques m'aperçurent, il s'inclina avec prévenance et dit d'une voix agréable :

Est-ce à monsieur le spécialiste, le major Lemy Danger, que j'ai l'honneur ?

Je toussotai et fis un signe condescendant. J'aime les humains et aussi les robots bien élevés. Mais comme est détestable cette habitude qu'ont la plupart des astronautes de se répandre en invectives et jurons ! Je ne comprendrai jamais pourquoi des hommes qui, dans presque tous les cas ont reçu une éducation académique, se doivent d'utiliser des gros mots à la moindre occasion.

— Pour plus de simplicité, tu peux me prendre dans ta main. Mais ne serre pas trop et veille à ne pas comprimer mes voies respiratoires. Est-ce possible ? Il faut aussi prendre mon bagage.

Le robot me souleva délicatement, mon buste dépassant de sa main, et avec deux doigts de son autre main il prit mon petit paquet.

J'étais très satisfait de ma situation. Le problème de mon « long chemin » se trouvait ainsi résolu.

La machine courait à grands bonds dans les couloirs déserts de la SSO-1. L'équipage n'était pas très nombreux.

Le courant d'air caressait mes joues échauffées par l'agitation. Le commandant du *Luvunno* était un vieil ami. Il s'agissait de l'excellent astronaute et physicien Tilta que je me réjouissais de revoir d'autant qu'il serait accompagné de deux cents frères de mon peuple qui allaient se voir confier une tâche importante. Mais ils ignoraient encore à quel point notre mission était essentielle.

Tandis que mon robot-transporteur attendait l'ouverture d'une porte de sécurité, je me remémorai les événements qui étaient à l'origine de notre intervention.

Je m'adressais toujours les plus sévères reproches pour mon tir malencontreux qui, sur Eysal, avait détruit un activateur cellulaire et

par là déclenché le funeste choc gravitationnel à l'origine du fléau qui avait frappé la Galaxie. Depuis lors, nous avons élucidé le mystère des annélicères et des acridocères, découvert l'empire galactique des Bienveillants que nous appelions Bleus en raison de leur fourrure bleutée. Nous savions maintenant que cette race sans pitié était originaire de Gatas, la cinquième planète du soleil Verth, mais jusque-là aucun humain n'avait réussi à mettre le pied sur ce monde hostile.

À l'exception de quarante-huit hommes tombés aux mains des Bleus lors d'une tentative ratée pour établir une tête de pont terrienne dans le système de Verth. Le reste de l'équipage du *Tristan* avait réussi à regagner la *SSO-1* à l'aide du grand transmetteur installé à bord du navire.

Il nous fallait maintenant libérer ces 48 prisonniers au plus vite pour éviter que les Bleus n'en apprennent trop sur le Grand Empire.

Nous avions certes réussi à obtenir des informations grâce aux quelques officiers et scientifiques bleus capturés par des commandos terriens mais nous ne savions toujours pas comment les Bleus faisaient pour façonner le molkex, cette matière première indestructible que leur fournissaient les annélicères.

Notre seconde tâche consistait donc à le découvrir, et à trouver aussi la manière de le détruire. Jusqu'alors toutes nos tentatives pour attaquer le molkex étaient restées vaines.

La dernière cloison coulissante s'ouvrit devant moi. Mon regard pénétra dans la station du transmetteur.

Le gigantesque dôme était séparé de la salle de commandes par une cloison transparente. J'aperçus Atlan et, à côté de lui, le colonel Joe Nomers, commandant de la *SSO-1*.

Un calme surprenant régnait dans la salle de contrôle. Le vrombissement des projecteurs de champ, de l'autre côté de la cloison protectrice, était presque entièrement absorbé par l'isolation acoustique.

Au moment où j'entrai, les piliers énergétiques du transmetteur virèrent au rouge intense. Le transmetteur lui-même ressemblait à une ogive d'une centaine de mètres de haut sur une cinquantaine de large. La cavité qu'il formait présentait cet aspect nébuleux, noir bleuté, d'un hyperchamp activé dans lequel aucun corps ne peut rester stable. Il était soit désagrégé et envoyé sous forme d'hyperimpulsion, soit reçu comme hyperimpulsion et rematérialisé lors de la phase de commutation.

Je n'avais encore jamais vu de panne. La technique akonide de transmission avait fait ses preuves depuis plus de trois mille ans. L'époque des incidents était depuis longtemps révolue.

Mon robot traversa la salle, s'arrêta devant Atlan et tendit la main dans laquelle j'étais encore assez confortablement installé. Ce qui se

passa ensuite fut moins de mon goût. Je fus à vrai dire effroyablement humilié.

Voici le spécialiste, le major Danger, Amiral, dit la machine en me tendant à Atlan comme une prune mûre.

Je me nus à me débattre de toutes mes forces mais le robot ne se laissa pas impressionner.

Lâche-moi, espèce de lourdaud ! hurlai-je. J'étais furieux d'être ainsi mis sous le nez de mon chef suprême.

Le robot, sans comprendre, obéit à mon ordre, ouvrit la main et je tombai alors d'au moins un mètre cinquante de haut. Mon cri fut couvert par le grondement soudain du transmetteur.

J'amortis la chute par deux roulés-boulés et me redressai exacerbé. Je jetai des regards menaçants au robot mais il ne réagit pas.

Je regardai alors la cloison blindée derrière laquelle le feu des enfers semblait brûler. Le noir bleuté du champ s'était mis à ondoyer. Quelques instants plus tard, un objet argenté en sortit et resta couché, de l'autre côté de la ligne rouge de danger.

Je reconnus les contours d'un croiseur lourd. C'était le *Luvinnno* qui, en dépit de sa masse et de sa taille considérable, avait été transporté par le transmetteur comme s'il s'agissait d'un bagage ordinaire.

Le navire géant, de six mètres de diamètre, fut redressé par le stabilisateur automatique et posé sur ses élançons d'atterrissage sortis. Pour Tilta ce devait être déprimant de franchir de la sorte l'espace et le temps. Je savais que le *Luvinnno* arrivait directement d'Arkonis m.

L'état de santé de mes frères devait avoir souffert. Les Sigans ont un système nerveux très sensible et notre circulation sanguine n'était pas aussi robuste que celle des géants terriens.

Mais si en dépit de cela on avait envoyé le croiseur par transmetteur, c'était qu'il y avait urgence.

Le transmetteur mugit pour la seconde fois, et Perry Rhodan, accompagné de quelques officiers, sortit du champ de rematérialisation. Je sus alors que notre heure allait bientôt sonner.

Des techniciens terriens soulevèrent le puissant *Luvinnno* à l'aide d'un appareil antigrav portatif, comme s'il s'agissait d'une grosse caisse. Peut-être pouvez-vous comprendre à quel point j'en fus déprimé. Tilta était extrêmement fier de son nouveau vaisseau qui comptait parmi les unités les plus modernes de la flotte sigane.

Mais je me consolai en pensant à l'armement du *Luvinnno*. Même si nos canons radiants n'étaient pas plus grands que les fulgurants d'un robot de combat terrien, il était en notre pouvoir d'anéantir des planètes entières.

Nous, les techniciens les plus doués de la Galaxie, nous nous y entendions en matière d'atome. Nos bombes les plus puissantes développaient tout de même jusqu'à 500 mégatonnes de T.N.T. et c'est

quelque chose !

Le grondement de tonnerre se tut. Les piliers d'énergie du transmetteur s'écroulèrent sur eux-mêmes.

Un quart d'heure plus tard, Atlan me souleva et me posa sur un pupitre de commande. Je fus très gêné.

— Comment allez-vous, mon cher petit ami ? S'enquit le Stellarque en me touchant la poitrine du bout du doigt.

Je ris avec soulagement et secouai cet énorme doigt que je pouvais à peine étreindre.

Mais surtout les paroles de Perry me comblèrent de bonheur. Être appelé « ami » et qui plus est « cher ami » par un homme aussi merveilleux est une chose difficile à exprimer.

Le premier entretien relatif à notre mission eut lieu une demi-heure plus tard. Auparavant, Tilta se manifesta par radio. Nos médecins étaient encore occupés à soigner mes nombreux frères évanouis. Ces dématérialisations brutales étaient à peine supportables pour les hommes de mon peuple. Et pourtant ils les avaient acceptées parce que Perry Rhodan les en avait priés.

Eh oui, que ne ferions-nous pas pour lui ! Nous ne demandons rien de plus qu'un peu d'amour et de reconnaissance. Et alors on peut compter sur nous.

CHAPITRE II

RAPPORT D'ATLAN

Le visage émacié de Rhodan occupait tout l'écran. Je constatai que nous nous ressemblions de plus en plus et je me demandai si ce pouvait être un symptôme de la régénération cellulaire.

Je ne l'avais guère vu sourire ces derniers temps.

— Que penses-tu de l'équipage du croiseur sigan ? Lui demandai-je.

Des hommes merveilleux dotés d'un savoir-vivre étonnant et d'un amour inconditionnel de la vérité. Il est bon de rencontrer de tels gens. Ton petit spécialiste, en particulier, est formidable. Un petit bonhomme capable, intelligent, et je crois aussi, courageux.

— Oui, je crois que nous pouvons lui confier cette mission. As-tu des objections ?

— Pas vraiment, mais tout de même j'ai des doutes.

— Nous savons tous deux que depuis la destruction du *Tristan* il ne nous est plus possible d'atterrir dans le système de Verth. L'attention de l'ennemi est éveillée. Si quelqu'un peut encore parvenir à s'installer parmi les Bleus sans se faire remarquer, ce sont bien les Sigans dirigés par Danger. Je lui donne le commandement du commando spécial.

— Bon, je suis d'accord. Accrochons-nous au fétu de paille symbolique. Mais l'idée de mettre ces petits bonshommes devant de tels problèmes ne m'est pas très agréable, à vrai dire. J'ai l'impression d'être quelque peu irresponsable.

Je ris et lui, l'homme le plus important de l'Empire, baissa les yeux.

— Nous leur ferions un affront mortel en revenant maintenant sur notre décision. Je ne crois pas qu'il y ait encore des hommes aussi dignes de confiance qu'eux, parmi les nombreux peuples coloniaux de la Terre. Prends-les tels qu'ils sont et ils feront tout ce qui est en leur pouvoir.

— Justement, Arkonide ! Ce pouvoir me semble extrêmement maigre.

— Ne sous-estime pas ces petits hommes. Danger, par exemple, est un officier fort téméraire. Tes mutants sont-ils là ?

— O.K. Si l'on ne vient pas bientôt au secours des quarante-huit prisonniers, nous pouvons nous préparer à défendre Arkonis et Sol HI. J'espère seulement que nos hommes ont pu garder le silence assez longtemps. Leurs connaissances constituent une mine pour les Bleus. Alors fais vite. Terminé.

Il raccrocha brusquement et je compris qu'il était profondément inquiet.

J'enfilai un spatiandre léger et me dirigeai vers le sas de la SSO-1. Le colonel Nomers m'attendait. Devant le sas se trouvait la navette.

Il me salua en silence et rabattit son casque en avant. Je l'imitai.

Quand les portes externes du sas s'ouvrirent, mon regard tomba sur la première planète du minuscule soleil Lyso. Nous nous dirigeâmes en planant vers le canot et pénétrâmes dans le sas. Quelques instants plus tard, le canot appareilla.

Le cargo des Bleus que nous avions capturé quelques jours plus tôt se trouvait sur une large orbite de vingt heures.

Une demi-heure plus tard, je pénétrai dans 1 astronef discoidal dont les dégâts causés par nos tirs avaient été réparés.

Rhodan m'accueillit derrière le sas et je regardai autour de moi. C'était là le premier astronef des Peaux- Bleues qui était tombé entre nos mains. Pour cela il avait été nécessaire de poster une escadrille de croiseurs rapides à proximité des voies commerciales de l'adversaire et de détacher un vaisseau spécial avec des mutants à son bord.

Avec l'aide des téléporteurs l'Émir et Ras Tschubai, la prise avait été facile. Comme le cargo n'était pas protégé par un blindage de molkex. Les mutants avaient pu travailler sans problème.

Il en allait autrement avec les astronefs pourvus d'un revêtement de molkex. L'Émir avait appris à ses dépens que même un mutant ne pouvait pénétrer ce matériau dont les champs énergétiques devaient s'apparenter aux forces parapsychiques.

Pour le cargo, il n'y avait pas eu de difficulté. Les dix- huit membres de son équipage se trouvaient depuis quatorze jours sous l'influence suprasensible des mutants Kitai Ishibashi et André Le noir.

Tous nos espoirs reposaient sur ce petit disque qui ne devait servir qu'à une seule et unique chose. Nous, c'est- à-dire l'O.M.U. et la défense Galactique, nous avions imaginé un plan fort risqué.

Naturellement, les Bleus devaient savoir par les messages de détresse de l'équipage du cargo que celui-ci avait été capturé par un commando terrien.

Si après une longue absence, ce navire resurgissait soudain dans le système de Verth, cela ne pouvait avoir qu'une conséquence. Nous espérions du moins ne pas nous tromper sur la mentalité des Bleus. Ils abattraient sans pitié leur propre cargo. Nos psychologues affirmaient que jamais on -ne laisserait cet astronef se poser tranquillement sur

Gatas, la planète principale.

Cette certitude était la base de notre plan. Le navire *devait* être attaqué. Il existait toutefois un facteur d'incertitude.

Nul ne pouvait dire, par manque d'expérience, si les Bleus ne décideraient pas d'arrêter le navire, en dehors de la zone menacée, pour le fouiller. À aucun prix il ne fallait que cela se produise. Nul doute que les Peaux- Bleues possédaient les moyens de briser même le barrage hypno-suggestif le plus solide. E>ans ce cas, les Sigans seraient perdus.

Le cargo ne mesurait que 65 mètres sur son axe horizontal et 40 mètres de pôle à pôle. Chargement, équipements et machines ne nous avaient intéressés qu'accessoirement. Les Bleus utilisaient un hyperpropulseur très coûteux, bien inférieur en simplicité et fiabilité à nos moteurs linéaires.

L'armement était d'ailleurs à peine digne d'intérêt, ce que nous avions déjà constaté à bord du vaisseau de guerre que nous avions eu, pour peu de temps, en notre possession au début de nos démêlés avec les Bleus.

Nous nous dirigeâmes vers le poste central. Les écrans ovales fonctionnaient. Nous aperçûmes une salle plus grande qui était apparemment une espèce de mess.

Kitai Ishibashi, le fascinateur de la Milice des Mutants, paraissait épuisé. Il avait dû déployer toutes ses forces pour suggérer aux étrangers le comportement qu'il leur faudrait avoir pour satisfaire à notre plan.

L'hypnotiseur André Lenoir le soutenait par un approfondissement psi de la matière suggestive imprimée par Ishibashi. Depuis déjà plusieurs jours, ils avaient réussi à superposer leur volonté à celle des étrangers. Ils procédaient maintenant aux dernières vérifications.

Les Bleus étaient très sensibles aux forces mentales supérieures et cela avait facilité la tâche des mutants.

— Ils feront exactement ce que nous leur avons suggéré, déclara Rhodan.

Je m'approchai de l'écran et observai les étranges silhouettes qui se tenaient immobiles devant les mutants. Le silence régnait dans la salle.

Depuis des millénaires, j'étais accoutumé à la vue de créatures étrangères et j'avais dû apprendre, par d'amères expériences, que la forme extérieure n'avait absolument rien à voir avec l'esprit.

Ces créatures étaient *étranges* ! Seuls leurs corps en position verticale et dotés de deux jambes courtes et deux bras leur conféraient une ressemblance avec des humains. Mais sinon ils n'avaient rien de commun avec les Terriens ou les Arkonides.

En dépit des jambes courtes, ces corps couverts d'un fin duvet bleu

paraissaient élégants et gracieux. Les mains aux sept doigts, dont trois pouces, ne modifiaient guère l'impression, mais leurs têtes, si !

Elles étaient plates, discoidales, et contenaient seulement le cerveau ainsi que les sièges de l'ouïe et de la vision. Elles ne comportaient pas d'ouverture pour l'absorption de nourriture.

Le crâne en forme de soucoupe de cinquante centimètres de diamètre possédait quatre yeux elliptiques aux pupilles fendues, deux devant et deux derrière. Les oreilles étaient à peine visibles.

Ces crânes étranges étaient posés sur des cous de vingt centimètres de long, aussi fins que des tuyaux, et étaient tenus par de forts ligaments musculaires.

La bouche sans dents, avec une langue cornée grossière, prémalaxait les aliments qui étaient ensuite mastiqués dans une espèce de gésier-

Ces ouvertures bordées de lèvres charnues se trouvaient à l'emplacement du larynx cher l'homme. C'était là aussi que se trouvait l'organe de la parole.

Les Bleus étaient des créatures de sens pratique dont nous n'avions pu jusqu'alors analyser le monde affectif. Nous doutions même sérieusement qu'ils puissent être capables de sentiments au sens humain du terme.

Pourtant ils paraissaient pouvoir agir intuitivement. Nous avions observé des réflexes qu'un humain n'aurait jamais pu avoir. En tout cas, les Bleus étaient dotés d'un monstrueux orgueil de race allant jusqu'au sacrifice de soi.

Il était à craindre que notre intervention ne déclenche des actions de panique. Nous, les représentants de l'Empire, étions sans aucun doute les premières créatures intelligentes à avoir tenu tête aux Bleus avec la force des armes et avec une telle fermeté qu'ils s'étaient retirés, fort surpris.

Aussi le fait que 48 Terriens entraînés soient tombés aux mains de ces créatures était-il d'autant plus grave. Les conséquences étaient unimaginables. Ils devaient encore nous prendre pour un groupe uni. Si jamais ils apprenaient les différends internes et les faiblesses militaires qu'ils entraînaient... !

Je n'osais poursuivre ces réflexions. Très lentement, je parvins à m'arracher à cette contemplation déprimante.

— Pas très beau, hein ? dit Rhodan. Bon, le navire appareille dans deux heures. Son équipage sera fermement convaincu d'avoir fait une affaire peu lucrative. Ils croiront que les précieuses marchandises sont périssables et doivent arriver au plus vite sur le marché de Gatas. L'astronef effectuera le trajet d'une traite, se matérialisera brièvement devant la quatorzième planète de Verth, effectuera un repérage, prendra un relèvement, corrigera le système automatique et

regagnera l'entr'espace. Il ressortira à 200.000 kilomètres environ devant Gatas. C'est très près mais encore presque trop loin. Quand l'attaque commencera, la plongée sera stoppée et la gravitation de la planète se fera sentir. Le bombardement devra alors avoir lieu.—

— Voici le *Luvunno*, commandant, annonça un officier.

Depuis l'arrivée du croiseur sigan sur la *SSO-1*, bien des choses avaient été accomplies. La forme sphérique du minuscule véhicule que les Sigans trouvaient gigantesque, avait été considérablement modifiée.

Ultérieurement, l'astronef devrait passer pour un fragment du cargo qui avait explosé sous le tir des Bleus. Par conséquent, on avait soudé des tôles sur les parois lisses, de sorte que l'on pouvait penser que c'était un tas de ferraille qui arrivait au lieu du *Luvunno*.

— Excellent, fantastique ! s'exclama Rhodan avec enthousiasme. Les hommes connaissent leur travail. Mes compliments ! Malgré toute ma méfiance, je ne prendrais jamais cette chose pour un astronef en bon état.

— Pas étonnant, objectai-je sèchement. Qui pourrait avoir l'idée qu'un croiseur lourd se cache derrière ce morceau d'épave relativement minuscule ? Ce serait un peu trop exiger de l'imagination des Bleus.

Quelques minutes plus tard, le croiseur se mit à couple sur la partie inférieure du disque où les techniciens terriens l'ancrèrent magnétiquement. Des câbles de télévision furent posés et des caméras installées dans toutes les salles importantes du cargo.

Mes Sigans pourraient à tout instant surveiller le comportement des Bleus hypnotisés.

Une charge à fusion fut placée dans la salle des machines. Elle pourrait être mise à feu depuis le *JLuvunno* au cas où le bombardement attendu n'aurait pas l'effet dévastateur souhaité.

Nous avons pensé à tout. Le facteur d'incertitude dépendait exclusivement du comportement des responsables sur Gatas.

L'officier de garde annonça le spécialiste Lemy Danger. Le petit homme venait recevoir ses dernières instructions.

Lemy Danger apparut vêtu d'un uniforme impeccable, ses insignes militaires bien astiqués et les cheveux soigneusement huilés. Minuscule comme il était, il traversa le poste central en volant grâce à un micro-autogire et atterrit sur une table de calcul, devant nous.

Lemy se mit au garde-à-vous.

— Spécialiste Danger, à vos ordres, commandant !

Rhodan se pencha en avant. Son visage était plus grand que le Sigan.

— Merci, mon ami. Êtes-vous prêt à partir ?

— Oui, commandant. Nous allons mettre de l'ordre chez ces Peaux-

Bleues.

— Vos instructions sont claires, major. Ne vous en écarter pas, je vous prie. L'existence de l'humanité dépend de votre mission. Vous devez trouver cela exagéré, mais dans peu de temps vous comprendrez à quel point cela est vrai. Les prisonniers doivent être délivrés. Plongez dans l'océan et dirigez-vous à l'aide des cartes dessinées par nos spécialistes d'après les déclarations et les interrogatoires sous hypnose de nos prisonniers bleus. Pour vous la planète Gâtas sera un secret de Polichinelle. La seule chose qui importe, c'est d'atterrir sur ce monde sans vous faire remarquer.

— Comptez sur moi, commandant ! cria le lilliputien, les yeux rayonnants.

— Je ne puis certes pas imaginer que votre croiseur puisse embarquer l'équipement spécial nécessaire au sauvetage et au ravitaillement des prisonniers, mais si vous me dites que tel est le cas, je n'insisterai pas davantage. Je connais Les qualités exceptionnelles de la microtechnique de votre peuple.

Lemy remercia encore une fois. Dix minutes plus tard, il avait disparu.

Nous quittâmes le navire, et grâce aux appareils installés, nous regardâmes l'équipage de Bleus qui sortait de sa torpeur hypnotique.

Vu de l'espace, le cargo ressemblait à un disque plat doté d'une excroissance à sa partie inférieure. C'était le croiseur lourd *Luvikko* camouflé en fragment d'épave, que le gouvernement de la confrérie siganne avait mis à ma disposition. Même Rhodan ne se doutait pas du potentiel combatif que cachait cette minuscule embarcation.

Les Bleus avaient oublié qu'ils avaient été terrassés par des mutants terriens. Us se figuraient qu'ils venaient juste de recevoir la dernière cargaison d'un peuple colonial.

En grande hâte, ils préparèrent l'appareillage de leur navire. Ils ne remarquèrent pas la grande station *SSO-1*, ni les cuirassés de l'Empire qui protégeaient le système de Lyso.

Quelques minutes plus tard, le cargo appareilla. Lemy Danger fonçait maintenant avec l'astronef des Bleus dans les ténèbres de l'Univers. À l'arrière-plan, le décor était formé par le centre flamboyant de la Voie lactée. Plusieurs millions de soleils semblaient lui dire adieu.

Le cargo disparut des écrans. Nous avions renoncé à le suivre avec un hyperrayon de détection, pour éviter tout repérage par l'ennemi.

Avec Perry Rhodan et ses officiers d'état-major, je me retirai dans ma cabine. Nous discutâmes encore une fois de la mission des croiseurs rapides. Ils devaient établir un pont radio entre le soleil Verth et la *SSO-1*. Lemy ne pouvait travailler qu'avec une énergie d'émission très faible et un faisceau dirigé extrêmement précis s'il ne voulait pas être découvert. Mais pour cela il lui fallait d'abord arriver sur la cinquième planète du soleil Verth. J'étais inquiet pour les petits hommes de Siga.

CHAPITRE III

Bien que chef du commando spécial, je me gardais de me mêler de la direction du navire. C'est là l'affaire de Tilta.

Je me contentais seulement de surveiller les Bleus hypnotisés qui vaquaient à leur tâche avec un zèle ardent.

— Plongée dans huit secondes... si les Bleus ont programmé correctement, transmet le chef du centre mathématique.

Mon regard se dirigea vers l'écran lumineux du calculateur linéaire. Le temps restait constant. Dans l'entrespace semi-stable, le système de référence ne jouait aucun rôle. Il n'y avait pas d'effets de dilatation relativistes.

L'émersion eut lieu huit minutes plus tard ! Les Bleus avaient programmé leur hyper-automatique de façon irréfutable.

Nous ne ressentîmes ni douleur de rematérialisation, ni choc à vous briser le corps, comme cela se produisait encore trois cents ans plus tôt. Maintenant on savait contourner d'une manière ou d'une autre, les lois de Funivers d'Einstein.

Nos écrans normaux s'éclairèrent. Le palpeur à haute énergie prit un relèvement sur le rayonnement de l'étoile la plus proche et la fit automatiquement passer en image. En une seconde, les cerveaux positoniques synchrones déterminèrent à quel type elle appartenait.

Il s'agissait de Verth, la patrie des Bleus. C'était depuis ce système qu'ils avaient commencé, plusieurs milliers d'années plus tôt, à envoyer les descendants de leurs peuples si prolifiques, dans les vastes espaces de l'Univers,

Depuis lors, ils avaient conquis des milliers et des milliers de planètes à atmosphère d'oxygène, mais la puissance effective était encore aux mains des habitants de Verth V, la planète mère.

Je tentai d'établir un parallèle avec Sol III.

Même si les hommes peuplaient de plus en plus de planètes, le centre culturel, politique, économique et aussi militaire restait la Terre.

On remarquait déjà que les descendants des colons avaient subi des mutations mentales ou physiques dans presque tous les cas. Mais la masse d'origine restait telle qu'elle avait toujours été parce qu'on ne l'arrachait pas à ses Conditions de vie vieilles de plusieurs millions d'années.

Pourquoi nous, les Sigans, rapetissions-nous de génération en génération ?

Voyez-vous, vous avez là un exemple typique. Les conditions avaient un effet encore plus extrême chez les gens qui, par des interventions biophysiques, avaient dû s'adapter à leur environnement,

Melbar Kasom et ses congénères faisaient partie de ces quelques peuples qui s'étaient portés volontaires pour ces hauts faits les plus significatifs de la science. Melbar tenait une pesanteur de 3,4 g pour normale et se plaignait amèrement quand il devait séjourner sur des mondes plus « légers » sans son microgravitateur.

Récemment, des expériences avaient même été faites sur des hommes respirant du méthane.

Le silence régnait à bord du *Luvunno*. Tous regardaient les écrans de surveillance extérieure, ainsi que ceux montrant l'intérieur du cargo, en retenant leur souffle.

Les dix-huit Bleus étaient toujours sous l'emprise psi des mutants terriens. Je frissonnai en pensant aux forces inconcevables de ces

hommes.

Les machines de notre croiseur se mirent à tourner. Les ordres de Tilta retentirent.

J'ôtai la sécurité sur le déclencheur de la charge explosive atomique placée dans la salle du convertisseur du cargo. Le vaisseau pénétrait en chute libre dans le système de Verth, avec à peine un pour cent de la vitesse lumineuse.

Notre centre de détection annonça au même moment quarante à cinquante corps étrangers qui pouvaient s'identifier à des astronefs de Bleus. Quelques-uns d'entre eux parurent mettre directement le cap sur nous.

— Ils ne nous trouvent pas à leur goût ! dit Tilta en fronçant les sourcils. Mogo, à quelle distance sont les « soupnières » ?

Ce surnom avait été donné aux Bleus en raison de la forme de leur tête qui faisait effectivement penser à une soupnière.

Le second vérifia les instruments de contrôle synchrones qui, grâce aux câbles installés, nous indiquaient avec précision ce qui se passait dans le poste central du cargo.

— Salle radio au commandant ! retentit une autre voix. L'astronef émet sur hyperondes. Message codé avec des groupes de symboles. Sans doute l'annonce de leur arrivée, conformément au règlement. Le message est répété.

— Reçoit-il une réponse ? demandai-je par l'intercom le plus proche.

— Pas encore. Si, on appelle le cargo à l'instant même. Forte intensité sonore, de plus en plus proche. Texte en clair.

— Traduisez, dit Tilta, maître de soi.

Nos ordinateurs tournaient déjà. Huit secondes plus tard, le texte nous fut transmis.

— Croiseur — nom indéchiffrable — à astronef. Suit le signe d'identification. Texte : « Stoppez immédiatement, attendez l'inspection. Terminé »

— C'est tout ? demandai-je.

— Oui, frère Danger.

— Préparez-vous au combat ! ordonna Tilta sans qu'un muscle de son visage anguleux ne tressaille.

J'entendis le bourdonnement des tourelles d'artillerie que l'on sortait mais qui ne pourraient tirer que lorsque notre camouflage serait supprimé. En cas de nécessité, on pouvait le faire sauter.

L'ingénieur en chef demanda la permission de brancher les écrans protecteurs. Tilta me regarda d'un air interrogateur. Je réfléchis rapidement.

Rien n'était encore perdu. Les ordres suggestifs impliquaient que le cargo devait annoncer son arrivée, conformément au règlement, dès qu'il serait en bordure du système. Il fallait laisser aux dirigeants sur

Gâtas la possibilité de se préparer à l'approche rapide du cargo. Dès que nous regagnerions l'entr'espace, nous serions provisoirement en sécurité.

La destruction du navire de transport n'avait un avantage pour nous que si elle se produisait à proximité immédiate de Verth V, la planète cible. Je ne voyais aucun autre moyen d'amener un «fragment d'épave» dans l'atmosphère de Gatas.

Pour cela les forces gravitationnelles étaient nécessaires, or nous ne les trouverions qu'en arrivant juste au-dessus de ce monde central avec une faible vitesse résiduelle.

Si l'on attaquait le cargo ici, à l'extérieur de l'orbite de la quatorzième planète, notre plan échouerait. Nous ne pourrions jamais franchir, sans attirer l'attention, les 32 milliards de kilomètres nous séparant de Verth V. Les débris de l'épave mettraient un an pour traverser le système en maintenant leur vitesse initiale.

Cette idée était absurde. Il importait donc de ne pas agir avec précipitation.

— Pas question de dresser les écrans protecteurs ! ordonnai-je sèchement. Attendons. Nous émettrions par là une impulsion énergétique étrangère que, sans aucun doute, les Bleus interpréteraient correctement. Silence, à bord.

Tilta se soumit à mon ordre. Quelques instants plus tard, un autre message radio du vaisseau de guerre fut capté. D'autres unités intervinrent également.

Je m'avouai intérieurement que j'aurais préféré me trouver à bord d'un supercuirassé terrien.

— Nous montrerons les dents, si nécessaire, grogna le second en serrant les poings. Nous allons les... U se tut sous mon regard. Le nain avait certainement oublié qu'il mesurait tout juste 17 centimètres, et encore avec des talons !

J'accordai encore plus d'attention aux écrans de contrôle. Les dix-huit Bleus ne réagissaient pas aux messages radio. Nos instruments de surveillance prouvèrent qu'ils commençaient la manœuvre de plongée.

Juste à cet instant, un vaisseau énorme se matérialisa près de notre trajectoire probable. La détection réagit aussitôt.

— Cuirassé en molkex ! communiqua le capitaine Altro d'une voix stupéfaite.

Je me levai. Le bouton pour faire sauter notre camouflage se trouvait à droite.

Des lignes brisées bleues apparurent, sur l'écran du détecteur d'énergie.

— L'adversaire ouvre le feu ! annonça Altro d'une voix furieuse.

Mais nous n'eûmes pas le temps de prendre les dispositions prévues. Avant que les tirs radiants n'aient atteint leur cible, le cargo passa

brusquement dans l'entr'espace.

Le centre de détection sonna l'alerte. Je regagnai mon siège en courant, bouclai mes ceintures et basculai le siège en arrière. Avec l'accélération indiquée, le vol linéaire ne pouvait durer que trois minutes. Ensuite nous devons regagner l'espace normal à juste 200.000 kilomètres de Gatas.

Le temps paraissait s'éterniser. Les regards des hommes suivaient les aiguilles mobiles des chronomètres. Puis ce fut fini.

Les écrans normaux s'allumèrent brusquement. Ils montrèrent la demi-sphère d'un corps céleste bleu-vert vers lequel nous foncions sans réduire notre vitesse d'émersion.

Dès lors tout se déroula selon le programme. Nul ne montra de nervosité. Les dix-huit Bleus commencèrent la manœuvre de décélération permettant d'amener le navire sur une large orbite circulaire.

La force de gravitation de la cinquième planète était encore trop faible. Compte tenu de la vitesse élevée du cargo, elle n'aurait pu faire sentir ses effets. Nous devons d'abord descendre et gagner la première orbite elliptique. Alors seulement nous pourrions séparer le *Luvunno* du cargo.

J'écoutai le vrombissement de nos centrales énergétiques qui s'étaient mises en route avant même le début de la phase de décélération. Le cargo descendit à 120 kilomètres à l'heure. Nos neutralisateurs anti-g fonctionnèrent sans problème.

Toute notre attention était maintenant concentrée sur le comportement de l'équipage du cargo. Dans leur illusion suggestive, les Bleus croyaient qu'une révolte avait éclaté sur un monde colonial et que des navires de rebelles voulaient les attaquer. J'étais convaincu que le commandant ferait tout pour échapper aux assaillants et atterrir sur Gatas.

La masse de la planète se rapprocha. Quelques instants plus tard on ne voyait déjà plus que des parties de la surface. Nos détecteurs planétaires réagirent. Sur les écrans apparut le grand océan dans lequel nous devons plonger.

— Les voici ! cria Altro.

Avant qu'il n'ait terminé sa phrase, les lignes brisées des décharges énergétiques filèrent sur nos écrans de détection. Tout d'abord les tirs manquèrent le cargo puis le premier tir au but arracha le navire à sa trajectoire.

Nos neutralisateurs de gravitation hurlèrent. Au même moment je donnai l'autorisation de dresser nos propres champs protecteurs.

Habituellement je suis convaincu du potentiel combatif et de la force défensive de nos merveilleux navires. Et pourtant je me mis alors à transpirer à grosses gouttes. Nous foncions droit sur un

effroyable mur de feu et l'équipage du cargo qui décélérât toujours !

Je pus apercevoir nettement une vaste couche de nuages au-dessus de l'hémisphère nord de la planète. De temps en temps, nos caméras extérieures saisissaient une partie du gigantesque soleil. J'avais alors l'impression que l'étoile bleue voulait anéantir notre *Luvinn* d'un souffle brûlant.

Le vacarme des impacts rendait toute conversation impossible. Elle eût d'ailleurs été inutile car chacun savait ce qu'il avait à faire.

De la matière en fusion coulait sur la coque du cargo. Plusieurs explosions nous secouèrent au point de nous renverser dans nos sièges. Mais les ordinateurs tournaient encore.

La vitesse était tombée à 10.000 kilomètres à l'heure. Nous étions déjà dans la zone d'attraction de Gatas.

J'attendis encore quelques instants mais le cargo, bien que criblé de part et d'autre, ne voulait pas exploser. Il subissait pourtant le bombardement d'au moins dix navires de molkex. Même son propulseur fonctionnait encore alors que l'équipage était mort depuis longtemps.

Je n'hésitai pas davantage. Il était manifeste que le cargo allait tomber en chute libre dans l'atmosphère.

D'autres impacts firent jaillir de la coque de longues langues de feu. Nos écrans protecteurs repoussèrent les énergies mais j'eus l'impression que le cargo voulait entraîner notre fier *Luvinn* avec lui dans sa perte.

Je levai la main. Tilta était couché à côté de moi dans le fauteuil anti-g. Il se contenta d'incliner la tête et prit enfin les commandes du croiseur lourd.

Nous nous séparâmes de la coque du cargo, une brève poussée des propulseurs nous éloigna davantage, puis Tilta appuya sur le bouton de mise à feu.

Dans la salle du convertisseur de l'épave rougeoyante, la charge légère à fusion nucléaire explosa. Le cargo éclata comme une bulle de savon et nous fûmes projetés au loin et à vitesse accélérée par l'onde de choc.

Le système automatique programmé se chargea de tout le reste.

En roulant et en tournoyant autour de notre axe, nous prîmes notre cap. Nous étions maintenant devenus un fragment du navire qui avait explosé. Nul ne nous poursuivit ! Nul ne remarqua la mise en route rapide de nos machines et nul ne capta le message radio condensé qui fut automatiquement envoyé.

L'opération avait jusqu'alors réussi. L'entrée dans les couches supérieures de l'atmosphère de Gatas se produisit à une vitesse beaucoup trop grande. Le système automatique fit suivre au navire une courbe très verticale. Nous survolâmes la moitié de la planète en

nous enfonçant de plus en plus dans l'atmosphère. Nous avions sans aucun doute été repérés, mais qui aurait eu l'idée qu'un croiseur Sigan» se cachait derrière ce fragment d'épave en chute ?

Nous offrons aux observateurs le spectacle d'un morceau de métal chauffé à blanc qui allait s'évaporer sous l'effet de la chaleur provoquée par la friction de l'air. En fait nous devons brancher toutes les centrales énergétiques sur les champs répulsifs pour ne pas être effectivement dissipés en vapeur comme une vulgaire météorite.

Tilta fit un signe. Je compris alors que les tôles soudées sur notre coque avaient fondu. Mais en cet instant nous descendions déjà à la verticale vers l'océan. À dix mille mètres d'altitude, nos propulseurs réagirent de nouveau. En quelques secondes notre chute folle fut freinée au point que nous pénétrâmes dans l'eau à seulement cent kilomètres à l'heure.

Nous ne perçûmes pas le choc car il fut totalement absorbé par les neutralisateurs anti-g. Seuls les écrans s'obscurcirent instantanément.

Le système automatique coupa les propulseurs. Après les grondements et les mugissements, le brusque silence parut presque peser physiquement sur nous.

Il fallut un moment pour que nous puissions entendre les bruits de détente caractéristiques des machines surchauffées. Cela me prouva que mon ouïe n'avait pas souffert.

Dehors l'obscurité était de plus en plus profonde. Au bout de quelque temps, le *Luvinnò* toucha le fond de la mer à deux mille mètres de profondeur. Les stabilisateurs le redressèrent et le posèrent sur ses étançons sortis.

L'installation de télévision était automatiquement passée sur l'observation infrarouge. Les écrans s'éclairèrent de nouveau.

Nous étions posés sur un plateau sous-marin entouré de parois rocheuses aux formes bizarres. Je ne voyais pas un seul animal marin.

— Gagné ! s'écria Tilta. Je ne crois pas que nous ayons éveillé des soupçons.

— Le navire est-il en état ? demandai-je. Le choc a été dur, même si nous n'avons rien senti. Fais vérifier la coque, frère Tilta. Il faut avant tout veiller aux obturateurs de tuyères. A cette profondeur, la pression de l'eau est considérable.

Deux heures plus tard, je réunis l'équipage. Deux cents hommes, pour la plupart des scientifiques et des techniciens spécialisés dans les questions d'équipement, se retrouvèrent dans le carré central.

— Notre tâche consiste à mettre le *Luvinnò* en sécurité, dis-je pour clore mon exposé. Pour cela il nous faut découvrir une cavité sous-marine dans une falaise quelconque pour y installer notre base. Des problèmes vont se poser aux techniciens. L'ouverture d'entrée doit être la plus petite possible, compte tenu des difficultés d'étanchéité, mais

assez grande pour qu'un géant terrien puisse y ramper. Le croiseur doit être ancré en toute sécurité devant le sas à construire. Il faudra également aménager un passage direct et résistant entre la navire et la grotte sous-marine. Les travaux nécessiteront une soixantaine d'heures. En raison des risques de repérage, le navire ne devra jamais faire surface. Nous pouvons certainement trouver la caverne, mais nous ne nous mettrons à sa recherche que lorsque j'aurai pris contact avec le spécialiste de l'O.M.U. Melbar Kasom. C'est le seul homme parmi les 4-8 prisonniers, à avoir un micro-appareil sigan sur lui.

— Un micro-appareil ne peut être que sigan, dit le chef physicien, ironique. Mais pour établir une liaison radio, il va te falloir faire surface, frère Danger.

J'inclinai la tête, soucieux. Le chef physicien Tranto Telra, l'un des rares Sigans en dehors de moi à porter un double nom, avait vu la difficulté.

— Sous quelle forme ? s'enquit Hosokal, notre ingénieur en déguisements.

Hosokal avait créé jusqu'alors tous mes déguisements, dont l'oiseau kubu avec lequel j'avais découvert le premier activateur cellulaire sur HaJknor.

— Sous quelle forme ? répétais-je en laissant mon regard errer sur mes frères attentifs. Nous ignorons à quoi peuvent ressembler la faune et l'avifaune de Gatas. Et nous n'avons pas non plus le temps de découvrir une espèce d'oiseau qui me conviendrait et d'étudier ses habitudes. Même si la construction d'une telle machine est assez, rapide, je n'aurai pas le temps d'imiter l'espèce en question. Je ferai des erreurs et me trahirai.

— J'ai pensé à des poissons, dit Hosokal, songeur. Nous allons regarder autour de nous, frère Danger. Il nous faudra bien sûr un peu de temps.

— Je ne suis pas un spécialiste de l'O.M.U., frère Danger, dit le colonel Tilta, mais à ta place j'apporterais la preuve de mon courage viril et mettrais en œuvre mes énormes forces physiques.

— Merci, frère, répondis-je, déprimé.

Tilta hocha la tête pour renforcer ses dires et agita les poings.

— Prends un autogire avec déflecteur et va donner une leçon aux souprières.

Tranto Telra objecta, une pointe de mépris dans la voix :

— Les déflecteurs peuvent être repérés, de même que les autogires à fonctionnement énergétique. La mission est ultrasecrète. Rhodan préférera perdre une bataille plutôt que de nous voir révéler notre atterrissage à la légère. Nous sommes l'arme secrète de l'humanité et nous devons rester secrets, donc ne pas être découverts. Frère Danger, il faut que tu gagnes la surface avec un masque qui ne peut en aucun

cas te faire repérer. On ne doit pas reconnaître un homme en toi.

— Eh bien, mettons-nous à l'œuvre, mes frères, dis-je avec un soupir. Le *Luvunno* reste pour l'instant à cette profondeur. Ici nous ne risquons pas d'être découverts. Frère Hosokal, je prends le déguisement préparé. Je n'ai pas d'autre solution.

Les hommes me regardèrent avec effroi. Hosokal se leva et fit un signe aux techniciens de son équipé. Pas de doute, je n'avais pas d'autre solution. Il me fallait choisir un déguisement que nous pouvions fabriquer sans le moindre défaut.

C'était l'imitation d'un nourrisson du peuple des Bleus. Je devais jouer le rôle d'un bébé, me rendre à terre et envoyer au plus vite mes appels radio à Melkar Kasom. Nul ne pouvait deviner où les prisonniers avaient été enfermés. D'après les déclarations des Bleus capturés, nous avions seulement pu conclure avec certitude que les Terriens, si précieux pour les Gatasiens, se trouvaient sur la planète principale. Mais c'était tout ce qu'Atlan avait pu me dire. Le reste était laissé à mon appréciation.

Nous avions des renseignements précis sur les bébés gatasiens. Quelques mois plus tôt, un commando spécial avait obtenu des informations à ce sujet. Les hommes qui s'étaient posés sur la planète Apas s'étaient emparés de tous les documents qu'ils avaient pu trouver. C'est ainsi que des films éducatifs sur une clinique pour enfants étaient tombés en notre possession.

Sur la base de ces faits, nous nous étions décidés à fabriquer, par mesure de prudence, un déguisement qui m'allait bien et avec lequel je n'attirerais pas l'attention sur Gatas.

Par ailleurs ce déguisement supprimait, par lui-même, les difficultés de langage. Pas plus que les bébés terriens ou sigans, les petits Gatasiens ne savent parler.

CHAPITRE IV

RAPPORT DE MELBAR KASOM

Mon problème n'est pas de retrouver la liberté au plus vite mais de survivre.

À vrai dire, nous n'aurions pu imaginer que les Bleus n'étaient pas seulement intéressés par ce que nous savions au sujet de l'humanité. Bis veulent aussi tout savoir sur notre structure organique ; comment nous pensons, respirons, parlons, mangeons, réagissons ; jusqu'à quel point nous sommes sensibles à la douleur et quelles armes ont un effet radical sur nous.

H est tout naturel de faire intervenir d'abord les biologistes lorsqu'on découvre un nouveau peuple, seulement chez nous, les humains, cela se fait avec beaucoup plus de douceur et d'humanité que chez ces « soupières ».

Moi, Melbar Kasom, lieutenant et spécialiste de l'O.M.U. l'homme le plus fort de la Galaxie et champion toutes catégories sur un monde de 3,4 g, je vous assure que je n'ai jamais connu d'actes de cruauté semblables à ceux pratiqués sur la planète principale des Bleus !

À leur corps défendant, je veux bien croire qu'ils ignorent ce qu'ils font. Peut-être ont-ils un système nerveux qui réagit tout différemment de celui des hommes à la douleur.

Toujours est-il qu'au bout de la deuxième, et tout au plus de la quatrième ou cinquième expériences, les Bleus auraient dû remarquer à quel point ils torturaient mes camarades. Mais comme les

expériences ont été poursuivies, je suis devenu un ennemi implacable de ces créatures auxquelles je dénie toute humanité, toute sensibilité et tout sentiment éthique.

Nous étions 48 à avoir été paralysés et faits prisonniers sur la quatorzième planète. Et j'ignore si le jeune lieutenant Don Kilrnac thomas est parvenu à envoyer un message au quartier général de l'O.M.U.

Si cet audacieux jeune homme, au péril de sa vie, a réussi à informer Atlan ou Perry Rhodan que j'étais tombé aux mains des Bleus avec quarante-sept autres compagnons, nous avions encore une chance. Jamais l'Amiral, ni le Stellarque, ne nous oubliera, même en sachant qu'un atterrissage dans le système de Verth n'est plus possible.

Je pense depuis des jours à mes collègues de l'O.M.U. et je tente de trouver le moyen par lequel on pourrait nous libérer. Je n'en vois aucun, à moins qu'Atlan ne se soit décidé à utiliser la seule possibilité imaginable.

Je suis assis dans la cellule spéciale où l'on m'a enfermé il y a une huitaine de jours. Cela s'est produit après ma première tentative d'évasion qui a coûté la vie à onze Bleus.

Ces «soudoyés» m'ont sous-estimé. Et encore actuellement elles ne semblent pas avoir compris que je suis un Ertrusien capable de jongler avec la pesanteur régnant sur Gatas. On m'a enlevé mon microgravitateur.

Il faut donc maintenant que je veille constamment à ne pas faire des bonds d'un mètre et à ne pas trahir mes véritables forces. J'attends seulement un moment propice pour passer encore une fois à l'action.

Mais peut-être que ma tentative d'évasion a été ma chance. Etes quarante-huit prisonniers que nous étions au départ, nous ne sommes plus que cinq ! Les Bleus ont soumis les autres à diverses expériences, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Sait-on cela au quartier général de l'O.M.U. ? Se doute-t-on d'ailleurs que nous ne sommes pas morts ?

Tels sont les doutes qui me rongent depuis des semaines. En outre je pense de plus en plus à mon petit collègue et ami que j'associe à la seule possibilité de libération que j'ai déjà mentionnée.

Cette miniature de Terrien devrait bien réussir à se faufiler à bord d'un navire de Bleus ou à faire autre chose» impossible à un homme de mon espèce.

Assis sur le sol métallique de ma cellule» je réfléchis. J'entends mes quatre compagnons parler, à côté. Un grillage énergétique qui laisse passer le son, nous sépare.

J'ai déjà tenté de percer ce champ mais n'y suis pas parvenu. Par contre, il devrait être possible de tordre ou d'arracher les pôles du projecteur, dans les parois, en recourant à toute sa force de volonté. Le champ n'a pas d'effet mortel mais il provoque de violentes

douleurs.

Mes pensées retournent vers Lemy Danger. Si l'avorton sait que je suis ici, sur Gatas, et que je pense avec inquiétude au prochain examen, il mettra tout en œuvre pour convaincre le chef de la nécessité d'une opération.

Comment il procédera, je l'ignore.

Dehors, deux « soupières » patrouillent. Elles ne se doutent pas de l'envie que j'ai de saisir le tuyau qui leur sert de cou et d'y faire un nœud solide !

Je me lève et m'approche du champ protecteur. Je m'y regarde car il agit comme un miroir légèrement terni.

En comparaison des quatre Terriens, dans la pièce voisine, je suis un géant. Mes 2,51 mètres de haut et mes 2,13 mètres de carrure ont même impressionné les insensibles Bleus. Quand j'ai fait jouer mes 815 kilos lors de ma tentative d'évasion, ils se sont égaillés comme des fourmis qui reçoivent un coup de patte d'un ours.

Maintenant les Terriens ont cessé de parler. Apathiques, non rasés et sales, ils sont assis dans un coin.

L'installation sanitaire, très certainement conçue pour des Bleus, expulse encore une fois d'âcres vapeurs désinfectantes. Les quatre hommes se plaquent des parties de leur combinaison d'uniforme sur la bouche et le nez et attendent la mise en marche de l'installation de climatisation.

Je m'efforce de ne pas leur montrer ma pitié. Les hommes nés sur la Terre sont faibles et de santé délicate. Ils mesurent parfois jusqu'à deux mètres mais ils sont alors aussi minces que de jeunes arbres et aussi fragiles que des rameaux desséchés.

Je repense au colonel Mos Hakru, le commandant du *Tristan*. Il a été parmi les premiers à mourir sur les tables d'examen des Bleus. Puis ce fut le tour des autres. Et il est vraisemblable que je n'ai été mieux traité que parce qu'on me prend pour un exemplaire fort rare et fort précieux de l'espèce humaine.

Là les « soupières » ont touché juste, mais je ne vais pas les en remercier pour autant.

Je retourne dans mon coin, cabosse le mur métallique par quelques coups de pied et me rassieds. Il faut attendre.

Si nous nous étions trouvés à la surface de la planète Gatas je me serais trouvé mieux. Mais nous sommes assez loin en sous-sol.

L'eau murmure derrière la cloison de ma cellule. Il s'agit de l'une des innombrables rivières qui, sur Gatas, ont l'étrange particularité de poursuivre leur cours sous terre, peu après avoir pris leur source.

La planète semble être parcourue par un millier de voies d'eau plus ou moins grandes qui suivent en outre différents niveaux. Quel bien étrange monde !

Je renonce à me creuser la tête au sujet de notre situation, La nourriture au moins est à peu près correcte, même si nous ignorons en quoi consiste cette chose d'un rouge verdâtre.

J'adresse un signe à mes compagnons et je me tourne sur le côté. Le sommeil est la meilleure thérapie.

Le murmure de l'eau a un effet soporifique. Les Bleus s'arrêtent devant la cellule et regardent à l'intérieur. Je leur tourne le dos et me mets à ronfler. Je pose soigneusement sur ma main l'oreille qui contient l'implant radio. Ainsi je suis bien à l'abri des bruits.

Si Atlan trouve un moyen pour envoyer quelques collègues sur Gatas, ils se manifesteront par radio. Mais ces messieurs du quartier général de l'O.M.U. doivent faire vite, sinon il ne restera plus un seul humain vivant sur Gatas.

Je sursautai. Avec la rapidité de réaction d'un Ertrusien, je compris la cause de cet élanement dans mon crâne. Le vibreur d'alerte de mon minirécepteur radio avait réagi. Les vibrations étaient de plus en plus douloureuses si l'on ne réagissait pas.

Sans attirer l'attention, j'appuyai le doigt sur le creux derrière mon oreille. L'appareil se trouva alors branché sur émission. Je l'avais laissé sur réception depuis quatre semaines déjà.

À l'Académie de l'O.M.U. on apprend à parler sans remuer les lèvres. Il faut bien sûr un laryngophone très sensible qui m'avait été implanté sous la peau, des années plus tôt.

Je pouvais à peine maîtriser son émoi. Qui envoyait le signal d'appel sur la fréquence secrète de l'O.M.U. ? Cette hyperonde courte ne pouvait être manipulée qu'avec des appareils spéciaux. Et en dehors des micro-génies sigans, nul ne pouvait les construire.

— Ici Kasom- Qui appelle ?

J'entendis un rire qui me fit monter le sang au visage. Je ne savais si c'était de joie et de soulagement ou si c'était de penser à cet avorton. Car nul en dehors de lui ne pouvait rire ainsi.

— Ton supérieur, mon cher, ton supérieur, dit La voix flûtée comme celle d'un oiseau.

Je me maîtrisai. Lemy ne semblait pas se douter à quel point notre situation était désespérée. Sans doute allait-il se lancer dans le récit de ses exploits pour atteindre la planète. Je tentai d'empêcher ses fanfaronnades.

— Appel de détresse du troisième degré, répondis-je.

La situation est catastrophique. Il n'y a plus que cinq survivants sur quarante-huit. Des secours sont nécessaires au plus vite. Pas d'explication. Je suis content de t'entendre. As-tu compris ?

Lemy était capable de s'adapter avec une rapidité étonnante à une nouvelle situation. Brusquement ce fut le spécialiste de l'O.M.U. qui répondit :

— Je suis effaré. Je ne m'attendais pas à cela. A-t-on procédé à des expériences ?

— A une foule, oui ! Biologiques, chimiques, médicales, physiques, bref dans tous les domaines. Des interrogatoires ont également eu lieu. Les Bleus ont obtenu beaucoup d'informations sur l'Empire. Les hommes ne pouvaient garder le silence. On a utilisé un détecteur éliminant toute volonté. Et un tel interrogatoire s'achève par la mort.

— Effroyable ! Nous ne nous doutions pas de cela. La nouvelle de votre malheur nous a été communiquée par un certain Don Kilmacthomas. Il est mort.

— Il s'est volontairement sacrifié. Un jeune homme courageux. Où es-tu ?

— À la surface.

— Formidable ! As-tu des cartes de la planète ?

— Oui, détaillées. Nous nous sommes dirigés vers un point qui doit être près de la capitale. D'après les indications des Bleus prisonniers, je dois me trouver dans un centre urbain que l'on appelle « Bloc des dix-huit sécurités » > . Les Gatasiens ne baptisent pas leurs villes. Par « dix-huit sécurités » on entend le gouvernement.

Je pouvais difficilement réfréner mon émoi- Lemy était tout près. Il avait agi avec une extrême logique en se dirigeant vers le bloc du gouvernement. C'est ici que se trouvaient les ministères et centres scientifiques de l'empire gatasien, ainsi que la centrale de la « dix-neuvième sécurité ». Ce terme désignait la toute-puissante et omniprésente police secrète.

— Bien raisonné, répondis-je vivement en inspectant la cellule.

Les quatre Terriens dormaient. Tout était calme. Ici, en bas, nous ne savions jamais si c'était la nuit ou le jour.

— Tu connais ces termes ? me demanda le lilliputien.

— Oui. Le bloc des dix-huit sécurités est le centre du gouvernement dans lequel des hommes aussi importants que nous ont été conduits.

— C'est bien ce que nous pensions. Une réaction normale de la part des Bleus. Es-tu en haut ou en bas ?

Je m'appuyai contre le mur et dirigeai le regard vers l'extérieur. En faisant un effort, je pouvais percer du regard le barrage énergétique et apercevoir le couloir qui se trouvait devant le mur métallique troué. Il s'agissait de la porte en usage sur Gatas ; on n'utilisait pas de grilles.

Le petit bonhomme savait donc déjà que Gatas avec ses quatorze milliards d'habitants était surpeuplé. Ce n'était pas étonnant car les Bleus étaient aussi prolifiques que des rats.

Tous les logements étaient établis en surface, mais là aussi ils étaient pratiquement installés les uns sur les autres.

Un autre monde était bâti sous le sol. C'était presque comme sur la

Lune ou sur Arkonis IXL Les usines se succédaient. Tous les centres importants, à commencer par le siège du gouvernement et jusqu'au bureau de nettoyage de la ville, étaient sous-gatasiens. C'était un labyrinthe indescriptible, tout à fait caractéristique de la cellule nerveuse d'un empire stellaire.

— Je me trouve sous le sol, à quelque trois cents mètres de profondeur. Une rivière souterraine coule le long de l'aile où sont les cellules. Elle doit être gigantesque. À une centaine de mètres de là, elle se jette dans un lac à peu près circulaire, d'un diamètre de quatre-vingts kilomètres environ. Je l'ai vue.

— À quelle occasion ?

— Un interrogatoire dans le centre de la police secrète. Les bâtiments se trouvent sur une île située au milieu du lac sous-gatasien.

— Un vaste complexe de bâtiments ?

— Très vaste. Sur l'île, les constructions s'étendent jusqu'au rivage. Une route suspendue par des champs de force y conduit en partant de ma prison. On appelle cette route le « chemin de la dernière clarté ».

Lemy poussa une exclamation. Puis sa respiration s'accéléra.

— Je connais, d'après les renseignements. Il s'agit du chemin qui mène au centre des services secrets. Les Apasos capturés en parlaient en frissonnant.

— Nous aussi. Cela semble être un concept dissuasif pour tous les mécontents de l'empire gatasien. Les interrogatoires se déroulent là-bas, de même que les examens expérimentaux. Peux-tu te représenter à peu près où nous nous trouvons ?

— Oui, le pont suspendu est le point de repère décisif. Comment es-tu logé ?

Je le lui expliquai.

— Compris. Les mesures de sécurité ?

Des grillages énergétiques relativement inoffensifs. Des murs d'acier percés de trous hexagonaux grands comme la main et volontairement découpés. Ils laissent passer l'air et servent d'ouvertures de surveillance. Les portes coulissantes s'ouvrent vers la droite par un dispositif mécanique.

— Mécanique ? s'étonna le minus.

— Oui, tiens-en bien compte. Il doit y avoir de petits moteurs électriques. On utilise soit des palans, soit des crémaillères. Je n'ai pas encore pu le découvrir. Mais on peut aussi bouger les portes à la main.

Notre conversation dura encore un quart d'heure. J'informai le petit homme de ce que j'avais découvert. Lui par contre, ne dit mot de la manière dont il était parvenu sur ce monde, s'il possédait un astronef, un transmetteur, et où se trouvait sa base.

Je ne le demandai pas non plus. Un homme entre les mains des Bleus ne doit pas en savoir trop s'il ne veut pas mettre ses collègues en danger.

Soudain, Lemy s'interrompit au milieu de sa phrase. Je n'entendis plus qu'un appel aigu, bien plus, un cri, puis ce fut le silence. Seul mon mini-haut-parleur bruissait encore.

J'appelai le petit bonhomme mais il ne répondit plus. Fort inquiet, je fis les cent pas dans ma cellule. Pris d'une colère grandissante, je frappai l'écran énergétique avec une telle agressivité que mon poing le traversa. Torturé par de violentes douleurs, je retirai la main aussitôt. Mais je ne pus y découvrir de traces de brûlure.

En gémissant je m'allongeai de nouveau sur le sol nu. On ne nous avait même pas octroyé un siège, sans même parler de lit.

Qu'était-il arrivé à Lemy? L'avait-on découvert? Notre émission avait-elle été captée et son appareil localisé ? Dans ce cas je pouvais compter recevoir bientôt de la visite. Je devais m'attendre à effectuer ma dernière promenade. Car moi non plus je ne survivrai pas à un interrogatoire par détecteur.

CHAPITRE V

Je manquais d'entraînement avec mon déguisement. Je m'en étais aperçu dès que j'avais quitté le sous-marin pour me rendre sur la rive.

Koko, mon robot spécial, était resté à bord pour attendre mon retour.

Maintenant je me trouvais au bord d'une large baie et cherchais un buisson ou une autre plante pour me dissimuler.

Le déguisement était gigantesque. Les nouveau-nés des Bleus mesuraient de 12 à 15 centimètres en moyenne mais ils grandissaient très vite. À trois mois ils pouvaient déjà se déplacer en rampant et ils mesuraient alors 40 centimètres.

Je ne voulais pas seulement ramper mais pouvoir aussi courir un peu. Nous avions donc dû fabriquer un déguisement correspondant à un Bleu de six mois. Mais pour cela il me fallait mesurer au moins 65 centimètres.

Je regardai prudemment autour de moi. Les ouvertures pour mes yeux étaient placées dans la large bouche. En outre je pouvais regarder derrière moi, il est vrai en me retournant.

Mes jambes s'adaptaient bien au déguisement car les Bleus avaient des jambes très courtes. Je pouvais donc véritablement courir.

Les bras de mon costume me posaient davantage de problèmes. Comme nous avions dû conserver les proportions, les bords étaient collés et pincés sous mes aisselles.

Mais le plus difficile était de bouger cette tête en forme de soupière. Cela se faisait à l'aide d'un système simple de barres que l'on tirait et poussait.

Les supports de commande étaient fixés sous mon menton, dans ma nuque ainsi qu'à droite et à gauche de ma tête.

Par suite de l'installation des divers appareils, la cavité réservée au corps était plus étroite que je ne le pensais.

Dans mon dos se trouvaient les accumulateurs, projecteurs de protection et la soufflerie de la climatisation. Gatas était un monde très chaud. Sans le courant d'air rafraîchissant et le dispositif d'aspiration, j'aurais eu l'impression d'être dans un incubateur.

L'appareil radio avait été installé devant ma poitrine. Je disposais aussi d'un réservoir d'eau, et la boîte de nourriture concentrée à alimentation automatique complétait l'équipement intérieur.

La conséquence de tout ce luxe était que je me trouvais coincé comme une sardine. La cavité de la tête était apparue si séduisante aux ingénieurs qu'ils n'avaient pu s'empêcher d'y installer un petit autogire.

Avant le départ j'avais fait des essais de déplacement. Je ne devais pas courir avec trop d'assurance ni paraître aussi emprunté qu'un véritable bébé.

Par-dessus mon déguisement, je portais une espèce de couche qu'en cas de danger je devais mouiller avec l'eau du réservoir. J'avais ressenti une honte énorme quand les scientifiques avaient exigé une démonstration.

Sinon j'étais entièrement nu. Vu de l'extérieur, je ressemblais à une créature sale et monstrueuse au corps couvert d'une fourrure bleue, au cou comme un tuyau annelé et à la tête se balançant violemment, À six mois, les Bleus ne pouvaient pas maîtriser avec sûreté la médiocre musculature du cou frêle.

J'étais en liaison radio avec Koko, le microrobot. Nos appareils extrêmement sensibles fonctionnaient avec seulement 0,005 watt, une énergie d'émission que l'on ne pouvait certainement pas détecter. Nous n'en croyions pas les Bleus capables.

Le crâne pixiforme de Koko sortit de l'eau. Plus vers la droite s'étendaient des bâtiments. Des pontons éveillèrent ma curiosité. Mais ce qui attira encore plus mon attention ce fut une pelouse qui couvrait une langue de terre s'avancant assez loin dans la mer. De nombreux Bleus se trouvaient là-bas.

Je devais chercher un endroit qu'un bébé de mon âge pouvait trouver tentant. Une végétation de type herbacé, du sable jaune et de l'eau me paraissaient faire l'affaire.

J'attendis une occasion et fis un sprint en direction du buisson le plus proche. J'utilisai les pierres qui jonchaient le sol comme couverture. Pendant la course je rabattis le cou en avant et la tête plate se trouva ainsi appuyée sur ma poitrine.

Haletant, j'arrivai au but. Je me laissai tomber lourdement sur le sol, sortis mon arme par mesure de prudence et remis le bras droit dans sa gaine.

Nul ne me prêta attention. À ma grande satisfaction je remarquai qu'il y avait plusieurs autres bambins à proximité. L'endroit semblait être un lieu de repos car nulle part ailleurs je ne pus découvrir une plante.

Le « Bloc des dix-huit sécurités » comme on nommait la capitale, était un dédale d'immeubles nus, de bâtiments à coupoles et d'installations techniques que je ne comprenais pas. Elles ne m'intéressaient d'ailleurs pas. Ce qui comptait c'était d'entrer en liaison avec Melbar Kasom.

Tout d'abord je regardai encore une fois autour de moi. J'étais bien caché- Nul ne pouvait me voir- Au second appel, Kasom répondit- Je fus ébranlé en apprenant la mort des 43 Terriens. C'était effroyable. Comment se faisait-il qu'au quartier général personne n'ait pensé que les prisonniers pouvaient être traités de la sorte ?

Je trouvai la solution. Nous avons raisonné d'une manière trop humaine. Or les Bleus se comportaient différemment.

Nous aurions tout fait pour garder nos précieux prisonniers en vie. Les expériences auraient été effectuées avec la plus extrême prudence. Or ici nos hommes avaient été sacrifiés les uns après les autres.

Un aéronef atterrit. Effrayé, je regardai autour de moi, mais ensuite je fus de nouveau captivé par le rapport de Kasom. Je devais regagner le *Luvino* au plus vite. Il ne pouvait être difficile de découvrir la rivière sous-gatasienne qui se jetait dans le lac en question.

Le vrombissement d'un astronef qui appareillait me fit de nouveau lever les yeux. Un astroport se trouvait à quelques kilomètres de là. Soudain, j'entendis la voix glapissante de Koko dans le haut-parleur de mon appareil-bracelet :

– Fais attention, chef, il y en a un derrière toi.

J'interrompis la liaison avec Kasom.

Une main me saisit. Instinctivement, je me mis à crier mais je fis l'erreur de bouger la tête de mon déguisement dans le mauvais sens. Les barres de traction descendirent et ma « tête » heurta ma poitrine.

Je perçus alors des cris affreux comme j'en avais rarement entendus. Epouvanté, je vis plus de vingt Bleus se précipiter vers moi en jetant les bras en l'air.

Pris de nervosité, je commis erreur sur erreur dans le maniement du mécanisme de mon déguisement. Tout à coup, mon cou se recroquevilla, puis je l'étirai et le crâne plat s'abattit avec un grondement.

Désespéré, je sortis le bras droit de la manche pour au moins pouvoir saisir mon arme.

La gaine du bras pendit soudain, sans vie, le long du corps. Tout ceci se produisit dans une position des plus dégradantes car quelqu'un m'avait saisi par la peau au niveau des épaules et m'avait soulevé. C'est ainsi que je me retrouvai, gigotant et criant, pendu dans la poigne de fer d'un Bleu adulte qui, de plus, portait un uniforme ! Je remis alors mon arme dans mon ceinturon et reglissai la main dans la gaine du bras. Ce faisant ma tête m'échappa encore une fois.

– C'est fini, dit Koko. J'ai un appareil de traduction simultanée. Je comprends tout ce qu'ils disent. Ils te prennent pour un prématuré, chef. Une ambulance arrive. Mais c'est qu'ils sont inquiets pour toi, chef ! Tu dois raidir le cou. L'un d'eux dit que tu as une contraction musculaire dans une chose qui sonne comme « schripzif ».

Enfer et damnation ! Où as-tu un « schripzif ». chef ?

Je devenais fou. Les grossiers jurons de Koko qu'il avait appris d'un Terrien sur la *SSO-1* m'irritaient particulièrement dans les circonstances présentes.

Il était porté atteinte à ma dignité d'homme, de la pire façon qui soit.

— En outre, tu es trop léger, chef, annonça Koko.

J'entends tout avec le radiogoniomètre d'écoute. La traduction est sensass ! Ah ! ils disent que tu as un engorgement parce que tu es trop sec. Nom d'une pipe, chef, mouille donc ta couche sinon tu vas attirer encore plus l'attention ! Oh, oh ! voici un collègue à moi. Fais attention, il veut te faire une piqûre. Sacrebleu, tiens le cou bien droit, chef, et rentre ton postérieur. Maintenant, il injecte.

Epouvanté, j'avais reconnu un robot à bras multiples dans les griffes duquel on m'avait suspendu. Une main soutint mon cou artificiel et l'étira. Ma tête avec la barre de commande qui y faisait suite, fut tellement tirée en arrière que j'entendis craquer mes vertèbres cervicales.

Ensuite un brouillard liquide traversa en sifflant l'enveloppe du corps artificiel. J'en respirai une partie et me mis alors à crier et à tousser.

Aussitôt après, le robot des Bleus me porta dans un véhicule.

Je me souvins de l'affirmation de nos anthropologues galactiques. D'après eux les Bleus traitaient leur progéniture avec le plus grand soin et le plus grand amour, bien que ce fût à vrai dire surprenant en raison du nombre phénoménal d'enfants.

Depuis des millénaires, ils avaient des difficultés à caser sur d'autres planètes leur peuple à croissance galopante, or ils luttèrent avec tous les moyens dont ils disposaient pour la vie d'un seul nouveau-né parmi les millions de bébés. S'ils me prenaient vraiment pour un prématuré ou s'ils me croyaient malade, toutes sortes de choses m'attendaient encore.

— J'attends ici, chef, déclara Koko. Tu vas décoller dans un instant. On se demande comment il se fait que tu aies pu venir dans le parc sans surveillant. Nom de nom, tu dois brailler plus fort. Les bébés des Bleus braillent toujours.

— Si tu utilises encore une fois ce mot, je te réduis en cendres, dis-je épuisé mais décidé. Préviens le colonel Tilta de mon infortune.

— Il va hennir de joie, chef.

— D'où tiens-tu encore cette expression ?

— De l'Émir, le mulot-castor, chef. Il m'aime bien parce que je suis si gentil. Maintenant je coupe. Prends- toi par la main, chef !

Cette expression aussi ne pouvait venir que de l'Émir !

Nous décollâmes. Le robot m'agrippait toujours et il poussait des

cris si aigus que j'en avais mal aux oreilles. A moins que ce ne fût une berceuse ?

Je ne pouvais plus voir où l'on m'emmenait. Depuis quelques minutes, mon cou postiche se trouvait dans un manchon qui le maintenait droit. Furieux, je retirai ma tête de la tnngrerie de commande et me massai le cou. Pour cela il me fallut sortir un bras de sa gaine. Le robot poussa des cris encore plus perçants et se mit à pétrir le membre sans vie. Des ondes ultracourtes me traversèrent. Je remis mon bras dans son enveloppe.

Nous nous posâmes. Je fus conduit en toute hâte dans une grande salle où se trouvaient de nombreux conteneurs ressemblant à des cuves. Avant que je n'aie pu modifier la situation à mon profit, je me retrouvai suspendu à un mécanisme de support et un couvercle transparent se rabattit au-dessus de moi.

Mon corps glissa jusqu'à la bouche dans un bouillon huileux qui se mit aussitôt à bouillonner. Au même moment un projecteur calorifique s'alluma et une musique aiguë retentit.

Le mécanisme me retira alors lentement du bain puis m'y replongea. De minuscules mains-robots me massèrent le corps. Tout cela eût été supportable s'il n'avait fait de plus en plus chaud.

Je constatai, avec le prosaïsme qui s'imposait, que je me trouvais, premièrement, dans une clinique pour enfants et, deuxièmement, dans un incubateur qui, pardessus le marché, était rempli d'un liquide physiologique.

On allait soit m'y noyer, soit m'y rôtir, compte tenu de la chaleur torride croissante. J'étais au bord de l'évanouissement.

Avec mes dernières forces je sortis les mains des gaines des bras et réglai ma climatisation au maximum. Il fit rapidement plus frais dans cette coquille artificielle mais le risque de noyade existait toujours.

Un éclair jaillit soudain de mes accumulateurs. Je me retournai aussi vite que possible et aperçus une aiguille creuse d'où sortait, goutte à goutte, un liquide verdâtre.

L'aiguille avait transpercé mes accumulateurs. Apparemment, une mécanique robot voulait m'administrer une seconde injection. Je tentai de me mettre à l'abri de cette seringue tordue. Pour cela il me fallut décrocher l'appareil radio pendu sur ma poitrine.

En haletant je m'appuyai sur l'avant de mon déguisement en me disant que tout compte fait j'aurais sans doute mieux fait de gagner la surface de la planète sous ma propre identité.

Il est vrai que notre mission aurait déjà échoué si Ton m'avait pincé sans masque.

Le bouillon physiologique entra par la bouche de mon déguisement. Quand j'y fus plongé jusqu'aux genoux, je pris une décision désespérée. Il était absurde d'abandonner mon sort aux mains

de robots. Je devais faire quelque chose.

J'enfonçai bien mon arme dans l'étui de mon ceinturon, pris une profonde inspiration et ouvris la fermeture magnétique de mon déguisement de bébé. Aussitôt un flot de liquide pénétra à l'intérieur.

D'un saut je quittai ce gîte inconfortable et je me mis à nager. Le conteneur était gigantesque ! C'était un véritable océan ! Je fis surface en m'ébrouant et je fus aussitôt saisi par les vagues de chaleur du soleil artificiel, La situation était extrêmement périlleuse.

Mais je parvins toutefois à gagner le cou du déguisement et à m'abriter derrière. Je pus ainsi éviter le rayonnement direct.

Je grimpai prudemment. Des machines de toute sorte bourdonnaient dans la vaste salle. Cela semblait être un laboratoire d'incubation pour prématurés ou individus frêles.

J'atteignis finalement la tête qui se balançait de haut en bas et qui s'ouvrait en appuyant sur un bouton caché. Je grimpai dans la cavité, refermai le couvercle à moitié et enfilai rapidement les bretelles de mort mini-autogire.

Il me fallait détruire le déguisement de manière à ce que nul n'ait l'idée d'en rendre un intrus responsable, En aucun cas l'équipement spécial ne devait être découvert.

La chaleur devint encore plus insupportable quand j'ouvris complètement le couvercle de la tête et pointai vers le haut mon radiant énergétique. Le soleil artificiel était situé derrière le dôme transparent.

J'arrosai ce secteur avec un large faisceau. Frappé par la vague de chaleur, le matériau forma des bulles et coula goutte à goutte. Mon déguisement se mit à dégager de la vapeur.

Quand le trou fut assez grand, je mis mon autogire en marche. À la vitesse de l'éclair je filai, par l'ouverture, fis le tour du projecteur calorifique puis je me mis à couvert au bord de la cuve.

Un air plus irais me caressa enfin. Sans doute était-il lui aussi très chaud mais pour moi ce fut une délectation.

Je regardai prudemment autour de moi. Il n'y avait pas un seul Bleu dans le laboratoire. Au bout de quelques instants j'avais trouvé l'installation de distribution du chauffage. Je réglai celui-ci au maximum, attendis quelques secondes puis m'élevai de nouveau

Planant juste au-dessus de l'appareil, je pris mon déguisement pour cible. Il fondit sous l'effet de mon tir à impulsions. Quand il fut méconnaissable, je m'éloignai de là. Le projecteur calorifique tournait toujours à plein régime. Le liquide dans la cuve bouillonnait.

Un appareil robot donna l'alerte. Quand j'entendis le glapisement de bruiteurs semblables à des sirènes, je me mis rapidement à couvert derrière les tôles de revêtement d'une soufflerie d'aération. Elle était suspendue juste sous le plafond. Je n'aurais pu trouver de meilleur

endroit.

Plusieurs Bleus entrèrent en courant dans la salle. Quand ils atteignirent ma cuve, ils se répandirent en cris aigus et jetèrent de nouveau les bras en l'air. L'un d'eux sauta le long du mur, saisit de ses mains à sept doigts une barre qui y était fixée et resta pendu là, immobile.

Ensuite il se mit à chanter d'un ton monotone. Peut-être était-ce d'ailleurs un hurlement mais je ne pouvais le déterminer. Je devinais toutefois que le Bleu appelait « la blanche créature de la clarté ». Nous n'avions jamais pu découvrir ce que représentait exactement ce concept.

Il me fallut attendre une bonne heure que l'agitation se fût calmée. Un robot à bras multiples et à ventre sphérique fut détruit par les médecins furieux.

Je ricanai méchamment. S'ils s'étaient doutés... ! Je me décidai ensuite à appeler Koko. Avec de la chance l'énergie d'émission lui parviendrait encore.

Le minirobot répondît aussitôt. Sa voix était tout juste compréhensible. Ce qui signifiait, compte tenu de mon ouïe ultrafine, que l'on m'avait conduit à vingt kilomètres au moins à l'intérieur de la ville.

— Est-ce toi, chef ? s'enquit-il.

— Bien sûr, robot-qui-se-mêle-de-tout. C'est moi, le Chef. Où es-tu ?

— Dans l'eau, chef.

Je pris une profonde inspiration et me persuadai par la suggestion qu'un éminent spécialiste de l'O.M.U. ne devait pas avoir beaucoup de peine à garder un certain contrôle de soi.

— Bien sûr que tu es dans l'eau, imbécile ! Mais où dans l'eau ?

— À l'endroit même où nous nous sommes séparés, chef. C'est ce que tu as ordonné» parole d'honneur.

— Tu ne dois pas utiliser ces expressions terriennes pour appuyer tes dires. La plupart du temps elles sont déplacées. Reste là-bas et attends-moi. J'arriverai peu avant la tombée de la nuit. Quand le soleil se couche-t-il ?

— Dans trois heures, quarante-deux minutes et dix-huit secondes, chef.

J'inclinai la tête avec satisfaction. Koko possédait le cerveau positonique le plus minuscule de la Galaxie. Nos microtechniciens affirmaient qu'il n'était pas possible de faire plus petit. Et quand des Sigans disaient ce genre de chose, vous pouviez être certain qu'on ne pouvait faire mieux. Il aurait fallu aux Terriens un espace d'au moins un mètre cube et demi pour construire un cerveau P le plus petit possible et aussi performant que celui de Koko. Nous, les Sigans, nous

sommes imbattables quand il s'agit de pénétrer dans le microcosme. Il est d'ailleurs beaucoup plus intéressant que le macro-cosme, je puis vous l'assurer, sur mon honneur.

Je coupai la liaison et m'installai confortablement derrière les tôles de revêtement. L'incident m'avait épuisé. C'était une impudence des Bleus de traiter de la sorte un combattant de ma taille. Je me promis de la leur faire payer.

Quand la nuit fut tombée, je quittai la clinique par un puits d'aération désaffecté. Protégé par l'obscurité, je volai au ras des toits pour ne pas être détecté.

Une heure plus tard j'atteignis Koko qui m'accueillit par ces mots :

— Chef, tu es formidable ! Tilta a trouvé une caverne sous-marine appropriée. Elle est assez grande pour pouvoir héberger les cinq Terriens. Je dois te conduire immédiatement en bas. As-tu d'autres ordres, chef ?

Koko fit surface. Son crâne piriforme avec les deux optiques de vision était presque aussi grand que son buste. Nous n'avions pas donné de visage humain à Koko. Cela eût été trop compliqué de le faire sourire ou de lui faire bouger les yeux.

Comme il ne mesurait que 19 centimètres, il pouvait être utilisé pour toutes sortes de missions spéciales. J'avais quelques projets pour lui.

— Allons-y, ordonnai-je. Prochainement je me rendrai ainsi en haut, tel que Dieu m'a créé.

— Tout nu, chef? Pouah...!

Je pris une profonde inspiration et regardai cet impertinent d'un air menaçant. Mais ensuite je réalisai à quel point cette machine miniature avait "pensé" avec logique; J'étais naturellement venu au monde tout nu.

Quand on parle à des robots il faut être prudent.

CHAPITRE VI

Le dernier message radio de Melbar Kasom remontait à dix heures. J'étais au bord du désespoir même s'il s'était avéré, entre-temps, que personne n'avait entendu nos conversations. Soit parce que la puissance d'émission employée était effectivement trop faible pour les appareils des Bleus, soit parce qu'ils ne connaissaient pas notre hyperfréquence spéciale ultracourte.

Kasom avait signalé que d'autres interrogatoires les attendaient, et éventuellement même des expériences physiologiques.

Nous n'avions pas terminé la construction de la base. Les difficultés consistaient à fermer hermétiquement la caverne située à trente mètres sous l'eau et à installer un sas approprié.

Enfin ce fut fait et l'on travailla alors à l'aménagement intérieur de la caverne. Entre le *Luvunno* et le sas d'accès il y avait déjà une liaison par canalisation pressurisée mais elle ne pouvait être empruntée que par des Sigans.

Je me trouvais dans la salle des équipements du croiseur lourd. Les ingénieurs d'Hosokal avaient travaillé jusqu'à l'épuisement pour me fabriquer le matériel opérationnel nécessaire.

Nous avons pu capturer au narco-radiant un poisson ventru de 1,92 mètre de long. Le monstre avait été étripé jusqu'à ce qu'il ne restât plus que la peau, les nageoires et Le crâne.

Nous avons coulé ces fragments avec une matière plastique extrêmement élastique et refabriqué la forme extérieure du poisson. La cavité ainsi créée avait accueilli notre sous-marin nucléaire. Le petit kiosque avait trouvé place dans la nageoire dorsale dressée. Un dispositif de barres de commande permettait de bouger les nageoires ainsi que la gueule qui abritait la proue pointue du canot et les bouches de ses quatre tubes lance-torpilles.

Extérieurement, rien ne différenciait le dernier chef- d'œuvre d'Hosokal d'un habitant aquatique de ce monde étranger. Nous voulions pénétrer dans la rivière sous- gatasienne avec ce faux poisson pour tenter d'atteindre les cinq prisonniers.

Il n'y avait pas d'autre moyen. Si l'opération n'avait dû rester secrète à tout prix, j'aurais peut-être trouvé d'autres solutions pour pénétrer, par voie de surface, dans le bloc cellulaire avec une troupe d'hommes audacieux.

Peut-être cela serait-il passé inaperçu car, depuis peu, j'étais fermement convaincu que les Bleus ne pouvaient détecter les faibles

impulsions de nos microdéflecteurs. J'aurais pu m'épargner l'aventure du bébé.

Mais la question de savoir comment conduire en sécurité le géant Melbar Kasom et les quatre Terriens était beaucoup plus grave. Aucun de nous n'aurait pu porter les déflecteurs nécessaires aux géants. C'est justement là l'inconvénient quand des gens de petite taille veulent aider des hommes bâtis comme des hercules.

La voie sous-marine était la seule praticable. En outre, avec le canot nous disposions d'un moyen de transport dont la capacité de chargement n'était pas négligeable si la cargaison était correctement disposée.

Le véhicule pressurisé était cylindrique, avec une proue et une poupe se terminant en pointe. Le diamètre intérieur était de 90 centimètres pour une longueur de 1,65 mètre.

Je sortis par l'écouille du kiosque. Koko devait surveiller l'automatisme des machines. Il resta dans le poste central situé sous le kiosque.

La programmation du robot miniature était terminée mais nous n'étions pas parvenus à éliminer de ses banques mémorielles les expressions qu'il avait glanées ici et là. Et j'avais d'ailleurs eu l'impression que Tranto Telra et les cybernéticiens de son équipe n'en avaient pas envie. Le petit robot semblait les amuser. Après tout, Koko était l'une de leurs fabrications.

Les centrales énergétiques du *Luvikko* étaient silencieuses depuis des heures. Le réacteur transporté dans la caverne se chargeait maintenant de l'alimentation énergétique des machines installées là-bas.

— Des nouvelles du lieutenant Kasom ? demandai-je, inquiet.

Le capitaine Altro, l'officier chargé de la radio et de la détection, hocha la tête.

— Hélas non, mon frère. Et je n'ose plus envoyer la sonde radio en surface. Dans cette baie, le trafic maritime est intense. Je crains qu'on ne nous repère.

Altro avait correctement agi. Nous avions découvert la caverne sous-marine dans l'à-pic côtier d'une baie située à l'ouest du « Bloc des dix-huit sécurités ».

Nous avions également découvert la rivière sous-gatasienne. Elle se jetait dans l'océan à deux kilomètres de là. À cet endroit, le niveau de la mer se trouvait à quelque trois cents mètres plus bas que la terre ferme. En période de crue ou à marée haute, le lit de la rivière sous-gatasienne devait se remplir complètement. Pour le moment c'était la marée basse. Au cours d'expéditions de reconnaissance, nous avions constaté qu'entre la rivière et la voûte rocheuse de son lit, il y avait un espace de 8 mètres de haut en moyenne.

Les Bleus semblaient utiliser ces singulières voies d'eau comme routes de transport. Nous y avons toujours vu des espèces de cylindres flottants à pilotage automatique, qui suivaient vraisemblablement des parcours déterminés. Quelques-uns des conteneurs mesuraient plus de cent mètres de long.

Mais tout cela ne m'intéressait plus pour le moment. Nous avions perdu trop de temps à installer l'abri des Terriens. Mais il eût été absurde de tenter de les libérer avant que ce ne fût terminé.

Si notre plan réussissait, les hommes arriveraient ici à demi morts. Ils auraient alors besoin de repos. Sur un monde comme Gatas, on ne peut s'échapper tout simplement et chercher refuge dans un coin quelconque du pays.

Je regardai l'heure. EL était grand temps. Un tour d'inspection rapide dans le couloir de la caverne me convainquit que les travaux progressaient à grands pas.

Une demi-heure plus tard, notre petit sous-marin fut saisi par les flots tumultueux à l'intérieur du grand sas du *Luvino*.

— Paré, chef ! me cria Koko.

Je lui fis un signe et m'installai dans mon fauteuil. Les écrans de la détection sous-marine fonctionnaient déjà. La reproduction était nette et colorée.

Le champ magnétique nous poussa sur les rails et nous nous retrouvâmes à l'extérieur de l'astronef transformé en sous-marin pour les besoins de la mission.

Je mis le cap sur l'embouchure de la rivière. Les commandes du canot étaient imitées de celles des avions de jadis. Avec un manche à balai, je pouvais actionner aussi bien le gouvernail normal que les commandes de profondeur.

— Rétablissement effectué; navire à l'horizontale, annonça Koko.

— Passe sur le réacteur hydraulique, ordonnai-je. Quand le sifflement de la vapeur qui se détend retentit et que de blancs remous couvrirent l'écran cathodique de poupe, je transférai le gouvernail sur la tuyère orientable.

Le canot fila à cent kilomètres seconde à travers les flots d'un océan extraterrestre. Quand la formation rocheuse avec la profonde découpe de l'embouchure de la rivière apparut sur les écrans, je remis en marche le propulseur à hélice. Sa puissance était plus facile à doser que celle du moteur principal.

Lentement, le « poisson » nagea vers l'embouchure de plus de deux kilomètres de large. Elle faisait l'effet d'une ellipse plate, très étirée. Seule la voûte supérieure se trouvait au-dessus du niveau de la mer.

J'avais l'intention de me tenir le plus près possible du fond. Lentement, le canot pénétra dans l'embouchure et aussitôt un fort courant se fit sentir.

Koko poussa la puissance des machines à huit cents tours par minute ce qui, compte tenu du contre-courant, suffisait pour une vitesse de 28 kilomètres à l'heure.

On n'entendait rien en dehors du bourdonnement du moteur électrique. Le dispositif de contrôle de l'assiette fonctionnait automatiquement.

Cette façon de se déplacer me fascinait. Le sang aventureux de mes ancêtres se mit à bouillonner en moi. Les vieux rapports sur l'ascension de l'humanité relataient que jadis on avait considéré les sous-marins de ce genre comme une arme importante et décisive. Mais c'était à une époque où sur la Terre on ignorait encore tout de l'astronautique.

Lentement nous pénétrâmes dans un monde inconnu. Le lac dont avait parlé Melbar Kasom devait se trouver à dix kilomètres de là.

CHAPITRE VII

RAPPORT DE MELBAR KASOM

Ils m'avaient mis aux poignets et aux chevilles des fers qui ressemblaient aux instruments de torture du Moyen Âge terrien. Il semblait s'agir d'un acier de première qualité car je n'avais pu

arracher les barres, grosses comme un doigt, qui reliaient les fers.

Il faut dire que je n'avais pas non plus fait d'effort particulier ! Les barres en question étaient en fils d'acier tressés. À mon avis elles étaient trop fines pour me gêner longtemps si les choses devenaient sérieuses. Mais je n'avais l'intention d'en faire l'essai qu'en toute dernière extrémité. Pour le moment je voulais laisser croire aux Bleus qu'ils avaient solidement enchaîné le champion poids lourd ertrusien.

Sur bien des plans, les « soupières » étaient primitives. n y avait bien longtemps que les menottes de ce genre n'existaient plus chez nous. Quand nous devions arrêter des types dangereux, nous utilisions un filet énergétique que personne ne pouvait déchirer.

Quatre Bleus m'avaient poussé sur la banquette d'une voiture. Je m'étais laissé faire. J'avais mis tous mes espoirs dans l'intervention de Lemy Danger et des hommes qu'il avait sûrement amenés avec lui.

Je ne savais toujours pas où le Sigan avait installé sa base, Lemy s'était montré extrêmement prudent.

Je m'étais donc gardé d'informer les Terriens de l'arrivée d'un commando de l'O.M.U. Il serait toujours temps de le faire quand l'instant décisif serait venu.

Un cri aigu retentit. Quelqu'un m'enfonça le canon d'une arme dans le dos et tenta de me pousser en avant.

Lé véhicule devait apparemment emmener également mes compagnons d'infortune. Je glissai en avant et me retrouvai face à face avec la gueule d'une arme.

Les trois Bleus derrière le siège du conducteur semblaient avoir reçu des ordres spéciaux.

Niko Hefeter, un Terrien qui avait une tendance à l'embonpoint, arriva le premier. Hefeter, le chirurgien du commando expérimental, n'était pas enchaîné. Il me jeta un regard sans expression et se laissa tomber sur le sol, près de moi. Hefeter était le plus grand et le plus fort des quatre Terriens ; il mesurait 1,96 mètre.

Ensuite vinrent Axtho Tosonto, le frêle géologue, et le capitaine Argus Monoe, le rondouillet spécialiste en fortifications, qui aurait dû construire trois forts cosmiques sur la quatorzième planète de Verth.

Tosonto était un homme taciturne, un peu timide. Argus Monoe était tout le contraire.

Quand il s'assit près de moi, il injuria sur tous les tons les « soupières » qui étaient dirigées par un officier de la « dix-neuvième sécurité ».

Cette créature était sans nul doute la plus dangereuse de l'équipe de gardes. Les officiers des services secrets se reconnaissaient facilement à leurs combinaisons blindées en molkex. J'aurais bien aimé savoir comment pouvait être façonné ce matériau qui s'était avéré inattaquable.

Les coques blindées des astronefs étaient déjà une énigme en soi, mais j'étais encore plus impressionné par ces combinaisons élastiques en molkex qui moulait le corps et s'adaptait à tous les mouvements.

Comment faisait-on ? Par quelle méthode travaillait-on sur Gâtas la matière brute sécrétée par les acridocères, pour en faire soit un blindage cent mille fois plus dur que le diamant, soit une feuille souple ?

C'était pour découvrir cela que nous avions été envoyés dans le système de Verth. Eh bien, si nous étions maintenant quotidiennement en contact avec les produits finis résultant de cette méthode de fabrication, nous n'avions plus la possibilité de pénétrer dans les usines ou les laboratoires en question.

Maintenant pour nous il ne s'agissait plus que de survivre.

Le sergent Michael Umigo, l'assistant du capitaine Monoe, monta le dernier dans la voiture. Plusieurs Bleus s'étaient installés à l'arrière et pointaient leurs armes sur nous. Nous partîmes.

Nous connaissions déjà les larges couloirs entre les cellules. Peu après, nous nous arrêtrâmes devant une porte blindée. L'officier des services secrets nous examina avec ses yeux de chat.

Le regard était parfaitement inexpressif, froid et chargé de menace inhumaine. Je bandai involontairement mes muscles et tirai sur mes menottes. On m'avait attaché les bras derrière le dos.

Quand pris d'une rage grandissante, je déployai un peu trop de force, j'entendis vibrer le câble d'acier comme une corde de harpe.

Je modérai au plus vite mes efforts et adressai un ricanement au Bleu en regardant son cou de cygne d'une manière si significative qu'il poussa un grognement d'avertissement et saisit son arme.

— Cessez ces bêtises, grogna Monoe dont le visage couvert de sueur était tordu par une grimace furieuse. Vous faut-il donc toujours irriter les gens ? Vous n'aurez de cesse que l'on ne nous ait tous liquidés !

— Interrogés, objecta Hefeter avec sa sécheresse habituelle.

— Oui, interrogés, dit Monoe et son visage de bouledogue eut une moue dégoutée. C est votre jour d'humour, hein ?

Tosonto eut un sourire las. EL ne parlait jamais beaucoup et je lui en étais reconnaissant.

Le sergent Umigo était d'une nature pratique. Quand la porte blindée s'ouvrit et que l'on aperçut la rue bordant le grand fleuve, le jeune homme dit calmement :

— Étonnamment primitif. La porte s'ouvre elle aussi mécaniquement. Une vingtaine de centimètres d'épaisseur. étanchéité obtenue par trois plis se chevauchant. Si seulement nous sortions de là !

Les yeux mi-clos, je regardai Umigo et il fronça les sourcils. Nos regards se croisèrent et j'eus l'impression que le jeune homme savait quelque chose. Avait-il découvert que j'avais eu quelques conversations radio, ces derniers temps ? Dans ce cas le danger s'était encore aggravé.

— Mais nous ne sortirons pas de là, sergent, dis-je avec insistance.

— Si vous le dites, lieutenant, murmura-t-il et il garda ensuite le silence.

— Allons-nous à un interrogatoire ? demanda Tosonto dont le visage reflétait la peur de ce qui nous attendait.

— Non. mentis-je.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Sentiment, instinct, expérience. Nous sommes les derniers survivants. On ne va pas nous sacrifier sur les tables de laboratoire.

— Je ne parle pas des tables de laboratoire mais d'un interrogatoire, répliqua Tosonto, une pointe de désespoir dans la voix. Monsieur Kasom, j'ai l'impression que vous en savez plus que nous sur les Bleus.

Je l'examinai d'un regard perçant. Tosonto était le plus fragile de nous. Mais peut-être deviendrait-il fort quand ce serait la fin ?

— Vous devriez oublier cela, docteur. L'oublier dans l'intérêt de l'humanité. Les « souprières » ignorent encore que j'appartiens à une unité spéciale. On me prend pour un scientifique de votre commando expérimental. Taisez- vous. J'ignore à quel niveau les Peaux-Bleues sont arrivées dans l'étude de notre langue.

— Très loin, lieutenant Kasom, dit l'officier de la « Dix-neuvième sécurité ».

Je fis volte-face et contemplai la bouche béante à l'extrémité supérieure du corps.

Et alors la créature éclata même de rire ! Ce fut un spectacle horrible de voir la grosse langue apparaître entre les lèvres charnues. Mais les yeux restèrent toujours aussi inexpressifs.

— Très loin, répéta le Bleu. Nous prenez-vous pour des arriérés ? Ou aviez-vous supposé que nous n'avions aucune expérience hypnotique ? Nous avons eu suffisamment de temps pour étudier votre intergalacte et préparer des bandes d'enseignement.

— Avez-vous aussi pu fabriquer un larynx humain avec les organes articulatoires auxiliaires ? s'enquit le docteur Hefeter.

Je me maîtrisai avec peine. Jusqu'à quel point les Bleus étaient-ils informés à mon sujet ? Se doutaient-ils que c'était moi qui en savais le plus sur l'Empire, ses difficultés internes et sur la classification des divers groupes de puissance ?

Je décidai de considérer cette supposition comme un fait et d'adapter mon comportement en conséquence. Je n'avais plus le choix. Si le lilliputien n'avait pas été à proximité, j'aurais choisi une

autre voie.

— Je vais t'entortiller autour de mon bras, toi et ton blindage de molkex, espèce de petite crapule ! criai-je.

Le Bleu me regarda fixement. La voiture reprit sa route. La gigantesque ville sous-gatasienne était bien éclairée. Plus loin se profila la station de surveillance de la passerelle, au rayonnement bleu.

Tosonto éclata d'un rare qui sonnait faux. Le capitaine Monoe m'examina soudain avec méfiance. L'homme ne savait pas grand-chose de la tactique opérationnelle des spécialistes de l'O.M.U. Le sergent Umigo toussota. Son regard était énigmatique.

— Je ferai la sourde oreille à ces propos, dit le Bleu. Vous appartenez donc à une unité spéciale de l'Empire.

— Que dites-vous là !

— Vous allez parler.

La menace non dissimulée renforça ma décision. Ceci serait le dernier interrogatoire. Il dépendait de moi de le faire concorder avec ce que je souhaitais.

Nous passâmes la station de surveillance et montâmes la route suspendue par des champs gravitationnels. Je jetai un regard en bas, dans l'eau noire du lac sous-gatasien.

Maintenant ils maîtrisaient donc déjà notre intergalacte. Cela révélait tout ce qu'ils avaient soutiré aux quarante-trois prisonniers. La structure de l'Empire Uni ne leur posait vraisemblablement plus aucune énigme, à l'exception des détails qu'ils n'avaient pu apprendre des prisonniers parce que ceux-ci ne les connaissaient pas eux-mêmes.

Ainsi donc cela allait maintenant être mon tour. Le docteur Hefeter avait saisi la situation. Il me fit un signe de tête inquiet.

— Ertrusien, des temps difficiles vous attendent, murmura-t-il. Posséderiez-vous par hasard la faculté de contrôler suggestivement votre système nerveux ?

Je pris une inspiration si profonde que les sentinelles à l'arrière de la voiture épaulèrent vivement leurs armes. J'éclatai alors d'un rire sonore comme cela se faisait sur la planète géante Ertrus.

Le bouillant Monoe jura. Tosonto sursauta. L'officier bleu, par contre, dit d'une voix claire :

— Que dit-on chez vous ? Qui vivra verra... !

L'île avec son puissant complexe de bâtiments s'approcha. Là-bas se trouvait le quartier général de la « Dix-neuvième sécurité ». C'était le siège des services secrets gatasiens qui, d'ici, commandaient à un empire d'une puissance que nous ne pouvions encore imaginer.

Le Second Empire, comme l'avait nommé l'Amiral Atlan, régnait sur des parties jusqu'alors inconnues de la Galaxie.

Une autre expression me vint à l'esprit. Au quartier général de

l'O.M.U. on disait que l'on ne pouvait négocier avec des Bleus si l'on n'était pas soi-même un Bleu. Je décidai d'en faire la preuve. Sans doute que tout dépendait de quel point de vue on s'efforçait d'engager des négociations.

Comment allaient réagir les « souprières » aux exigences d'un homme qui se trouvait de toute façon en leur pouvoir ? Considéreraient-elles encore cela comme un désir de négociation au sens propre du terme, ou en personnes intelligentes — et il avait été prouvé qu'elles l'étaient —, commenceraient-elles par écouter certaines propositions ?

Je regardai les quatre Terriens les uns après les autres. Ils réagirent conformément à leurs tempéraments.

Quand mon regard croisa celui du capitaine Monoe, je dis d'une voix si forte que tous purent entendre :

— L'île approche. Je crois qu'il y a là-bas des appareils aux propriétés très désagréables. Vous vous demandez pourquoi j'ai éclaté de rire, hein ?

— Exact ! répondit le gros capitaine d'un ton traînant.

Je le regardai en ricanant. L'officier bleu ne s'était pas retourné mais ses deux yeux postérieurs m'observaient.

— Les hommes morts ne rient pas, or j'aime être gai.

On peut donc en déduire deux choses. Ou bien je ris pour en avoir encore une fois le plaisir, ou bien je le fais parce qu'il m'est venu une idée qui me permet de rire jusqu'à la fin de mes jours. Bien entendu : jusqu'à la fin naturelle de mes jours !

— Je crois que j'aurais dû vous abattre sur Verth XIV ! dit Monoc dont le visage joufflu avait changé de couleur. J'en aurais eu l'occasion plus d'une fois, Ertrusien !

— Mais laissez-moi donc terminer, répliquai-je; tranquillement. Voyez-vous, mon cher Monoe, cette histoire de vie est une affaire étrange. On ne meurt pas volontiers, n'est-ce pas ? Je vais donc me souvenir d'une manière très vivace, que je ne suis pas un humain. Ma patrie est Ertrus. À vrai dire, qu'est-ce qui me lie à vous, Terriens, ou à vos intérêts ? Logiquement rien, ne pensez-vous pas ?

Le chirurgien devint alors attentif lui aussi. Je vis son corps se tendre. L'officier bleu paraissait écouter avec intérêt.

— Restez gentiment assis, docteur, poursuivis-je. Même enchaîné, je suis dix fois plus fort que vous. Je pourrais vous écrabouiller d'un coup de coude. Je peux encore le bouger facilement. Comme je viens de penser, ainsi que je vous l'ai déjà dit, que rien ne me lie à Sol III, je vais sauver ma vie et la vôtre aussi, en relatant volontairement ce que je sais. Et, je puis vous l'assurer, j'en sais plus sur l'Empire que vous tous réunis.

— J'aurais vraiment dû vous abattre, répéta le bâtisseur de

forteresse. Au premier regard vous ne m'avez pas plu.

J'éclatai de rire, bien que surpris par la déclaration de Monoe. Moi, un Ertrusien, je ne lui avais pas plu ? Cela était-il donc possible ? Le gros Terrien devait être fou. Il n'y avait pas d'autre explication.

— J'ai pris connaissance de vos déclarations, dit l'officier des services secrets. Vous allez recevoir un traitement spécial.

— Un traitement conforme à mes désirs, mes amis, répondis-je lentement.

— Je ne comprends pas !

— J'entends par là le meilleur logement, la nourriture que je souhaite, un bain et diverses autres choses. Ensuite nous pourrions parler. Ce que je sais contre ma relative liberté, tel est mon prix. Et, surtout, je voudrais d'abord dormir dix heures sans être dérangé, après un copieux repas. Je vous conseille de faire faire demi-tour à votre véhicule pour nous ramener dans nos quartiers.

Le Bleu parut réfléchir. Quelques instants plus tard je sus que l'on pouvait quand même négocier avec les « souprières »,

— Je vais parler au Grand Maître de la « Dix-neuvième sécurité », dit finalement l'officier au blindage de molkex.

Je compris alors que nous étions provisoirement sauvés. Les regards méprisants des Terriens ne me gênaient pas. Cela faisait seulement un peu mal d'être ainsi méconnu par eux. Ces hommes ne comprenaient-ils donc pas que je voulais seulement obtenir un délai de grâce ?

Si : l'un d'eux semblait se livrer à de telles réflexions. Le sergent Michael Umigo, qui m'examinait encore une fois avec une étrange expression. Quand je le regardai d'un air inquisiteur, il baissa la tête. Je me doutais que c'était vraisemblablement l'homme le plus sûr parmi les Terriens.

Quelques minutes plus tard, nous franchîmes les portes blindées d'une forteresse que dans l'empire gatasien on ne mentionnait qu'à voix basse. C'était d'ici qu'était gouverné le Second Empire.

CHAPITRE VIII

Koko avait sorti la sonde. Nous devions en prendre le risque.

L'appareil fournissait une image télévisée fidèle de la surface mais transmettait aussi les bruits tout en servant d'antenne de localisation et de faisceau dirigé.

Le micro-ordinateur performant fonctionnait dans le poste central de notre canot. Koko vérifiait les résultats de relèvement et me communiquait les indications de route.

Trois heures plus tôt, nous avions atteint le lac décrit par Melbar Kasom. Alors que je le traversais à grande vitesse et en mettant le cap sur l'île, Koko avait capté la première impulsion de localisation.

Notre appareil était réglé sur la fréquence de l'émetteur que FERtrusien portait dans l'oreille. Aussitôt après la première localisation, j'avais stoppé et avais gagné la profondeur de sondage. Mon instinct me disait qu'il ne fallait pas pousser trop loin ce jeu de cache-cache. Nous avions déjà perdu trop de temps.

Quand nous avions sorti la sonde, des voix avaient soudain retenti. Avec épouvante j'avais compris que Kasom n'avait pas coupé son émetteur ; sans doute dans l'espoir que nous l'entendrions à un moment quelconque et pourrions alors relever sa position. C'était maintenant chose faite mais le risque de repérage que cela impliquait avait pris des proportions énormes.

J'avais pu entendre la conversation de Kasom et j'avais aussi compris dans quelle partie il s'était embarqué. Il voulait passer pour un traître à l'humanité afin de gagner du temps.

Je m'étais longuement demandé si je devais lui envoyer un message

ou non, mais je m'en étais finalement gardé car les quatre Terriens qui se trouvaient avec lui n'avaient manifestement pas encore été informés de mon arrivée sur Gatas.

Ensuite il nous avait fallu deux heures pour découvrir le nouveau lieu de séjour de Kasom. Contrairement à ce qu'il espérait, les Terriens et lui n'avaient pas été ramenés dans leur ancienne geôle.

Moi à la place d'un Bleu, j'aurais enfermé sur l'île cet Ertrusien apparemment disposé à parler, pour pouvoir le surveiller et l'interroger à tout moment.

Notre projet se compliquait donc davantage, d'autant que nous avions déjà imaginé un plan pour pénétrer dans le bâtiment cellulaire. Mais les spécialistes de l'O.M.U. ont l'habitude d'improviser. Koko et moi avions aussitôt mis sur pied un autre plan.

Maintenant, trois heures après la première localisation, nous savions exactement où les cinq hommes étaient retenus prisonniers. J'avais repris la liaison radio avec Melbar Kasom seulement un quart d'heure plus tôt afin d'obtenir des indices supplémentaires. Il s'était avéré que notre relèvement était exact avec une tolérance de plus ou moins 4,23 mètres. Nous nous étions seulement trompés dans l'estimation de la hauteur car Kasom se trouvait au premier étage d'un vaste et sinistre bâtiment situé sur le bord même du port.

Au début je n'avais pas voulu croire les indications du cerveau positonique. Les conditions m'étaient apparues trop idéales. Mais ensuite Koko m'avait dit que la position de la prison était tout à fait normale compte tenu des circonstances. On pouvait l'atteindre facilement, elle se trouvait à l'extrémité de la route suspendue et était en outre accessible par voie de mer.

Dès cet instant je ne m'étais plus intéressé aux autres bâtiments. Vue de loin, l'île gigantesque ressemblait à un complexe d'innombrables bâtiments enchevêtrés les uns dans les autres et tous reliés entre eux par des rues surélevées. Au centre de l'île, une tour dont la pointe touchait presque la voûte rocheuse du lac sous-gatasien, attirait l'attention. C'était le siège du Grand Maître de la « Dix-neuvième sécurité ».

Koko avait posé le « poisson » sur le fond, sous un grand ponton. À droite et à gauche de nous, les piles d'acier s'enfonçaient dans les profondeurs. Juste au-dessus de nous s'étendait la plate-forme du ponton.

Elle offrait un bon abri optique pour la sonde qui flottait sur l'eau comme un bouchon.

J'avais déjà, mis mon équipement de combat. Il se composait d'un microdéflecteur dont le champ de réfraction lumineuse me rendait invisible. En plus je portais un autogire indétectable fonctionnant sur batterie.

Koko n'était pas dépendant de ce genre d'appareillage. Il disposait d'un écran défecteur incorporé et pouvait voler grâce à un projecteur antigrav qui répondait cependant aux rayons détecteurs.

Nous étions côte à côte dans le kiosque de notre navire que j'avais mis en pilotage automatique, la proue tournée vers le large. La programmation de la centrale d'artillerie était terminée.

Il fallait supposer que le conteneur flottant qui était arrivé peu avant nous, resterait encore quelque temps dans le port insulaire. Robots et appareils automatiques de déchargement étaient occupés à débarquer les marchandises.

Nos tubes lance-torpilles étaient déjà noyés et les clapets ouverts. Les têtes explosives autoguidées avaient confirmé leur réglage sur cible.

«Détourner l'attention de l'essentiel», telle était ma devise. Je n'avais ailleurs pas d'autre solution que de risquer des choses qui n'auraient certainement pas été du goût de F Amiral Atlan.

Mon récepteur de poignet bourdonna. Kasom se manifestait de nouveau. Sa voix était basse et un peu déformée ; il parlait donc sans remuer les lèvres.

— Les Terriens sont dans la pièce voisine. Je peux les entendre. Les pièces sont grandes et bien aménagées. Il y a même des installations de télévision. Un officier vient juste de me sommer de prendre enfin le bain souhaité. Apparemment je suis sous surveillance télévisée. La façade pourvue de fenêtres est constituée d'épaisses tôles d'acier dans lesquelles on a découpé les ouvertures hexagonales selon la méthode habituelle ici.

— Quelle est leur taille ?

— Assez grande pour toi,

— Je vais t* apporter un microradiant.

— Et les défecteurs ? Il nous en faut cinq.

— Impossible. Nous ne pouvions les transporter.

— Ton robot non plus ?

— Non. C'est déjà bien suffisant qu'il utilise un anti-grav. Pour cinq générateurs-défecteurs il nous aurait fallu une plate-forme à antigrav et elle aurait certainement été repérée. Y a-t-il des gardes dans le couloir ?

— Je n'entends personne pour le moment. Tout est calme. Les aliments sont introduits dans ma pièce par un puits dans le sol. Personne n'est entré ici jusqu'à présent. Dépêche-toi, petit.

Nous interrompîmes la liaison. Tout avait été dit. Je vérifiai l'équipement de Koko et surtout le chalumeau nucléaire dans son bras droit.

Koko redescendit vérifier les enveloppes pliées des mannequins. Quand elles seraient éjectées du bateau, elles se gonfleraient

automatiquement et simuleraient cinq hommes en train de nager.

Si j'optais pour une action des plus bruyantes, il fallait que les Bleus soient persuadés qu'elle n'avait rien à voir avec les prisonniers terriens.

Leur fuite devait être interprétée comme l'effet secondaire d'événements fomentés par des révolutionnaires. Nous savions très bien que la révolte couvait sur Gatas. Presque tous les jours, des agitateurs étaient arrêtés et amenés sur l'île. Les attentats n'étaient pas rares.

J'enfonçai le commutateur principal du dispositif automatique. Les turbopompes se mirent en marche et chassèrent l'eau des caissons de remplissage. Lentement le navire se mit à monter.

Quand le kiosque effleura juste la surface de l'eau, le cerveau positonique stoppa l'oscillation du bateau.

Je sortis et regardai prudemment alentour. À deux mètres au-dessus de moi j'aperçus le revêtement métallique du long ponton, Koko planait dans les airs. Je fermai l'écouille et vérifiai ma télécommande. Elle fonctionnait parfaitement.

Le navire maquillé retomba au fond avec un léger gargouillis. Seule une minuscule sonde d'antenne qui ressemblait à un morceau de varech resta en surface.

— Prêt, chef ? demanda Koko.

Je lui fis un signe, saisis sur ma poitrine le manche à balai de l'autogire et mis les rotors en marche. Au même moment je branchai l'écran déflecteur.

Koko aussi devint invisible. Mais nous restions en liaison radio. Les énergies mises en œuvre pour cela étaient si faibles qu'un repérage était pratiquement exclu.

Conformément à mes ordres, Koko resta derrière moi. Il ne pouvait me localiser parfaitement. Je sortis prudemment de dessous le ponton, regardai autour de moi, puis gagnai rapidement de l'altitude.

Plusieurs soleils atomiques tournaient sous le dôme rocheux du lac sous-gatasien. Pour commencer, le bruit de fond de la ville m'étourdit et il me fallut quelque temps pour m'y accoutumer.

D'en haut j'avais une vue d'ensemble. Il y avait sans aucun doute d'innombrables appareils de surveillance qui fouillaient l'étendue d'eau devant l'île. Les antennes qui tournaient en haut de la tour centrale ne me plaisaient pas. Elles devaient pouvoir repérer même de très petits objets. Niais comment on réagirait à cette découverte était une autre question. S'il y avait eu des oiseaux en ce lieu, je n'aurais pas été inquiet. Mais comme ce n'était pas le cas, je me laissai descendre au plus vite au ras de l'eau et je me dirigeai ensuite vers la prison en m'abritant derrière tous les édifices possibles, avancées de mur et Bleus qui ne se doutaient de rien.

Je progressai rapidement. Koko annonça un barrage énergétique mais il n'était pas branché.

— Où sont les projecteurs ? demandai-je.

Il se dirigea vers deux monticules en acier qui se trouvaient de part et d'autre des portes fermées de la cour d'entrée.

Avec la rapidité de l'éclair, nous collâmes deux charges nucléaires adhésives sur les coupoles et nous nous éloignâmes.

Quelques minutes plus tard, je m'élevai le long du mur métallique lisse du complexe de bâtiments. Kasom toussotait de temps à autre pour m'aider à le localiser. Cinq minutes plus tard, nous avions trouvé la bonne fenêtre. La chose avait été aisée.

Je m'approchai tout près, amortis le choc avec les jambes tendues et agrippai de la main droite le bord d'un trou en forme de nid d'abeilles. Au même moment je coupai mon autogire.

— Tout va bien, chef, je suis à quatre mètres sur ta gauche, signala Koko, Je vois les quatre Terriens. Ils sont couchés sur leurs lits. Faut-il que j'entre ?

— Oui, mais prudemment. As-tu la note ?

— Oui, chef.

— Alors dirige-toi vers le jeune homme brun, le sergent, Glisse-lui le message dans la main et chuchote-lui de le lire avec la plus extrême prudence. J'attends ici que tu reviennes.

J'entendis le bourdonnement du propulseur de Koko. Dans la cellule voisine, tout était calme. Si Kasom ne s'était pas trompé, le sergent Umigo réagirait avec logique. C'était ensuite à lui de prévenir les trois autres de l'arrivée d'un commando de l'O.M.U.

Mon impatience grandissait. Melbar Kasom n'était qu'à quelques mètres de moi. Il était couché sur un lit spécial, gigantesque, avait croisé les bras sous la tête et regardait vers la fenêtre.

— Réglé, chef, annonça mon robot miniature.

— Très bien, Koko. Attends ici.

Je me faufilai par l'ouverture et une fois à l'intérieur je mis mon autogire en marche. Quand j'atterris sur l'épaule de Kasom et agrippai son oreille de mes deux mains pour garder l'équilibre, il ne sursauta même pas. Dès lors je n'eus plus besoin de ma radio.

Je m'installai confortablement sur son épaule et appuyai mes deux coudes dans le pavillon de son oreille.

— Ne bouge pas, mon gros, chuchotai-je. Ton supérieur est ici. Es-tu encore sous surveillance ? Bâille si c'est le cas.

Kasom ouvrit la bouche et aspira l'air si fortement que je dus m'accrocher solidement. Ce mufle recommençait ses impertinences ! Je lui pinçai l'oreille mais ne récoltai qu'un regard de commisération.

Kasom se retourna prudemment pour que je ne tombe pas de son épaule. Quand il eut le visage tourné vers le mur, il souffla d'une voix

basse comme je ne la lui avais encore jamais entendue ;

— Où est l'arme ? Il y a maintenant deux sentinelles qui patrouillent dehors. Attention, elles portent des combinaisons en molkex.

— Nous nous en débarrasserons. Je te lance le radiant.

Il ressemble à un stylo. Les Terriens sont au courant, Koko les surveille. Je vais gagner le couloir avec lui et éliminer les sentinelles. Ensuite nous découperons les verrous des portes pour que vous puissiez les ouvrir. Sais-tu comment gagner l'extérieur ?

— Très bien. U y a un puits antigrav. Tu pourras descendre avec ton robot et veiller à ce que nous n'ayons pas de surprise à l'arrivée. Le puits s'achève dans un vestibule. De là on parvient dans la cour intérieure.

Nous chuchotâmes ainsi jusqu'au moment où un écran mural s'alluma soudain et où le visage d'un Bleu apparut.

— Lieutenant Kasom, nous vous rappelons votre promesse. Il vous reste encore deux heures. Avez.-vous des souhaits particuliers ?

Le gros se redressa et je dus de nouveau m'agripper,

— Faites-moi apporter quelque chose à manger !

— Encore ? s'étonna le Bleu. Melbai ricana.

L'écran s'obscurcit de nouveau mais les lignes scintillantes indiquaient que Kasom était toujours surveillé.

Je lui murmurai les dernières instructions qu'il lui faudrait ensuite communiquer aux Terriens.

Je quittais son épaule quand Koko se manifesta.

— Je suis juste à côté de toi, chef. Les hommes ont saisi la situation. Ils attendent avec impatience. J'ai donné un radiant au sergent. On y va ?

Nous y sommes allés ! La large porte était elle aussi pourvue de découpes hexagonales selon la coutume gatasienne. Nous nous glissâmes au travers et nous pûmes alors embrasser du regard le couloir qui s'étendait devant les cellules.

Kasom ne disposait plus de beaucoup de temps. Le délai qu'il avait négocié était presque écoulé. Sans doute viendrait-on le chercher bientôt.

Je mis Koko sur la piste du Bleu qui se trouvait à notre gauche. On entendait seulement les pas du second garde sur le revêtement métallique du sol, au détour du couloir

— Pas de caméra de surveillance dans le corridor, dit Koko dont le palpeur de localisation s'avérait fort précieux.

Les deux sentinelles étaient maintenant visibles. Biles appartenaient aux services secrets et portaient les combinaisons de molkex qui protégeaient même leurs cous frères. Il était inutile de tirer sur ces créatures.

J'attachai le masque à gaz sur mon visage, saisis la cartouche pressurisée contenant un narcotique à effet instantané et volai à vitesse réduite vers le Bleu. Je me posai juste à côté de sa bouche. Là je m'accrochai à une boucle et lui vaporisai le gaz entre les lèvres. La sentinelle s'effondra avant d'avoir compris qu'elle avait été attaquée par un champion toutes catégories de Siga.

Koko avait lui aussi réussi sa mission, seulement il me fallut, en déployant toutes mes forces, le tirer de la bouche de sa victime. Le robot était pris jusqu'à la taille entre les grosses lèvres et criait au secours.

En gémissant je tirai sur ses jambes et lui demandai, furieux :

— Avais-tu besoin de rentrer dans ce trou, espèce de crétin ?

Koko se libéra d'une secousse et je ne dis plus rien car il se mit à découper les supports des verrous des deux portes. Les choses allaient devenir sérieuses. Quand le sifflement du chalumeau nucléaire serait entendu, les prisonniers seraient en danger de mort.

Melbar Kasom se mit soudain à chanter. Ce fut comme un grondement de tonnerre. Je savais pourquoi il faisait cela. Une violente querelle éclata entre les quatre Terriens. Le bruit du chalumeau fut ainsi couvert.

Nous avions encore une fois obtenu un délai de grâce. Quand les deux portes furent ouvertes, je fis un signe à Kasom et je filai alors vers les Terriens. Je me montrai pendant quelques instants.

L'un d'eux, un géant blond, me regarda d'un air bovin, interloqué. H n'avait encore jamais vu un imposant spécialiste de l'O.M.U. Pas étonnant qu'il en ait eu la parole coupée !

— Suivez le lieutenant Kasom, dis-je à haute et intelligible voix. Nous vous attendons en bas, devant le puits. Je suis le major Lemy Danger, spécialiste de l'O.M.U. Que regardez-vous donc comme des badauds ? Faites attention à l'écran de contrôle.

Je leur fis un signe, branchai mon déflecteur et m'éloignai à grande vitesse.

Dans le puits antigrav je rencontrai Koko. Ensemble nous descendîmes en plané, sortîmes du champ et pénétrâmes dans le hall d'entrée.

Il y avait là une station de surveillance avec armement automatique. Une grande porte cintrée conduisait dans la cour intérieure mais elle était verrouillée par un écran énergétique.

Koko découvrit les deux projecteurs muraux. Nous étions précisément en train de poser deux microcharges explosives, quand l'alerte que j'attendais depuis longtemps retentit.

— Il est temps, dit mon robot.

Je saisis mon appareil radio et enfonçai la touche d'émission. Si notre navire n'intervenait pas maintenant avec une précision absolue,

tout était perdu. Le dispositif automatique des cellules devait avoir découvert que les fermetures de portes ne fonctionnaient plus correctement.

J'envoyai le signal codé. L'ordinateur positonique de mon sous-marin devait maintenant prendre sous son tir les cibles visées depuis longtemps.

Derrière moi, un grondement retentit. La station automatique de défense explosa en une boule de feu. Koko lança des jurons terriens. Apparemment il s'était trouvé un peu trop près de la station quand elle avait sauté.

Jusqu'alors nous n'avions utilisé que des explosifs chimiques mais ils étaient très puissants. Or dans quelques instants l'enfer allait éclater au-dehors, car là-bas c'étaient des forces atomiques qui se déchaîneraient. Pour la première fois je craignis sérieusement pour la vie des Terriens.

RAPPORT DE MELBAR KASOM

Tout s'était passé plus rapidement que je ne le pensais. Le gnome sigan avait fait si vite que je ne pouvais que l'admirer

Aussitôt après l'ouverture des portes, des détonations avaient retenti au-dessous de nous. Je me doutais que le poste d'artillerie automatique avait sauté. Dès cet instant, j'avais agi comme je me l'étais proposé. Seule une action violente et rapide pouvait servir à quelque chose.

Les quatre Terriens me suivirent aussitôt. J'avais ramassé les deux sentinelles évanouies et les avais jetées sur mes épaules. Avec leur armure en molkex elles feraient un excellent bouclier.

Le capitaine Monoe et le sergent Umigo avaient pris les fusils radiants des Bleus. Je portais le minuscule radiant-aiguille de Lemy dont l'effet était bien plus dévastateur que ne pouvaient le supposer les profanes. Je connaissais la puissance du micro-armement sigan.

Après la détonation au rez-de-chaussée, l'alarme retentit mais nous étions déjà dans le puits antigrav. Juste à temps car à quelques mètres derrière nous le couloir fut verrouillé par un champ énergétique qui se dressa soudain.

Je sautai dans le champ antigrav avec mon fardeau. Dans le vestibule j'attendis les Terriens qui avaient enfin compris que je n'étais pas un traître.

La porte de la cour d'entrée était un amas désordonné de ruines. Lemy avait été à l'œuvre ici. Maintenant la question qui se posait était de savoir comment sortir. Le terrain n'offrait aucune possibilité de se mettre à couvert. Il nous fallait franchir une trentaine de mètres jusqu'au mur métallique qui séparait la route côtière de la prison.

Monoe était plus agile que je ne l'aurais supposé. Il me dépassa comme une flèche et se jeta au sol derrière les piliers du portail. Umigo suivit son exemple.

— Où sont vos prodiges ? cria le bâtisseur de forteresses.

Je ne pus répondre car Lemy m'ôta l'initiative.

— À couvert, vite ! cria sa voix aiguë dans mon haut-parleur auriculaire.

Je n'hésitai pas une seconde, laissai tomber les deux Bleus et saisis Tosonto et Hefeter par le col de leur uniforme crasseux. Deux bonds m'amènèrent derrière le mur externe et je m'écroulai à côté de Monoe sur les dalles du hall.

À la fraction de seconde même, la boule de feu aveuglante d'une explosion nucléaire s'éleva au-dehors. Hefeter agrippa ma jambe. Le visage de Tosonto vira au bleu parce que je le pressais trop fort contre moi.

Quand l'onde de choc arriva et que les décombres s'abattirent contre les parois du bâtiment, je compris qu'il ne fallait pas mépriser les torpilles miniatures des Sigans.

Au-dehors, l'enfer se déchaîna soudain. D'autres ondes de pression accompagnées de nuées d'air brûlant nous sortirent de notre abri et nous envoyèrent tourbillonner à travers le hall. Plusieurs Bleus qui avaient surgi au fond de la salle furent saisis par l'ouragan et projetés si violemment contre le mur qu'ils restèrent ensuite étendus, sans bouger.

— Attention, annonça Lemy, il va encore y avoir deux explosions.

A peine avait-il parlé que les deux coupoles d'écran du portail blindé extérieur sautèrent.

Il s'agissait de minuscules charges à fusion mais nous ressentîmes presque douloureusement leurs effets.

Brûlé, mon visage se couvrit soudain de cloques. Les quatre Terriens semblaient me prendre pour une espèce de fondation en béton. Ils m'étreignaient avec leurs bras et leurs jambes et par-dessus le marché, se servaient de moi comme d'un bouclier thermique.

En jurant je lâchai les deux scientifiques pour pouvoir moi aussi m'accrocher quelque part.

— C'est de la folie, haleta le géologue. De la folie d'utiliser ici des charges nucléaires ! Les cavernes pourraient s'effondrer.

— Pourraient ! dis-je en me levant d'un bond. Restez derrière moi.

Je relevai les quatre hommes affaiblis et traversai la cour d'entrée en courant. Le mur de métal était en ruine. Il n'y avait plus aucune trace des projecteurs de champ énergétique. Là où ils s'étaient trouvés, il n'y avait plus que des cratères béants, rougeoyants d'où jaillissaient de violentes décharges.

Maintenant je pouvais voir le port dans son ensemble. Lemy devait avoir tiré une salve de torpilles. Une partie des quais avait disparu. Les débris d'un conteneur de transport flottaient sur l'eau bouillonnante.

J'allais me redresser quand une autre détonation se produisit au loin. Cette fois-ci, les deux piliers soutenant le pont suspendu furent arrachés. Comme ils contenaient les projecteurs d'une partie du champ antigrav, la partie arrière de la route surélevée s'effondra sur les bâtiments. Les grondements et les éclatements qui suivirent donnaient l'impression que d'autres microcharges avaient explosé.

J'attendis l'onde de choc. La surface de l'eau n'était plus qu'à quatre mètres. Plus loin, à droite, se trouvait le ponton dont avait parlé le

lilliputien.

— Allez vous mettre à. couvert sous le ponton. On vous donnera des appareils respiratoires, expliquai-je aux quatre Terriens. Vous n'avez pas à craindre de radioactivité. Il s'agit de charges « propres ».

Tosonto voulait encore élever des objections mais je l'avais déjà saisi. Et je jetai les hommes dans l'eau, les uns après les autres. Au dernier moment seulement, il me vint à l'esprit que je ne leur avais pas demandé s'ils savaient nager.

Pris d'une peur soudaine, je franchis d'un bond les quelques mètres me séparant de l'eau. Et la liaison radio avec le lilliputien fut ainsi interrompue.

Il ne me fallut que quelques secondes pour atteindre le ponton. Monoe et Hefeter étaient déjà là. Le sergent Umigo avait pris le géologue eïï remorque. Ce dernier ne savait effectivement pas nager !

J'estimai préférable de tapoter le crâne de Tosonto avec mon index. Quand il eut perdu connaissance, nous pûmes le transporter plus facilement.

Dans la baie c'était toujours l'enfer. Des astronefs fonçaient au ras des flots. Des équipes armées jaillirent de la prison et quelques glisseurs à champ répulsif apparurent au large.

— Bravo ! dit le bâtisseur de forteresses. Et maintenant, comment fait-on, superman ?

— Je vais vous trouer le ventre pour que vous couliez avec toute votre graisse, grondai-je, furieux. Fermez-la !

Monoe plongea en s'ébrouant, Umigo ricana. Puis il me cria :

— Je pensais bien que vous mijotiez quelque chose.

Dans l'ancienne cellule vous avez parlé avec un laryngophone, n'est-ce pas ?

Je compris alors enfin pourquoi le jeune homme était toujours en train de m'examiner. Heureusement il avait gardé le silence.

Je sentis soudain un coup sur mon épaule. D'une main je me tenais aux piliers et de l'autre je maintenais la tête de Tosonto hors de l'eau. La houle était considérable. Mais je compris que Leray s'était de nouveau posé sur mon épaule. Une seconde plus tard il apparut.

— Vous avez sans doute avalé par mégarde les misérables restes de votre cerveau, lieutenant ! me hurla l'avorton dans l'oreille. Pousse donc enfin les Terriens vers la gauche. Le bateau fait surface.

D'un geste de la main, je poussai les hommes de côté. Monoe coulait constamment. Sa graisse ne paraissait pas très bien flotter. Lemy s'élança sur la nageoire d'un poisson et disparut à l'intérieur. Alors seulement il me revint à l'esprit que l'avorton avait maquillé son sous- marin.

Tosonto sortit un instant de son évanouissement, regarda fixement le poisson, poussa un cri et perdit de nouveau conscience. Puis un

microrobot à tête piriforme bourdonna autour de nos oreilles en criant des ordres et des jurons qui me coupèrent le souffle. Lui aussi disparut par l'écoutille du kiosque.

Ensuite cinq conteneurs gros comme une tête firent surface. Us étaient attachés sur la partie supérieure de la coque de l'embarcation.

Je mis du temps à aller chercher les appareils respiratoires. Les Terriens n'en connaissaient pas le fonctionnement.

Sous mes jambes un sifflement retentit. Deux torpilles s'éloignèrent pour frapper, quelques instants plus tard, les tours d'acier du barrage énergétique à l'avant de la baie. Cette fois-ci je faillis y laisser la vie car les Terriens m'utilisèrent encore une fois comme butoir.

Je me mis enfin le masque respiratoire sur le nez et la bouche et appuyai la feuille adhésive de l'hydrolyseur sur la poitrine. L'oxygène nécessaire ne nous était pas fourni sous forme comprimée mais fabriqué sur place par électrolyse de l'eau. L'automatisme se réglait sur les besoins du porteur.

Je pus enfin plonger. Les cloques sur mon visage se firent sentir. Le robot était de nouveau là. À l'aide de son propulseur qu'il utilisait maintenant comme moteur sous-marin, il alla d'un homme à l'autre et nous mit les câbles de remorquage. Les Terriens furent attachés par paires à la poupe du bateau. Je venais en dernier.

— Lemy à Kasom. La liaison est-elle bonne ? Alors seulement je remarquai que les masques, disposaient même d'appareils téléphoniques incorporés. C'était là encore une fois la preuve du travail de précision des Sigans.

— Tout va bien. Nous sommes accrochés au bateau.

— Veille à ce que les Terriens ne soient pas entraînés à la dérive.

Le réacteur du sous-marin se mit en marche. D'un seul coup nous fûmes arrachés de dessous le ponton. Les piles disparurent de notre champ de vision, puis ce furent les môles.

Mes oreilles bourdonnaient. Lemy était apparemment en plongée.

— Le plafond rocheux, gémit le géologue qui était revenu à lui. Fait-on toujours sauter des bâtiments ?

— On ne fait plus rien sauter, répondit le lilliputien. Economisez votre air.

— Mais je suis dans l'eau, cria Tosonto.

Il finit par se taire avant que je ne me voie contraint de l'étourdir de nouveau. Trois minutes plus tard, la baie était derrière nous. Lemy déclara que nous étions maintenant au large.

La vitesse augmenta encore. Les performances du propulseur de ce minuscule canot étaient incroyables. Au bout de cinq minutes, trois hommes avaient perdu connaissance. J'en fus satisfait car au moins maintenant ils ne pouvaient plus se débattre instinctivement contre le

mode de déplacement. Je n'avais pas besoin de m'inquiéter pour leur alimentation en air, les appareils sigans ne tombent jamais en panne.

Si nous ne voyions plus les Bleus, par contre nous les entendions. Un combat semblait avoir éclaté loin derrière nous. Je tendis l'oreille quelques instants, puis j'appelai Lemy.

— C'est sans doute sur des mannequins qu'ils tirent, n'est-ce pas ? Tu en as largués, hein ?

— C'est une bien stupide question, mon cher, déclara l'avorton de son air hautain. Us sont bien entendu montés à la surface et si l'on ne tire plus sur eux c'est qu'ils ont coulé depuis longtemps. Koko a allumé les charges incorporées et j'ai suivi l'événement sur l'écran. On a eu l'impression que cinq hommes avaient péri dans le souffle brûlant de la dernière explosion nucléaire.

Dix minutes plus tard, nous atteignîmes la grande rivière. Lemy plongea si profond que nous traînâmes presque sur le fond, et ce à une vitesse d'au moins soixante-dix kilomètres à l'heure. Dès lors j'eus assez à faire pour empêcher que les Terriens devant moi ne restent accrochés à une pointe rocheuse.

Quand nous atteignîmes l'océan et que le canot vira sèchement à gauche, je ne sentais plus mes bras. Aucun homme autre que moi n'aurait pu supporter ces efforts, c'est certain.

Enfin — il me semblait que cela avait duré des heures — la forte aspiration diminuait. Nous stoppâmes. Juste devant moi j'aperçus les contours d'un astronef ridiculement petit que l'avorton prenait vraisemblablement pour un véhicule « gigantesque ». Je poussai la chose du pied et elle s'écarta en zigzaguant.

— Monstre ! cria l'avorton fou furieux. Le croiseur lourd coule. Je t'infligerai une punition disciplinaire !

Je me contentai de soupirer et attendis que le « croiseur lourd » revienne des profondeurs. Mais quand j'aperçus le sas transparent en plastique blindé qui avait été construit par les Sigans, je décidai de ne plus leur jouer de tours.

Les quatre Terriens pénétrèrent les premiers dans la caverne relativement spacieuse. Les petits hommes de Siga avaient également pensé à établir une pression atmosphérique correcte. Je ne sentis aucun bourdonnement d'oreilles.

Après avoir forcé le passage à travers la porte interne, j'aperçus une ribambelle de Sigans gazouillants qui apparemment s'efforçaient tous d'établir de nouveaux records de sauts en longueur. Malgré tout il y en avait toujours un qui se trouvait dans mes pieds. Même avec la meilleure volonté du monde, je ne pouvais comprendre ce qu'ils criaient.

Je portai les Terriens épuisés dans les quartiers préparés à notre intention puis je me couchai - tel que j'étais - sur le sol, où de fines

feuilles de plastique avaient au moins été gonflées en une espèce de matelas pneumatique.

Si je devais passer le reste de mes jours dans cette base, il y aurait encore de l'agitation. Mais pour le moment il s'agissait de rester là et d'attendre de nouvelles instructions.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Trois mois peuvent être une éternité quand il faut attendre. Quand lien de ce que l'on espère d'une heure à l'autre ne se passe. Quand les amis deviennent si ordinaires et donc si insupportables qu'on les évite pour ne pas perdre son calme.

Les Terriens dans la base sous-marine de Gatas avaient depuis des semaines perdu leur impassibilité. Ils ne pouvaient plus se « sentir ».

Ayant appris, après la libération de ces hommes, que les Bleus avaient obtenu d'incalculables informations sur l'humanité, grâce aux interrogatoires impitoyables auxquels ils avaient soumis leurs prisonniers, j'avais pris le risque, malgré le danger de détection, d'en informer mon supérieur l'Amiral Atlan.

Trois mois s'étaient écoulés sans que je reçoive de réponse. Trois opérateurs radio au moins étaient nuit et jour de service devant le récepteur de l'hypercom. Nous n'avions rien pu laisser échapper de ce qui nous aurait été destiné.

Par ailleurs, Atlan et le Stellarque savaient que nos stations énergétiques et appareils radio n'étaient pas aussi performants que

ceux d'un cuirassé de l'Empire.

Nous devions pour le moment nous en tenir aux ordres reçus avant de partir en mission : rester dans la base sous-marine après avoir libéré les Terriens prisonniers et attendre que de nouvelles instructions nous parviennent par hypercom.

Enfin, quatorze jours plus tôt, le message radio tant attendu était arrivé. Son contenu nous avait à la fois enthousiasmés et stupéfiés. Rhodan avait annoncé l'arrivée d'une escadrille de croiseurs rapides qui devait pénétrer dans le système de Verth et donner l'impression que les Terriens voulaient tenter encore une fois une reconnaissance armée à grande distance.

À cette occasion, un astronef robot soigneusement préparé devait être abattu de manière à tomber dans l'atmosphère de Gatas.

Ce plan ressemblait jusque-là à celui que nous avions suivi pour venir ici. Comme cela s'était bien passé, Rhodan avait manifestement décidé de retenter l'expérience. Mais cette fois-ci avec une puissante escadrille et non un astronef pris aux Bleus.

Et la coque du navire préparé devait transporter un gros sous-marin qui serait largué dans le grand océan central.

Depuis que nous avions reçu le message radio, nous étions en état d'alerte maximale. En plus des informations concernant l'arrivée d'un navire spécial, nous avions aussi reçu l'ordre de chercher une cache sous-marine à l'abri de toute détection, pour le sous-marin.

Je n'avais pas eu d'autre solution que d'aller reconnaître la côte, avec un canot spécial du *Luvino*, pour y chercher une caverne naturelle ou un abîme sous-marin dans lequel nous pourrions cacher le gigantesque navire.

Nous avons finalement trouvé un boyau rocheux de 150 mètres de long, suffisamment haut et large pour pouvoir abriter le navire terrien.

Melbar Kasom et les quatre Terriens avaient eux aussi exploré ce hangar naturel. Par mesure de prudence, nous avons ensuite pulvérisé quelques saillies gênantes, avec les désintégrateurs du *Luvino*. Nous avons aussi nivelé autant que faire se pouvait, la base du boyau.

Maintenant je me trouvais dans mon canot spécial, camouflé en poisson, en route pour l'île à proximité de laquelle devait tomber le vieux navire robot.

Les scientifiques de Rhodan et d'Atlan avaient encore une fois accompli un travail de précision. Ils connaissaient la position de notre base sous-marine. Le point de chute avait donc été déterminé de façon à ne se trouver qu'à 160 kilomètres de notre Q.G.

J'ignorais comment ils feraient pour éjecter le gros sous-marin au tout dernier moment précédant l'écrasement. Sans doute avait-il fallu

modifier complètement le vieux croiseur. Il y avait sûrement des écrans protecteurs particuliers qui empêcheraient réchauffement de l'astronef lors de son entrée dans les couches denses de l'atmosphère.

Viais la partie ne serait pas gagnée pour autant. Nous-mêmes avions vu à quel point il était difficile d'atterrir sur Gatas sans se faire remarquer.

J'étais parti trois heures plus tôt. Koko pilotait le canot avec une habileté qu'aucune créature vivante n'aurait pu déployer.

J'étais dans le poste central et observais l'indicateur automatique de position.

Nous nous trouvions juste devant l'île. De temps en temps, nous avions rencontré ces étranges conteneurs que l'on utilisait sur Gatas pour le transport de grandes quantités de marchandises.

On ne les rencontrait que rarement au large mais les innombrables rivières souterraines de ce monde en grouillaient.

Je sortis la sonde. Pas plus grande qu'un bouchon, elle flotta en surface et me transmit les données souhaitées.

La retransmission télévisée était très bonne. Mais l'enregistrement d'impulsions fonctionnait encore mieux. Je sursautai. Mon « poisson » fut ébranlé jusque dans sa membrure.

Très loin au-dessus de nous, un combat spatial faisait rage. Les ondes de choc énergétiques des armes étaient énormes.

— Entends-tu cela, chef ? demanda Koko. Ils en sont aux prises. Si tout se passe bien, dans dix minutes le navire va se crasher. Et ça va gicler !

Je jetai au robot un regard réprobateur. Décidément son langage ne s'améliorait pas. Les responsables en étaient les Terriens qui prenaient un malin plaisir à apprendre les expressions les plus argotiques à mon robot.

— Occupe-toi de tes affaires, dis-je en haussant le ton. Le canot gîte presque d'un degré à tribord.

— Pardon, chef.

Koko se concentra sur notre propre système de détection. Nous ne pouvions repérer les astronefs. Le canot ne se trouvait qu'à cinq mètres de profondeur. L'île près de laquelle le navire devait s'écraser était à une dizaine de kilomètres de distance. C'était un îlot rocheux sans végétation et inhabité.

Nous suivions les événements dans l'espace. Je me demandais constamment ce qui s'était passé ces trois derniers mois. Les Bleus avaient-ils pris l'initiative après une période d'observation ?

Leurs astronefs au blindage de molkex étaient indestructibles. Jusqu'alors, même les plus grands supercuirassés des Terriens n'étaient pas parvenus à abattre un géant de molkex.

Cet étrange matériau semblait absorber comme une éponge, toutes

les forces énergétiques, qu'il s'agisse de radiations à impulsions ou des boules de feu produites par l'explosion de gigabombes.

Je n'avais pas seulement été débarqué sur Gatas pour libérer les prisonniers mais aussi pour découvrir comment le molkex était travaillé et comment le détruire éventuellement.

Nous avions trouvé quelques indices. Mon nouveau déguisement d'oiseau qui camouflait à merveille un équipement de vol, avait fait ses preuves. Personne ne m'avait remarqué. Personne parmi les Bleus n'avait imaginé que l'oiseau pourrait ne pas être un oiseau mais Lemy Danger, spécialiste de l'O.M.U. Mais là n'était pas le problème actuellement. Ma tâche présente consistait à surveiller le largage du sous-marin et prendre contact avec son équipage.

Un grondement effroyable me fit bondir vers le système d'analyse des données. Les quatre écrans d'observation optique étaient installés juste à côté.

Des traits incandescents, aveuglants comme un soleil et brûlants comme la boule de gaz d'une réaction nucléaire, zébrèrent le ciel.

Les puissants forts côtiers avaient ouvert le feu. Gâtas était une forteresse de première catégorie. Nul ne pouvait atterrir contre la volonté des Bleus.

Le rayon d'énergie qui filait à un dixième de la vitesse lumineuse provoqua sur son tracé un canal de déplacement, dans le vide duquel les masses d'air enflammées se précipitèrent.

C'était comme si cette planète allait sombrer. Je n'avais encore jamais vu un tel feu, du moins pas de si près. De plus en plus de batteries s'en mêlaient.

Les hommes de l'Astroflotte affirmaient que les armes offensives et défensives des Bleus ne valaient rien. Les Peaux-Bleues avaient concentré leurs efforts depuis deux mille ans au moins, sur leurs blindages en molkex, au détriment des autres types d'armement.

Je savais même, par expérience personnelle, que les thermoradiants gatasiens et canons énergétiques semblables étaient effectivement inférieurs aux nôtres, mais seulement pour qui se trouve dans un navire de la flotte terrienne.

Pour le moment j'étais fermement convaincu qu'il ne pouvait absolument pas y avoir de meilleur armement ! Le ciel était en feu. La lumière du soleil bleu fut éclipsée par ce flamboiement éblouissant qui jaillissait des gueules des canons lourds des forts.

À 160 kilomètres au-dessus de nous, plusieurs centaines de millions de mégawatts se déchargeaient chaque seconde le long de la côte. Mais ces énergies monstrueuses étaient nécessaires rien que pour les champs protecteurs et les champs de redressement à haute énergie.

Mon sous-marin ne pouvant supporter ne fût-ce qu'une fraction de ces énergies, je plongeai au plus vite pour échapper au cyclone qui se

leva soudain. Un dernier regard aux écrans m'avait appris qu'un raz de marée d'au moins trente mètres de haut arrivait de la côte en mugissant.

A trois cents mètres de profondeur, Koko rétablit le navire. Ici tout était calme.

— Ouf ! ce fut juste, chef ! dit le robot. As-tu vu le palpeur de masse ?

Je secouai la tête. Koko sortit alors de l'enregistreur, la bande du diagramme.

— Un gros objet pénétrait dans l'atmosphère quand les forts se sont mis à tirer. C'est notre ravi tailleur, chef. Ds vont recevoir une raclée de première classe. J'espère que les écrans protecteurs tiendront le coup.

— Je te prie, une fois de plus, de t'exprimer correctement.

— Oui, chef. J'ai fait un rapide calcul, chef.

— Sur quoi ?

— Si le croiseur arrive intact en bas, sa vitesse de chute doit être annulée juste au-dessus de la surface de l'eau. Au moment de l'arrêt, le grand sous-marin pénétrera dans l'eau.

— Les Bleus ne s'en apercevront pas, affirmai-je. Ils s'attendent à tout sauf à une embarcation sous-marine comme celles qu'on fabriquait sur Terre il y a 350 ans. Et d'ailleurs cela n'a jamais existé chez eux.

— Sur, chef, nous le savons. Mais ce n'est pas non plus ce que j'ai voulu dire. Je pensais davantage à la charge lors du choc et aux forces que tes raz de marée exerceront sur le navire. Je compte avec une pression de 5 000 kilos au centimètre carré.

La nervosité me gagna. L'équipage du navire avait-il tenu compte de ce facteur ? S'attendait-il à un ouragan d'une telle ampleur ?

Je n'hésitai plus un instant.

— On remonte, Koko ! Et redresse à la profondeur de la sonde. Allez !

Notre canot fila vers la surface. J'écoutai en retenant mon souffle, le tonnerre du statoréacteur. Koko n'avait pas vidé les ballasts. C'était un microréacteur nucléaire sigan qui fournissait l'énergie.

À vingt mètres de profondeur, nous fûmes saisis par les vagues. Koko redressa le navire. L'automatisme d'assiette réagit- Peu après je pus de nouveau voir ce qui se passait.

La sonde sortie flottait maintenant à dix mètres au-dessus du niveau de l'eau. Elle était cependant sans cesse baignée par les flots. Les canons avaient cessé de tirer.

— Ils arrivent ! déclara Koko avec le calme inconcevable d'un robot.

Je me levai d'un bond et me penchai sur les écrans radar du

palpeur énergétique et du palpeur de masse. Une seconde plus tard, la réception optique s'alluma. La sonde fonctionnait mieux que je ne le pensais.

Un objet gigantesque descendant du bleu du ciel, fonçait vers l'île proche. Il brillait d'un blanc incandescent. De gigantesques langues de feu, semblables à des explosions atomiques, jaillissaient de la sphère en rotation.

— Ils sont fichus, chef, affirma Koko. Ils ont été touchés de plein fouet par les salves des forts.

Je gémis, ce qui l'incita à poursuivre :

— La vitesse de descente est encore de plus de cent kilomètres à l'heure en dépit des forces de freinage de l'atmosphère. Si les propulseurs fonctionnent encore, cette vitesse peut être annulée en une demi-seconde ; à poussée maximale, bien sûr. Nous connaissons alors un second raz. de marée, chef. Si les anti-g fonctionnent encore, l'équipage pourra supporter les forces d'inertie.

Je n'eus pas le temps de souscrire à cette analyse de la situation. La nef géante, un vieux cuirassé de la flotte robot arkonide, n'était plus qu'à mille mètres à peine d'altitude. Au même moment, les propulseurs du bourrelet équatorial se mirent à fonctionner. La scène se déroula très rapidement. Ce fut une question de millisecondes.

Vitesse de chute, forces de poussée se formant à l'intérieur de l'enveloppe gazeuse de la planète, les retards de freinage qui en résultaient et la route parcourue depuis la mise en route des propulseurs jusqu'au point zéro, tous ces paramètres devaient être accordés les uns par rapport aux autres.

La moindre panne, et le cuirassé s'écraserait à une vitesse folle. Et alors les écrans protecteurs ne serviraient plus à rien non plus. À une telle vitesse l'eau était aussi dure qu'un matériau solide, elle ne pouvait ni être vaporisée suffisamment, ni écartée, ni absorbée par une transformation d'énergie. Et alors la fin surviendrait dans une effroyable explosion nucléaire. Je devinais pourquoi les Bleus avaient cessé le tir.

Mugissements et grondements retentirent dans nos haut-parleurs. Le système automatique réduisit le volume sonore au minimum. Tout se produisit en même temps. Mon cerveau ne fut pas assez rapide pour enregistrer d'un seul coup mes nombreuses impressions.

L'instant d'avant on pensait que le croiseur allait être fracassé. Puis il se trouva soudain immobile, à deux ou trois mètres au-dessus de l'eau. Des vagues de la taille d'une maison déferlaient sur les champs protecteurs encore stables. Sous la coque naquit un entonnoir de déplacement dont les bords menaçaient d'être submergés par des montagnes d'eau énormes.

Dans la partie inférieure de la coque sphérique, une écoutille de

quelque cent cinquante mètres de long s'était ouverte. Un corps cylindrique à la proue arrondie et à la poupe pointue, en sortit.

Il entra dans l'eau et coula comme une pierre. Le largage avait eu lieu au moment où la vitesse avait été annulée. Puis les propulseurs se remirent à rugir.

Des faisceaux d'impulsions violettes jaillirent des tuyères de champ protecteur et fouettèrent l'océan avec encore plus de violence que précédemment. La nef gigantesque commença à s'élever lentement.

À cette seconde seulement je compris la manœuvre. Les observateurs avaient obligatoirement pu constater que la chute simulée pouvait encore être stoppée au dernier moment. Maintenant il fallait donner l'impression que le navire voulait reprendre de l'altitude. Cela *devait* conduire les Bleus à penser que l'on avait mal estimé les dégâts provoqués par le bombardement et les pousser à ouvrir de nouveau le feu.

Cela n'aurait pas été grave si je ne m'étais trouvé, avec mon minuscule canot, en plein milieu de la ligne de tir. Cette fois-ci, les traits énergétiques destructeurs balaieraient presque la crête des vagues.

— En plongée, vite ! criai-je.

Koko agissait déjà. Les ballasts se remplirent d'eau tandis que les turbines d'aspiration se mettaient à hurler pour fournir de l'eau à la chambre d'évaporation et d'expansion du propulseur nucléaire thermique. Le statoréacteur ne servait à rien quand le navire était à l'arrêt.

Nous plongeâmes sous un angle de 75 degrés. Peu m'importait où et comment nous arriverions en bas, je ne pensais qu'à fuir l'enfer imminent.

Le grondement de tonnerre des propulseurs de l'astronef fut soudain dominé par un autre vacarme. Les forts avaient repris le tir.

Mais avant que Koko ne redresse le navire à mille mètres de profondeur, nous perçûmes, à l'aide de nos hydrophones, une violente explosion suivie par d'autres détonations.

Un énorme objet s'abattit dans l'eau et y explosa encore une fois. C'en était fait du navire robot qui avait manifestement déconnecté ses écrans protecteurs après avoir largué le sous-marin.

Les ondes de pression se propagèrent vers le haut. Nous n'en sentîmes pas l'effet.

Nous touchâmes le fond à 1 200 mètres de profondeur. Koko ancrâ le navire et coupa le moteur. Le silence s'établit. Seul l'hydrophone nous transmettait des sons. Un glougloulement et un bouillonnement indiquaient que la coque du croiseur robot n'était pas totalement déchiquetée. Des masses d'air emprisonnées s'échappaient de l'épave.

Peu après l'épave toucha elle aussi le fond. Le bouillonnement

persista mais il ne pouvait plus m'inquiéter maintenant.

Koko alluma le radiotéléphone sous-marin.

— Il est temps, chef.

J'inclinai la tête et portai le micro à mes lèvres :

— Siga appelle gros poisson, Siga appelle gros poisson. Manœuvre observée. Répondez,

Après le second appel, un craquement retentit dans le récepteur. Une voix sonore s'éleva. L'homme utilisa une vieille langue terrienne que peu de personnes employaient encore : l'anglais.

— Gros poisson à Sigan. Me comprenez-vous ?

— Bien sûr. Evitons les longues explications. Selon toute vraisemblance cette conversation ne peut pas être écoutée. Malgré tout il vaut mieux nous rencontrer au plus vite. Mon navire est posé au fond. Où êtes-vous ?

— Egalement au fond de la mer. J'ai reçu l'ordre d'attendre votre appel.

— Très bien. Envoyez-moi un signal de relèvement et ouvrez votre, sas. Je vous trouverai bien. Mon navire mesure d'ailleurs près de deux mètres de long. Mais ne vous étonnez pas si vous voyez un gros poisson. C'est en fait notre camouflage.

Koko avait depuis longtemps remis le canot en marche. Avant que les premiers « bip-bip » ne retentissent, il avait déjà déterminé le cap. Un quart d'heure plus tard, nous découvrîmes le grand sous-marin devant le tombant d'une chaîne de montagnes sous-marine. Nous avions failli prendre l'objet pour un récif. Il n'émettait qu'un très faible rayonnement infrarouge, signe que le dégagement de chaleur à l'intérieur ne pouvait être très fort-

Le sas se trouvait derrière le kiosque. Koko y fit entrer notre canot.

Les portes externes se fermèrent- D'antiques pompes à piston se mirent à l'œuvre. Puis quelqu'un toucha si violemment notre véhicule qu'il se mit à gîter.

Effrayé, je me précipitai vers le kiosque et l'ouvris. Juste au-dessus de moi j'aperçus le visage d'un Terrien en uniforme. Sa tête était plus grande que le kiosque de mon sous-marin. Il me regardait avec un air si stupide que je ne pus réprimer un sourire.

— Vous n'avez jamais vu un officier de l'O.M.U. ?

criai-je aux officiers qui avaient l'impudence de ricaner. Qui est le commandant ici ?

Un gros homme se mit au garde-à-vous. Je l'examinai avec méfiance, ne sachant s'il jouait la comédie ou s'il ressentait effectivement du respect. Je décidai d'opter pour la seconde possibilité.

— Capitaine Komo Isata, si vous permettez, major.

— Enchanté, Votre navire est-il prêt ? Nous devons disparaître d'ici

aussitôt.

— Comme vous voulez, major. Le Stellarque m'a renseigné sur votre personne. Nous sommes à vos ordres.

Je regardai l'heure.

— Si vous aviez la bonté de m'offrir votre avant-bras plié comme siège, capitaine, je vous en serais fort obligé. Je ne suis hélas pas tout à fait aussi grand que vous. Vous pourrez ainsi me porter à travers votre navire. Mon robot peut voler.

Le Terrien se pencha et me tendit son bras. Il était plus gros que mon corps. Je m'élançai dessus, m'assis à califourchon et m'accrochai des deux mains à la manche de l'uniforme.

Peu après je me trouvai dans le poste central. Il était gigantesque, à mon point de vue du moins. Je remarquai quatre techniciens, assis en silence devant leurs appareils.

Cinq autres personnes me furent présentées. Il s'agissait de scientifiques du Commando Expérimental, une subdivision de la Défense Galactique.

— Votre navire n'émet pratiquement pas de rayonnement infrarouge, constatai-je. Quelle propulsion utilisez-vous ?

— Le Stellarque considérait qu'il importait de ne pas utiliser de moteurs nucléaires sur Gâtas, déclara le capitaine Isata. Nous avons fait fabriquer une embarcation d'un modèle périmé, telle qu'on en utilisait pendant la Seconde Guerre mondiale. Seule la positronique a été ajoutée. Sinon tout est comme les ingénieurs de jadis le stipulaient.

— Fantastique ! m'exclamai-je, enthousiasmé.

Maintenant je savais ce que Perry Rhodan et Atlan avaient fait au cours des trois derniers mois. Nous n'avions pas été oubliés.

— Et votre propulsion, capitaine ? N'est-elle pas dangereuse ?

— Nous le découvrirons bientôt, major. Pour les déplacements en surface nous utilisons des moteurs à explosion. Ce sont des moteurs à piston d'après ledit système diesel.

— J'en ai entendu parler. Les moteurs sont-ils aérobies ?

— Hélas, oui ! On ne peut les utiliser sous l'eau. Là nous employons soit des moteurs électriques à batterie, soit un propulseur à H_2O_2 qui fait date et a été construit pour la première fois par un technicien nommé Walter. Le rayon d'action de ce moteur est faible.

— Un propulseur à H_2O_2 ? Vous voulez parler de peroxyde d'hydrogène ? N'est-ce pas une matière dangereuse à forte concentration ?

— On la maîtrise bien jusqu'à un taux de pureté de 85 %. Nous utilisons la méthode à chaud. Le peroxyde d'hydrogène est décomposé par catalyse en oxygène et eau. L'oxygène peut être brûlé par adjonction d'un combustible chimique très actif. Les gaz comprimés actionnent une turbine qui est couplée à un arbre fileté. La chose est

un peu compliquée mais nos ancêtres ne savaient pas faire mieux. Nous voulions éviter à tout prix une installation à haute énergie, y compris les bancs chargeurs modernes. La détection énergétique des Bleus est excellente. Nous en avons fait la désagréable expérience ces derniers temps, et à plusieurs reprises.

J'indiquai la route au capitaine Isata. J'étais heureux. Les grandes soutes du sous-marin contenaient une profusion de biens d'équipement. Rien n'avait été oublié.

En outre — et c'était important ! — nous possédions un transmetteur de matière terrien supermoderne dont la station énergétique, en raison du risque de détection, ne devait être mise en marche que lorsque nous n'aurions plus rien à perdre.

Un grondement ébranla le navire. Effrayé, je m'agrippai au bord de la table des cartes.

Le système positonique de pilotage mit le navire en marche. À mille mètres de profondeur, nous filâmes à vingt nœuds vers notre objectif.

— Avez-vous trouvé une cachette sous-marine ? s'enquit Isata.

— Oui, il s'agit d'une caverne naturelle. Elle est assez vaste. Est-ce que la coque pressurisée du navire va résister ?

— Pour cela je vous en donne ma garantie. De ce point de vue nous n'avons pas été contraints d'utiliser les mauvais alliages de nos ancêtres. La cellule est en acier terkonit.

Ensuite j'appris comment on avait brisé le barrage de feu des Bleus. Le vieil astronef robot avait été une centrale électrique volante. Les écrans protecteurs n'avaient pas été une seule fois utilisés à pleine capacité. La situation avait paru beaucoup plus tragique qu'elle ne l'avait été. L'équipage du sous-marin n'avait pratiquement rien senti de la manœuvre d'atterrissage.

Finalement, j'inspectai l'équipement du *Nautilus*. Il possédait trois ponts qui abritaient quatre laboratoires au matériel de la plus grande valeur qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Il n'y avait que SI hommes à bord du *Nautilus*. Rhodan avait envoyé ses meilleurs techniciens et scientifiques pour résoudre le problème du molkex. Le professeur Ohntorf était le chef de l'équipe. Le capitaine Isata n'était responsable que du domaine militaire. Il comptait parmi les officiers les plus capables de la Défense Galactique.

Les scientifiques se mirent aussitôt à me parler du molkex.

— Nous nous trouvons devant une énigme, déclara le professeur Redgers, un biophysicien. Comme vous le savez, l'analyse des quantités de molkex que nous nous sommes procuré s'est avérée impossible. Le matériau ne peut être attaqué ni par des outils mécaniques, ni par des machines à haute énergie. Nous nous demandons toujours comment les Bleus parviennent à façonner le

molhex récolté. Depuis peu nous parions sur un catalyseur que nous connaîtrions sans doute nous aussi mais qui serait si banal que personne n'y pense. Étant donné que toutes les expériences avec les moyens les plus saugrenus ont été sans résultat, seule une matière relativement insignifiante peut encore entrer en ligne de compte.

Je tremblais d'émotion. J'en savais plus... bien plus que tous les scientifiques de la Terre. La plupart du temps, les espions en savent davantage ! Hélas, dans presque tous les cas ils ne peuvent rien faire de leurs résultats sans l'appui d'hommes spécialisés. C'était à peu près ce qui m'était arrivé. C'est pourquoi j'avais attendu de nouvelles informations avec tant d'Impatience.

— J'ai trouvé les usines secrètes où le molkex brut est façonné, commençai-je avec circonspection. Les visages des hommes se tendirent.

— Et alors... ?

— Il n'y a pas de « et alors », professeur. Du moins pas au sens où vous l'entendez. Les gigantesques fabriques sous-gatasiennes dans lesquelles la matière de base est transformée en coques blindées et en combinaisons de combat souples, s'appellent ici le « Bloc de la cinquième sécurité ». Des millions de tonnes de molkex y sont emmagasinées. On a fait des réserves énormes pour pouvoir attendre la naissance des acridocères sur les planètes où l'on a déposé des annélicères.

— Qu'avez-vous observé, major ? insista le chimiste Thorsen Arando. Vous avez sûrement remarqué quelque chose !

J'hésitai à répondre. Ma mission de reconnaissance remontait à quatre semaines. Déguisé en oiseau, je m'étais rendu dans les usines sous-gatasiennes, les plus grandes de cette planète, pour y jeter un coup d'œil.

Les natrals, des oiseaux côtiers ressemblant à des mouettes, étaient considérés par les Bleus comme des oiseaux d'agrément. Ils parlaient avec docilité et on leur attribuait une certaine intelligence, n y avait de nombreux natrals dans les villes sous-gatasiennes.

— À vrai dire, je n'ai assisté qu'à un accident, déclarai-je aux experts. Le molkex est aspergé par une installation apparemment simple. Cela le rend souple, après une brève ébullition. Il peut alors être laminé, coupé et modelé différemment avec des machines primitives. Une dizaine d'heures plus tard, il est de nouveau dur et inattaquable. J'ai pu suivre la chose de près. S'il n'est pas façonné et monté sur place pendant le stade de ramollissement, il ne peut plus être attaqué. Alors même les Bleus sont impuissants.

— Aspergé ? Avec quoi ? demanda Ohntorf, agité.

Je soupirai.

— Si nous le savions, professeur, l'affaire serait déjà réglée, n s'agit

d'une substance assez visqueuse, bleu intense, à l'odeur corrosive. J'ai pu m'emparer d'un échantillon. Nous n'avons pas réussi à l'analyser. Mais je dois dire que mes frères à bord du *Luvinn* n'ont pas de laboratoires leur permettant de procéder à des examens compliqués. Et nous n'avons pas non plus de scientifique spécialisé en la matière parmi nous. Le *Luvinn* est un navire de guerre spécialement équipé pour libérer les prisonniers. Je place tous mes espoirs en vous.

— Bleu intense, visqueux, à l'odeur corrosive, dit Arando, les yeux plissés, en répétant mes paroles. Hum... !

— Vous avez parlé d'un accident, major, rappela le capitaine Isata.

— Il s'est produit peu avant mon vol de retour.

Quelque chose semble avoir mal tourné lors du façonnage fondamental de la matière brute. La brève ébullition n'a pas cessé et s'est transformée en un bouillonnement. Le morceau de molkex mouillé, une pièce d'environ trois mètres de long et un mètre d'épaisseur, s'est mis soudain à bouillir, puis a explosé. Le matériau a alors formé des galettes grosses comme la main qui sont allées frapper les murs et y sont restées collées. Nous sommes persuadés que cet accident est dû à une mauvaise préparation de la substance d'aspersion. Si vous pouvez découvrir de quoi elle se compose, nous aurons partiellement gagné.

— Partiellement, s'échauffa Ohntorf. Je dirais que nous aurons alors gagné toute la partie !

— Erreur, professeur ! Nous aurons alors seulement découvert la manière de façonner nous aussi le molkex brut. J'ai dit qu'il redurcissait au bout de dix heures. Il se peut qu'il soit alors plus résistant que sous sa forme d'origine. Nous sommes parvenus à cette conclusion parce que nous nous sommes remémoré la méthode de récolte sur les différentes planètes d'incubation. Peu après s'être figée et transformée en molkex, la substance produite lors de la scissiparité doit réagir autrement qu'après sa préparation par le liquide bleu. J'ai pu voir quelques Bleus s'efforcer de redonner de la flexibilité aux galettes ainsi créées. Ils ont essayé avec le liquide corrosif. Mais le matériau qui avait déjà bouilli et qui était redevenu stable n'a plus réagi. Cela signifie que ce n'est pas parce que nous aurons analysé la substance d'aspersion que nous aurons pour autant découvert une arme capable de détruire les blindages de molkex. Les coques blindées des navires des Bleus se composent en effet de molkex travaillé qui, par conséquent, ne réagira pas plus que les galettes de l'usine, à la substance bleue. Il faut que vous évaluiez nos difficultés à leur juste valeur. Vous avez tous les moyens pour vous livrer à des expériences» mais ne croyez pas que la réussite va vous tomber du ciel.

Je regardai ces hommes les uns après les autres. Redgers, le biophysicien, semblait me transpercer du regard. Ohntorf se

mordillait la lèvre intérieure et le chimiste Arando, les yeux fermés, réfléchissait.

Je savais que R ho dan avait envoyé des hommes qui comptaient parmi les plus intelligents de l'Empire. Ces scientifiques étaient bien supérieurs aux soldats du *Luvino*. Ils avaient des méthodes de réflexion différentes, possédaient plus d'imagination et surtout des connaissances spécialisées qui pouvaient conduire les Bleus au bord de l'abîme.

Ces experts furent brefs. Ils se retirèrent.

Pendant ce temps, je me fis expliquer par le capitaine Isata ce qui s'était passé au cours des trois derniers mois.

Rhodan avait conduit trois annélidères sur trois planètes différentes. À cette occasion, les Terriens s'étaient alors heurtés aux Bleus et la rencontre avait dégénéré en conflit spatial, le premier d'importance entre les humains et les Peaux-Bleues. Maintenant la situation galactique était si tendue que le Stellarque s'était risqué à débarquer une équipe de spécialistes sur Gatas.

— Des résultats de nos recherches dépendra l'issue du conflit, déclara Istat pour terminer. Si nous échouons, ce sera la fin de l'Empire ! Les Bleus ont des armes médiocres et des écrans protecteurs encore plus médiocres. Nous le savons. Mais en échange, ce peuple est si bien doté en astronefs et en individus qu'il nous écrasera en dépit de son infériorité technique. Les peuples humanoïdes de l'Empire n'ont aucune chance si nous ne parvenons pas à trouver un moyen pour détruire ces blindages jusqu'à présent indestructibles. Si nous le découvrons, un seul croiseur lourd de la flotte solaire viendra à bout de vingt géants bleus. Telle est la situation, major.

Les scientifiques s'étaient réunis dans une petite salle de conférences où se trouvait aussi le dispositif de commande de l'ordinateur positonique du bord.

Quand j'entrai et grimpai sur la table, ils discutaient violemment. Le biochimiste m'adressa aussitôt la parole :

— Major, vous avez déclaré que l'explosion non programmée était due à une composition incorrecte de la substance d'aspersion, n'est-ce pas ?

— Nous le supposons, professeur.

— Considérez-le comme un fait. Il n'y a pas d'autre possibilité. Le cerveau robot a confirmé notre hypothèse avec un taux de probabilité de cent pour cent. Le molkex brut a réagi de manière indésirable parce que le dosage n'était pas le bon. Quand les Bleus ont tenté de redonner sa souplesse au matériau, ont-ils utilisé pour cela le dosage correct ou ont-ils pris le reste du liquide précédemment utilisé ?

Je ne me sentis plus à mon aise. Je réfléchis. Le cerveau robot du sous-marin crachait constamment des données.

— Oui, je me souviens, admis-je finalement. On a pris les restes de la substance super-active. Le dispositif d'aspersion avait été arrêté.

— Vous en êtes sûr, major ?

— Tout à fait. On a puisé la substance dans le réservoir de réception.

— Un liquide *super-actif* ! dit Redgers, agité. Liquide *super-actif* ! Avez-vous entendu ? C'est là l'extrémité du fil conducteur. Il nous faut déterminer quelle est cette substance. Si nécessaire, il faudra nous en procurer davantage pour que nous puissions nous livrer à des expériences. J'ai l'intention de concentrer au maximum la substance normale. Alors nous pourrons essayer d'attaquer le molkex déjà travaillé. Comprenez-moi bien : j'ai dit « déjà travaillé », c'est-à-dire le matériau de nouveau stabilisé. Nul doute qu'il se produit de très violents processus chimiques et physiques dans le molkex brut pendant le façonnage. Pourquoi serait-il impossible de provoquer une seconde réaction dans le matériau ? La solution se trouve dans l'analyse du mélange d'aspersion correct. À partir de là on pourra bâtir.

Koko entra. Son propulseur de vol bourdonnait doucement. Pendant quelques minutes ce fut le seul bruit perceptible.

L'ordinateur s'était arrêté. Les experts réfléchissaient. Ds étaient apparemment accordés psychologiquement et professionnellement entre eux. Nul ne dérangeait la réflexion d'un collègue.

Je fis un signe à Koko. Il s'éleva avec son champ anti- grav et me tendit ses pieds. Je m'y accrochai.

Le robot s'éloigna avec moi. C'était un mode de transport à toute épreuve sur de courtes distances. Dehors il me fournit des détails sur le sous-marin. Toujours à mille mètres de profondeur, il faisait route vers son repaire. Il n'était plus qu'à quelques kilomètres des limites de sécurité externes de la ville gigantesque que sur Gatas on appelait le « Bloc de la cinquième sécurité ».

Aucun site de l'empire des Bleus n'avait autant d'importance pour nous que ce bloc. C'était là-bas que le molkex brut apporté par d'innombrables astronefs était travaillé.

C'était là-bas que se trouvait la solution de l'énigme.

CHAPITRE II

RAPPORTS DE MELBAR KASOM

L'avorton était debout sur une table du laboratoire de chimie et tenait des discours aux Terriens. Il bâtissait thèse après thèse alors que nous savions tous qu'il n'avait fait qu'observer la méthode de façonnage. Les vingt centimètres cubes de la substance d'aspersion qu'il avait ramenés ne suffisaient pas aux scientifiques terriens. Il fallait donc aller chercher un échantillon plus important de ce liquide bleu.

Lemy est un bon spécialiste de l'O.M.U. Nul ne lui contestera cet honneur, moi non plus. Mais quand il parle de choses auxquelles il n'entend rien, même les gens patients deviennent grossiers.

— Nous allons d'abord nous occuper de ce matériau, major, décida le professeur Ohntorf. Ensuite, nous verrons. Si vous pouviez vous en procurer encore et au plus vite, nous vous serions reconnaissants. Nous n'irons pas loin avec les quelques gouttes qui restent.

— Les gouttes qui restent ? s'étonna le petit homme qui, une fois de plus, jugeait tout de son micro point de vue.

J'éclatai d'un rire sardonique.

— Combien vous en faut-il, professeur? Demandai-je.

L'homme sursauta et me regarda craintivement.

— Ne pouvez-vous pas parler d'une voix un peu plus basse, lieutenant ?

— Mais certainement ! chuchotai-je. Je vais aller vous en chercher vingt litres. Cela suffira-t-il pour une ample analyse ?

— Largement, intervint Jerry Redgers.

Lemy Danger se retourna, les poings sur les hanches.

— Peut-on savoir comment monsieur le spécialiste compte pénétrer dans le « Bloc de la cinquième sécurité » ? s'enquit-il d'un ton caustique. Je me vois incapable de transporter un bidon de vingt litres plein.

— J'ai regardé les films que tu as pris et j'ai vérifié toutes les mesures. Contrairement à notre supposition première, je suis maintenant convaincu que l'on peut se risquer au-dehors avec une bonne tenue opérationnelle antidétection, sans être immédiatement repéré. Je pourrai entrer par un puits d'aération. Tu n'auras rien d'autre à faire qu'à saboter d'abord la turbine d'aspiration de manière à la rendre inutilisable pendant un quart d'heure. Les puits sont assez grands, même pour moi. Je viendrai tout seul à bout des filtres d'élimination des déchets toxiques et de la poussière.

— Impossible ! On repérera ton réacteur de puissance. Et si tu veux te glisser par un puits, il te faudra en outre un projecteur antigrav. Or la radiation propre à cet appareil sera en tout cas remarquée.

Je cherchai Isata du regard. C'était un ingénieur spécialisé dans les appareils à ultra-énergie.

— N'avez-vous pas dit que vous aviez à bord les toutes dernières fabrications de l'Empire ? Que valent les champs protecteurs améliorés ? Sont-ils bons ?

— Us le sont, confirma Isata. Si vous n'approchez pas à moins de dix mètres d'une station de localisation, vous ne pouvez être repéré. Les hyperimpulsions d'un antigrav sont transformées par une grille primaire en unités énergétiques quadridimensionnelles et absorbées sous cette forme dans l'écran secondaire. C'était la solution pour une antadétection parfaite, L'énergie de transformation absorbée est stockée dans un chargeur de batterie,

— Et quand il est plein ?

— Vous pouvez vous raccorder dessus. Il fournit 380 volts de courant triphasé pour le dispositif de climatisation.

— Il nous faut cette matière très vite, intervint Arando. La flotte va bientôt se heurter à de puissantes escadres de Bleus. Même si nous trouvons, dans les quinze jours, une arme contre le blindage de molkex, la réussite d'une expérience de laboratoire ne signifie pas, il s'en faut de beaucoup, que la chose est mûre pour être mise en

pratique. Vous devez jouer le tout pour le tout, messieurs !

— Même au risque d'être prématurément découverts ? demandai-je.

Nos regards se croisèrent. Le rouquin inclina la tête.

— Même à ce risque.

— La question a été discutée avec l'Amiral Atlan, lieutenant, objecta Isata.

— Alors nous devrions y aller aujourd'hui même.

Qu'en penses-tu, Lemy ?

— Nous pourrions commencer dans deux heures. Quand nous arriverons là-haut, la nuit sera alors tombée.

Enfin j'étais équipé comme il sied à un spécialiste ayant des dizaines d'années d'entraînement.

Je portais une combinaison de combat tout dernier cri, dotée d'un dispositif de vol. Le sac dorsal plat contenait un groupe énergétique complet de fabrication sigane. Le projecteur antigrav et le déflecteur étaient également incorporés dans le havresac.

Avant que l'eau ne pénètre dans le sas du sous-marin, je branchai l'écran protecteur. Il épousa les contours de mon corps et me protégea de l'élément liquide.

Presque avec volupté, je m'arc-boutai contre les flots qui entraient. Es ne pouvaient rien me faire. Au bout de quelques instants, le bouillonnement et le bruissement cessèrent. L'eau écumante s'apaisa. Les portes externes du sas s'ouvrirent.

— Tout va bien, Kasom ? dit la voix d'Isata dans les récepteurs de mon casque radio.

— Parfaitement bien, le rassurai-je. ¡Mai s ne quittez pas votre navire même si je reste parti plus longtemps que prévu. En cas de nécessité je vous appellerai. Dans deux heures environ, sortez une sonde radio mais utilisez un micromodèle sigan.

— Compris. Bonne chance.

Je sortis sur le pont supérieur du sous-marin. Isata avait branché ses projecteurs à infrarouge. Grâce à mes lunettes spéciales je pouvais voir parfaitement.

Le navire était bien posé et ancré par 58 mètres de fond. La gorge sous-marine découverte par Lemy convenait parfaitement comme hangar antidétection.

Bien au-dessus de moi s'incurvait le plafond de ce boyau sous-marin. Seul le kiosque du navire s'en approchait.

Je m'élançai et nageai vers la sortie. Quand je l'atteignis, je me retrouvai dans l'obscurité. Ici il n'y avait rien qui émit un rayonnement thermique. Et je ne voulais pas allumer mes projecteurs à infrarouge.

Je me laissai donc porter vers le haut jusqu'au moment où la

première lueur apparut.

Je recommençai à nager à dix mètres de profondeur. Au bout d'une demi-heure j'atteignis le point signalé par Lemy, où je devais faire surface.

Je me laissai porter vers la rive escarpée et examinai avec méfiance la marque lumineuse collée sur la paroi rocheuse. Elle venait bien de l'avorton. Je me moquai de moi-même. Les Bleus n'aimaient pas l'eau. Je n'avais encore jamais vu un Bleu nager ou se baigner sur la plage. El était absurde de penser que la marque lumineuse puisse être une feinte.

Je regardai l'heure, Dans dix minutes il ferait nuit mais le calme ne s'établirait pas pour autant dans les usines et les lieux d'habitation sous-gatasiens.

Cette planète était le foyer de ce peuple à peau bleue. C'était d'ici qu'étaient partis, il y avait des milliers d'années, les premiers astronefs pour aller à la conquête d'un empire colonial aux dimensions gigantesques.

Les Bleus étaient le peuple qui avait le plus d'enfants de toute la Galaxie. Il était normal d'avoir déjà sept à huit descendants trois mois après avoir atteint l'âge de maturité. Il n'était donc pas surprenant que le monde principal du Second Empire compte 14 milliards d'habitants et que l'on n'ait pu réduire ce nombre malgré une émigration permanente.

Cette colossale progéniture m'avait déjà posé une énigme trois mois plus tôt. Les Bleus étaient intelligents, cela ne faisait aucun doute. Ils possédaient aussi de grandes connaissances en médecine et biologie. Nul doute que leurs scientifiques auraient été en mesure d'introduire un contrôle des naissances efficace, or ils n'y pensaient pas !

Bien au contraire, l'état gatasien encourageait la génération nouvelle. Des familles de trente à quarante enfants étaient banales.

Et Lemy avait pu constater, à ses dépens, que les Bleus luttaien presque avec désespoir pour la vie de tout nouveau-né. Je trouvais cela étonnant, compte tenu du taux de natalité prodigieux et d'autant plus que le problème de population était pratiquement insoluble.

Nous ne savions pas encore très bien quelle était la taille de l'empire des Bleus. Mais sans doute avaient-ils occupé toutes les planètes qu'ils avaient découvertes. Où cela allait-il mener ?

Au début j'avais cru à une influence religieuse ou déterminée par le caractère. Mais quand j'avais vu à quel point ces gens étaient insensibles et avec quelle logique ils agissaient dans tous les domaines, je n'avais plus cru à un amour éthique pour les enfants. Telles que j'avais appris à connaître ces créatures dépourvues de tout sentiment, il n'y avait qu'une explication à cet excédent extrême des

naissances.

On poursuivait par là un but déterminé. Tout était planifié et dirigé. On s'accommodait de la surpopulation des différentes planètes pour atteindre quelque chose qui paraissait encore plus important aux Bleus que la question de savoir où envoyer la masse du peuple.

Avant que Lemy ne parte avec son sous-marin miniature, j'avais fait part de mes réflexions aux scientifiques. L'ordinateur de bord avait été programmé avec les paramètres fournis. J'étais curieux du résultat.

Quand je fis surface, Verth, le soleil bleu, avait déjà disparu derrière l'horizon. Seules les pointes des bâtiments les plus hauts brillaient encore dans la lueur du couchant.

Lemy avait bien choisi le lieu d'émersion. Je me trouvais au milieu d'un bassin portuaire où étaient ancrés de nombreux objets flottants. Sur Gatas on n'avait jamais construit de bateau au sens propre du terme. Peut-être était-ce dû à la crainte des Bleus devant l'élément liquide ou aux ponts qui reliaient d'un seul tenant les différents continents.

Je n'avais vu des véhicules ressemblant à des embarcations que dans le « Bloc de la dix-neuvième sécurité », le siège des services secrets. Le transport des marchandises, dans la mesure où il ne s'effectuait pas par air ou par terre, se faisait exclusivement avec ces gros cylindres flottants.

Je nageai vers un ponton, m'accrochai à la pile et éteignis mon écran énergétique. Au même moment mon déflecteur se mit en marche. Le nouveau champ antidétection englobait le havresac dont les appareils émettaient un rayonnement.

Des essais avaient prouvé que le réacteur de puissance et même l'antigrav ne pouvaient plus être repérés. C'était là un avantage énorme pour mon projet.

Je me hissai sur la passerelle et regardai autour de moi.

Gatas et les planètes du système de Verth étaient une usine d'armement et un chantier naval de première catégorie, à peu près comparable à Arkonis III ou à la Lune. Ici, les villes s'étendaient les unes après les autres, à perte de vue. Quatre-vingt-dix pour cent des blocs d'habitation étaient en surface tandis que toute l'industrie se trouvait en sous-sol, jusqu'à une profondeur de deux mille mètres. C'était là-bas aussi que les astronefs de série étaient munis de leur enveloppe de molkex.

Je n'aperçus que quelques rares Bleus. Sur ce monde on ne sortait plus sans raison majeure une fois le soleil couché.

Je me dirigeai à grands bonds vers le groupe d'autochtones et m'arrêtai à bonne distance. Il semblait s'agir d'agents du port. Je ne compris pas un mot de ce qu'ils disaient. Les sons étaient trop aigus.

On ne me remarqua pas. À trois cents mètres environ à l'ouest se dressait la tour métallique d'une station de détection. Les antennes tournoyantes étaient pointées vers le ciel. C'était de cette direction qu'on entendait l'adversaire.

Un des Bleus passa si près de moi que je dus reculer. Lui non plus ne me vit pas.

Avec des mouvements lestes, la créature disparut derrière le bâtiment le plus proche. J'avais l'impression que les deux yeux arrière me fixaient.

Des sirènes se mirent à hurler. Sur la tour métallique de la station de détection un projecteur rotatif violet s'alluma.

Les employés du port se retirèrent dans les bâtiments. Je me mis moi aussi à couvert. Quelques instants plus tard, je perçus le grondement d'un astronef qui atterrissait. La grande soucoupe descendit du ciel étoilé en crachant des flammes et disparut derrière les buildings d'habitation de la ville de surface.

Trois minutes plus tard la fin de l'alerte retentit. J'attendis que fût passée la dernière onde de choc puis je cherchai l'avorton du regard.

Notre plan avait été dressé en très peu de temps. Plusieurs semaines plus tôt, Lemy avait trouvé un puits d'aspiration approprié qui alimentait en air frais une partie des installations sous-gatasiennes. Déguisé en oiseau, il avait pu se déplacer sans problème, d'autant que le « Bloc de la cinquième sécurité » se trouvait près de la mer.

Maintenant, ses nombreux vols d'exploration, prises de vue aériennes et plans de situation s'avéraient payants. Nous savions très bien où se trouvaient les divers couloirs d'accès, où l'on avait placé dans le sol les puits d'aération et d'évacuation des gaz et où avaient été installés les énormes ascenseurs antigravs pour le transport des marchandises volumineuses.

Jusqu'alors je n'avais pu intervenir personnellement, car avec leur minuscule *Luvino*, les Sigans n'avaient pu transporter mon équipement spécial. J'avais donc dû attendre l'arrivée de l'équipe terrienne pour récupérer mon matériel et mes armes lourdes.

Il faisait de plus en plus sombre. La ville s'était certes transformée en océan de lumières mais cette lueur ne m'atteignait plus.

De l'astroport, situé à vingt kilomètres seulement, des doigts de feu perçaient le ciel. Là-bas il régnait une intense activité. Les cargos de molkex atterrissaient souvent, ce qui me prouvait que les Bleus possédaient ou connaissaient encore de nombreuses planètes d'incubation sur lesquelles ils avaient déposé des annélidères.

J'attendis patiemment.

Une dizaine de minutes plus tard, quelque chose heurta mon épaule. Je ne bougeai pas. De petits doigts s'agrippèrent au matériau

de ma combinaison de combat. Mais je n'entendis pas de respiration. Je sus alors que Lemy avait envoyé son micro-robot.

— Koko... ?

— ~ Oui, lieutenant, c'est moi. Je t'ai vu.

— Comment cela ?

— Je possède une commande antiflex qui est réglée sur la fréquence de ton appareil. Je n'ai pu te détecter. Ton nouveau projecteur antidétection est sensass.

J'eus un petit rire. Koko me plaisait. Je ne lui en voulais certainement pas quand il utilisait une expression argotique en usage chez les astronautes. Après tout il ne s'agissait que d'une machine.

— Où est l'entrée, Koko ? Lemy a-t-il pris le puits que nous avons choisi ?

— Non, lieutenant, ça n'allait pas. Le chef ne peut s'approcher de la soufflerie sans attirer l'attention. Nous prenons un château d'eau.

— Un quoi ?

— C'est aussi un puits à double fonction. Mais comme il sort de la mer, nous l'appelons château d'eau. La ville souterraine s'étend en partie sous le fond de la mer. À cet endroit, l'océan n'est pas profond. Nous avons pensé que là tu serais peut-être plus à l'abri des appareils de détection. On ne voit pas une seule antenne à la ronde.

— Bon. Allons-y. Reste sur mon épaule et accroche- toi bien. Lemy est-il déjà en bas ?

— Il est assis sous la tôle de protection de la turbine et il sue sang et eau.

J'eus du mal à réprimer un éclat de rire. À sa manière, Koko était exquis.

Mon antigrav se mit à tourner avec un bourdonnement. Je mis en marche l'automatisme d'adaptation dont le palpeur de pesanteur se réglait sur la gravitation régnante.

La capacité d'absorption de l'appareil fut rehaussée en conséquence.

Quand je fus en apesanteur, je m'élançai avec force. En compagnie de Koko je m'élevai à la verticale. Seul l'air offrait encore quelque résistance. Arrivé à cent mètres au-dessus du sol, le propulseur à impulsions se mit en marche.

Je volai en direction de la mer. Au bout de quelques instants j'aperçus, à l'aide de mes lunettes à infrarouge, un objet à très fort rayonnement thermique qui sortait de l'eau à environ deux cents mètres du rivage.

Il s'agissait d'un tube d'acier d'une vingtaine de mètres de diamètre, divisé en deux par une tôle massive placée au centre. Une moitié servait à évacuer les gaz, l'autre à envoyer de l'air frais en bas. Un clapet à fonctionnement automatique couronnait la colonne d'acier.

J'atterris les jambes tendues et m'accrochai au clapet relevé. Un courant d'air vicié, nauséabond, pollué par toutes sortes de résidus chimiques sortait avec un mugissement de l'une des demi-colonnes.

À côté c'était l'effet inverse. Ici, de l'air frais était aspiré et pénétrait à la vitesse d'un ouragan dans la canalisation. Avant que je n'aie réalisé le danger, je fus saisi par le remous.

— Attention ! cria Koko et en cet instant sa voix eut un accent presque humain.

Je dus déployer toutes mes forces titanesques pour ne pas être emporté dans le gouffre béant.

Quand je fus parvenu à m'abriter derrière le capot protecteur semi-sphérique et à trouver un appui pour mes pieds sur la couronne de pivotement, le petit robot s'écria :

— Ah ! dis donc, ça c'est quelque chose ! Mon chef, lui, aurait déjà fini dans la turbine principale. Tu peux jeter cinq hommes en l'air en même temps, n'est-ce pas ?

Laisse les flatteries de côté, grognai-je. Quand je suis en mission, j'y suis sourd. Plus tard tu pourras me poser la question. Envoie le signal, Lemy doit mettre la turbine hors service. Vous avez bien convenu d'un signal n'est-ce pas ?

Bien sûr, lieutenant, Parole d'honneur, j'envoie la brève impulsion, As-tu aussi pensé au grillage énergétique dans le puits ? Il y en a deux, L'un absorbe la poussière et les autres impuretés, l'autre retient les particules radiantes.

J'en fais mon affaire, le suis équipé en conséquence. Envoie te signal.

CHAPITRE III

Vous êtes-vous déjà trouvé derrière les tôles de revêtement d'un arbre d'entraînement relié d'un côté à un moteur électrique de vingt mille chevaux et fixé de l'autre par une bride à une gigantesque turbine ?

Avant de réfléchir à la question, souvenez-vous que j'étais *derrière*

les tôles de revêtement !

Au milieu du passage de l'arbre de transmission se trouvait une boîte d'engrenages. Le moteur électrique tournait à six mille tours, la turbine à onze mille.

Le vacarme dans les canalisations d'air placées au-dessus de moi était épouvantable.

L'arbre séparé en deux par l'engrenage était plusieurs fois plus gros que moi. J'avais toujours l'impression que le monstre d'acier cherchait à saisir mes vêtements pour ensuite me faire tourner.

Je n'avais pas encore osé grimper sur le bloc d'engrenages que je trouvais gigantesque. J'avais refermé la trappe de réparation dans le carter. Et il m'avait fallu allumer mon optique à infrarouge pour y voir quelque chose.

À l'intérieur du passage de l'arbre il régnait une telle chaleur que j'avais l'impression que le soleil brillait. Si seulement il n'y avait pas eu ce mugissement infernal !

Vêtu d'une tenue opérationnelle normale, j'avais pénétré dans le «Bloc de la cinquième sécurité» par un monte-charge. Kasom, le géant, ne pourrait utiliser ce chemin qu'en cas de nécessité. Moi je pouvais me mettre à couvert partout, ou disparaître dans un conteneur de transport.

Koko devait maintenant être en haut. Si mes calculs étaient exacts, il pouvait déjà avoir rejoint Kasom pour le guider.

Une taille minuscule avait ses avantages et ses inconvénients. Je pouvais me déplacer presque partout sans attirer l'attention et risquer des choses qu'aucun géant terrien n'aurait pu faire. Par contre j'étais incapable de soulever des objets lourds ou même de transporter vingt litres de liquide mystérieux.

Je regardai l'heure encore une fois. À l'extrémité du tunnel de l'arbre, la collerette de raccordement entre l'arbre d'induit et l'arbre de transmission tournait. Le vieux système de raccord vissé était solide. Pourtant je pensais constamment à tous les dangers possibles, parmi lesquels la fatigue du matériel jouait un rôle particulier.

Si quelque chose cassait alors, qu'un coussinet vînt à se vider ou à se gripper par manque de graisse et l'on chercherait en vain la dépouille mortelle du spécialiste de l'O.M.U., Lemy Danger !

Enfin, cinq minutes plus tard, le récepteur de mon casque se manifesta. Koko envoya trois fois la brève impulsion convenue. Ainsi donc il était arrivé sur la tour avec l'Etrusien.

J'avançai prudemment. La base de l'engrenage dans laquelle on avait coulé l'arbre d'induit offrait un bon appui. Quand j'approchai encore de l'arbre qui tournait à une vitesse folle, je sentis de nouveau

le violent tourbillon d'air qui avait failli me saisir à mon entrée par la trappe de réparation.

Je me couchai à plat sur le sol et franchis la zone dangereuse en rampant. Devant moi se dressaient les parois en acier fondu du carter d'engrenage. Elles me faisaient le même effet qu'un gratte-ciel terrien. Beaucoup plus haut, invisible de l'endroit où j'étais, il y avait l'orifice de remplissage pour le lubrifiant. Il me fallait l'atteindre et y jeter la bombe à acide.

Ensuite j'aurais environ dix minutes pour battre en retraite. L'acide spécial désagrégerait le lubrifiant et attaquerait aussitôt le matériau des roues d'engrenage et des coussinets de l'arbre. Je pouvais imaginer ce qui se passerait alors compte tenu de la vitesse de rotation élevée.

J'aurais pu paralyser la turbine d'aspiration de l'air en utilisant d'autres moyens mais la méthode de destruction aurait attiré l'attention. Une expertise aurait sans aucune doute lieu. Or tant que les Bleus ignoraient qu'un commando spécial terrien s'était installé sur Gatas, nous ne devons rien faire qui puisse éveiller les soupçons. La désagrégation du lubrifiant serait déjà assez, spectaculaire. Mais j'espérais que l'on attribuerait à d'autres causes, l'explosion probable de l'engrenage. Au moins on ne pourrait découvrir de traces de tir ou d'explosif.

Je grimpai là-haut. Abrisé par la paroi du carter, je ne sentais plus les remous de l'arbre. Finalement je me risquai même à parcourir la seconde moitié de mon ascension à l'aide de mon autogire.

Je ne pus soulever le couvercle de la tubulure de remplissage. J'y découpai une ouverture assez grande au désintégrateur et décrochai mon tube d'acide. Il contenait vingt centimètres cubes d'un produit spécial concocté par les « sorciers » de l'O.M.U. Cela suffisait amplement pour détruire le matériel.

Je poussai le tube dans le trou, dégoupillai le pulvérisateur et pris la fuite. Cette fois-ci je volai vers la trappe de réparation. Quand le remous de l'arbre me saisit, je branchai mon propulseur à impulsions qui me conduisit en toute sécurité au but.

De nouveau je dus déployer toutes mes forces pour pouvoir ouvrir le couvercle. Un flot de lumière éclatante pénétra dans le tunnel de l'arbre. Je relevai le viseur infrarouge sur mon casque et regardai autour de moi.

Plus à droite se trouvait le moteur électrique. Des câbles épais disparaissaient dans la paroi de la salle des machines. Le monstre ronflait si fort qu'il couvrait même le mugissement du courant d'air.

Le tunnel de passage de l'arbre s'arrêtait à la paroi opposée. Derrière se trouvait la turbine. Bien que personne ne fût en vue, je branchai mon écran déflecteur par mesure de prudence, devenant ainsi invisible.

J'envoyai une brève impulsion pour informer Koko. Il accusa réception par le symbole convenu. Maintenant je n'avais plus qu'à veiller à ce que Kasom atteigne la bonne ouverture d'entrée.

Les énormes puits de la ville souterraine possédaient des conduits de bifurcation et des ouvertures de montage à tous les niveaux. Je me trouvais au dernier étage du bloc.

Je regardai l'heure. Encore trois minutes. Je sortis par une grille d'aération à larges mailles. Cela., seul un spécialiste sigan en était capable !

Après m'être échappé de la salle des machines, je traversai en volant le hall qui la précédait, où étaient installées les commandes de distribution. C'était d'ici que le flot d'air aspiré était dirigé en fonction de l'ouverture ou de la fermeture des divers clapets de ventilation.

Au moment où je m'approchai d'une autre grille de plafond et m'y agrippai, un volcan parut entrer en éruption derrière moi. L'engrenage avait volé en éclats, comme sous l'effet d'une explosion.

Le mur de séparation entre la salle des moteurs et la salle de distribution s'effondra. De longs jets de flammes jaillirent du moteur électrique. La turbine parut être elle aussi attaquée. Je n'avais pu calculer avec précision quelles seraient les conséquences exactes des énormes forces centrifuges lorsque le coussinet se détacherait. Ce fut comme si une bombe avait explosé.

L'onde de pression me plaqua si violemment contre la grille que je crus avoir les côtes cassées. Des nuages de poussière s'élevèrent en tourbillonnant. Une ligne de courant haute tension fit court-circuit et provoqua un incendie dans la salle de distribution. Si ces destructions ne suffisaient pas pour permettre à deux spécialistes de l'O.M.U. de travailler une demi-heure sans être dérangés, je ne m'appelais plus Lemy Danger.

Je me mis en route au plus vite. Partout des sirènes d'alarme retentissaient. Des Bleus couraient dans les couloirs. Je volais toujours au ras des plafonds pour éviter de heurter l'une des « souprières ».

Pour monter j'utilisai les escaliers de secours. Les grondements diminuèrent lentement. Le dispositif automatique semblait avoir coupé l'alimentation en courant. On combattait certainement l'incendie.

Dix minutes plus tard j'atteignis un étage situé à environ 300 mètres de profondeur. C'était ici que se trouvaient les gigantesques salles dans lesquelles une partie du molkex brut était façonnée.

Koko avait fait du bon travail. Quand j'arrivai devant la cloison de montage située à l'écart, j'aperçus la silhouette puissante de Kasom. Il paraissait se sentir en sécurité car il avait éteint son écran déflecteur.

Je me posai sur son épaule, m'assis et m'accrochai aux sangles en plastique de sa combinaison de combat.

— Moi, à ta place, j'utiliserais le déflecteur, lui criai-je dans l'oreille.

Kasom haussa les épaules et je faillis être projeté en bas.

Mais il brancha son déflecteur et je fus également enveloppé par le champ protecteur.

— Qu'as-tu fait à la turbine ? chuchota-t-il. La tour a oscillé de façon inquiétante. Les filtres énergétiques anti-poussière et anti-radiations sont tombés en panne au même moment. J'ai pu descendre sans peine. J'espère que tu n'as pas fait de bêtise.

— Ridicule ! cnaï je, furieux. J'ai souillé l'engrenage, c'est tout. Il s'est vraisemblablement produit des phénomènes secondaires inattendus. Si le coussinet arrière a été arraché de son support, il n'est pas étonnant qu'il y ait eu une espèce d'explosion. Le moteur a aussi pris feu. Les Bleus détermineront les causes.

— Espérons-le ! O.K., oublions l'incident. Où est la salle avec l'installation d'arrosage ?

— Où sont les salles, tu veux dire ! Il y en a des centaines. Elles sont en majorité à cet étage-ci. Tu suis ce couloir puis tu tournes à droite. Tu sentiras les machines.

Kasom se mit à courir. Quand des Bleus surgissaient, il montait jusqu'au plafond avec son antigrav et restait planer là-haut jusqu'à ce que le chemin soit de nouveau libre.

Nous atteignîmes un énorme portail que franchissaient lentement des bandes transporteuses. Kasom monta sur l'une de ces bandes et palpa le ballot de molkex qui était posé à ses pieds.

— Dur comme fer ! me chuchota-t-il.

Plus loin, devant, se dressaient les premières machines. Le hall était si haut que je pouvais à peine voir le plafond. Il était voilé par les vapeurs qui montaient.

Parvenu à quelques mètres d'un grappin de transport automatique, Melbar sauta en bas de la bande. Nous nous retirâmes jusqu'au banc d'aspersion d'une centaine de mètres de long, dont les pulvérisateurs arrosaient de tous côtés le molkex brut.

Lorsque Kasom s'approcha encore, l'odeur âcre devint presque insupportable.

— Dépêche-toi donc ! lui demandai-je en toussant.

Il sortit le sac en plastique de sa poche, le déplia et plaça l'ouverture devant l'un des jets de douche. Quand le sac fut plein, il revissa le bouchon de fermeture et accrocha le sac par les deux crochets à sa sangle d'épaule droite.

Notre tâche était donc accomplie mais Kasom ne put s'empêcher d'aller jusqu'au hall suivant. Là-bas, le molkex devenu souple, après une brève ébullition, était dirigé vers un laminoir automatique.

Comment font-ils ? grogna le géant. Regarde ça ! Nous nous

efforçons désespérément de rayer ce matériau par tous les moyens imaginables ; produits chimiques, radiations, outils, et caetera, et ici il est pressé à l'épaisseur voulue par des cylindres presque primitifs et coupé aux dimensions prescrites. Où sont amenées les pièces profilées ?

— Plus bas, dans les chantiers de fabrication d'équipement. C'est là-bas que se trouvent les astronefs de combat terminés. Les feuilles de blindage sont simplement posées sur la coque externe et soudées ensemble avec des restes de coupe flexibles. C'est aussi simple que ça, mon cher ami !

Kasom éclata d'un rire sans joie.

— Merveilleusement simple ! Et que se passe-t-il quand on dépasse la période d'amollissement ?

— Je l'ai observé une fois. La feuille préformée redevient dure comme du caillou en quelques secondes. Et alors même les Bleus ne peuvent plus la façonner. Le matériau est considéré comme perdu.

— Nous devrions partir, insista Koko, assis sur l'autre épaule de Kasom. Je reçois des appels radio. Les services secrets s'en mêlent. Mon traducteur simultanément entre lui aussi en action. Quelqu'un veut savoir pourquoi l'engrenage a explosé. On a déjà découvert que c'était là la cause de l'accident.

— Parle-t-on d'un accident ? demandai-je avec nervosité.

— Oui, chef. Tu as eu une sacrée veine !

Kasom se mit en route, se glissant à grands bonds entre des Bleus qui ne se doutaient de rien. Enfin nous atteignîmes le puits-

Bien loin au-dessous de nous, on apercevait des lumières. Quelques Bleus semblaient se quereller. Ils étaient grimpés sur les décombres de la turbine et discutaient de diverses choses qui ne m'intéressaient plus.

Avec Kasom nous sommes montés. Le géant s'était contenté de s'élancer et cela avait suffi à nous faire jaillir de la gueule du puits d'aspiration.

À peine à l'air libre, je repris mon indépendance de mouvement. Koko me suivit. Kasom par contre se dirigea vers le large pour entrer dans l'eau beaucoup plus à l'est.

Quand j'arrivai dans le grand sous-marin, Kasom était déjà dans le laboratoire de chimie.

Je demandai à l'un des scientifiques si ces vingt litres lui suffisaient vraiment, et figurez-vous qu'on ne daigna même pas me répondre ! Le professeur Ohntorf murmura quelque chose que je ne compris pas. Le biophysicien Redgers me poussa d'un geste de la main, et déclara pardessus le marché que je ne devais pas « sautiller » devant l'amplificateur laser de son super-microscope positonique ! Comme s'il m'arrivait parfois de sautiller !

Quant au docteur Arando, il n'y avait rien à en tirer. Il était

tellement absorbé par ses expériences qu'il ne me remarqua même pas.

Les autres scientifiques s'étaient retirés dans les autres laboratoires avec des échantillons du liquide bleu. Je me sentis abandonné et décidai de me réfugier auprès de mes frères.

Le *Luvunno* était posé sur le fond du ravin sous-marin, à côté du navire des Terriens. Le colonel Tilta n'avait pu se décider à faire entrer son astronef dans le sous-marin. Il voulait rester mobile pour pouvoir appareiller aussitôt en cas de danger.

Je quittai donc le sous-marin et nageai vers le *Luvunno* où je fus accueilli avec tout le respect qui m'était dû.

Quand je gagnai ma cabine pour me reposer; je repensai aux experts terriens qui tentaient maintenant par tous les moyens, d'analyser la matière bleue. Ah, s'ils pouvaient réussir!

RAPPORT DE MELBAR KASOM

Les hommes du département des équipements de l'O.M.U. avaient été assez prévoyants pour garnir une cabine du sous-marin de meubles adaptés à ma taille.

Enfin, après des mois d'inconfort, je dormais de nouveau dans un lit de première classe.

Mon instinct, que l'on peut aussi appeler le sixième sens d'un spécialiste de l'O.M.U., m'éveilla. Il ne me fallut qu'un centième de seconde pour réaliser la présence d'un étranger.

Mais ce n'était que le professeur Ohntorf et derrière lui surgirent aussi Arando et Redgers.

Je regardai l'heure. E était un peu plus de minuit. J'avais dormi trois heures et vingt-deux minutes.

— Êtes-vous sûr que vous ne vous êtes pas laissé duper par un farceur quelconque ? me demanda Arando à brûle-pourpoint.

Je me tournai sur le côté et je pus ainsi bien voir les trois hommes.

— Vous êtes ivre, docteur ? demandai-je prudemment. S avez-vous combien de temps j'ai dormi ?

— C'est sans intérêt, Kasom. Nous n'avons pas fermé l'œil. Que nous avez-vous rapporté dans le sac plastique ?

Ma nervosité s'accrût. Etes experts tels que Redgers et Arando ne réveillaient un homme épuisé que s'ils pensaient avoir une raison valable- Je m'efforçai de répondre calmement et objectivement.

— Ce que vous vouliez avoir, docteur. Le liquide d'aspersion bleu.

— Je voulais que vous me rameniez la substance avec laquelle on rend le molkex brut flexible. Savez- vous ce que vous nous avez rapporté ? Quelqu'un vous a joué un tour. Si les Bleus sont capables de rire, au sens où nous l'entendons, ils doivent maintenant se tordre.

Je sortis les jambes du lit et je m'assis.

— Cher docteur, ne me dites pas que vous savez déjà ce que je vous ai rapporté ! Car alors je vais sauter au plafond de joie ! Monsieur, ce matériau est exactement celui que les Bleus utilisent. Je l'ai prélevé à la sortie d'un gicleur-pulvérisateur qui était branché dans le processus de travail comme des milliers d'autres. Personne ne m'en a fait accroire, comprenez-le bien, s'il vous plaît !

Arando s'essuya le front du dos de la main. Redgers chercha une place.

— Alors maintenant ça devient vraiment drôle !

constata-t-il calmement. Kasom, votre fabuleuse matière bleue, visqueuse, à l'odeur corrosive... on la connaît sur la Terre depuis des siècles ! Nous l'avons même à bord pour actionner la vieille turbine sous-marine. Votre liquide d'arrosage se compose à 85 % de peroxyde d'hydrogène que vous pouvez aussi appeler bioxyde d'hydrogène ou encore eau oxygénée. En tout cas il s'agit de H_2O_2 qui, à l'état pur, est un liquide visqueux, légèrement bleuté, faiblement acide et un peu corrosif, dont le point de fusion est de $-0,9^{\circ}C$. En tout cas, je ne vous conseillerais pas de manipuler H_2O_2 sous ladite forme pure. La chose est extrêmement instable et tend à avoir des réactions perfides. Kasom..., je vous demande, encore une fois, sur votre honneur et votre conscience, êtes-vous certain de ne pas avoir tourné le mauvais robinet ?

Redgers et Arando me regardaient comme des exécuteurs qui n'attendent qu'un signe.

Je fermai les yeux et luttai pour garder ma contenance. Intérieurement j'exultais. Ainsi donc c'était cela !

— Je vous en donne ma parole, docteur Demandez à Lemy Danger de vous le confirmer. Quand rentrons-nous au bercail ?

Un homme qui se trouvait dehors, dans la coursive, se mit à rire. Mais ce fut un rire si sec que ma joie intérieure s'évanouit subitement. Quelque chose n'allait pas !

Arando se passa les doigts dans ses cheveux ébouriffés.

— Je vous crois, Kasom. Sans doute vous demandez-vous comment il se fait que l'équipage du croiseur sigan n'a pas constaté lui aussi qu'il s'agissait de H_2O_2 - Normalement tout étudiant en chimie en est capable dès son premier semestre d'université.

— Exactement ! cria Lemy qui entra en courant comme une belette dans ma cabine et sauta sur mon lit. (L'avorton regarda alentour d'un air belliqueux.) Car mes hommes ne sont pas si mauvais que cela même si nous n'avons pas d'experts à bord. À ma connaissance, le peroxyde d'hydrogène concentré est certes faiblement bleuâtre et corrosif mais pas autant que la substance des Bleus. Cette matière est d'un bleu intense, parfaitement visqueuse et son odeur est si âcre que c'est à peine supportable. De plus je me souviens de l'instabilité d'une solution à 85 %. Comment se fait-il donc que l'on puisse manipuler sans danger le mélange des Bleus, tout aussi concentré, comme si c'était de l'eau ? Il y a là quelque chose qui ne va pas !

— Vous avez mis le doigt dessus, major, déclara Arando d'une voix sourde. L'analyse est compliquée. Le matériau ne réagit pas de la même manière que le peroxyde d'hydrogène normal. Au début nous n'avons pas remarqué que la substance se composait pour 1 essentiel d'eau oxygénée. Les Bleus ajoutent une substance que nous ne

connaissons pas. Savez-vous que le liquide d'aspersion émet des impulsions paraphysiques ?

J'en fus ébahi ! Lemy enfouit son visage dans ses mains et se laissa tomber à côté de moi sur le matelas.

— Je craignais quelque chose de ce genre ! affirma-t-il avec une telle force de persuasion que je le crus. Qu'avez-vous découvert d'autre, messieurs ? Où s'achève le fil conducteur ?

— Devant notre ignorance, intervint Ohntorf, je me suis occupé de la matière. Je ne connais aucun élément, ni liaison chimique qui présente des effets paraphysiques. La substance bleue émet des radiations dans le domaine quintidimensionnel des hodronons. Il faut donc en conclure qu'on utilise un catalyseur énergétique qui est soit déclenché par une transformation de l'élément H_2O_2 qu'il contient, soit ajouté par introduction de particules parastables. Avez-vous vu dans le « Bloc de la cinquième sécurité » un synchro-hodronon pour la transformation de particules à énergie normale en hyper-particules ? Ou une machine ressemblante avec laquelle on pourrait provoquer la même réaction ?

Lemy répondit fermement par la négative. Il n'y avait rien de ce genre. Il s'était rendu assez souvent sous la surface de Gatas et une construction aussi gigantesque aurait certainement attiré son attention.

— Alors nous sommes pratiquement au bout, se résigna le biophysicien Redgers. Les scientifiques ayant notre expérience se doivent de reconnaître quand ils ont atteint leurs limites. Je ne doute pas qu'on ajoute un catalyseur. C'est là qu'est le secret. La réaction chimique est relativement insignifiante. Par ailleurs nous la connaissons. Les soldats du *Luvino* n'ont pas de reproches à se faire s'ils n'ont pas réussi l'analyse. Nous n'avons fait qu'un pas de plus et la chose en reste là. Ne vous bercez pas de fausses illusions ! Si les spécialistes de l'O.M.U. ne parviennent pas à se procurer le catalyseur, nous pouvons tranquillement entrer dans le transmetteur et faire sauter le navire.

— Je vous remercie, docteur, dit Lemy. Je suis très heureux de votre déclaration. Nous avons vraiment fait tout ce qui était en notre pouvoir.

Je regardai l'avorton d'un air méprisant. Le catalyseur ne me laissait déjà plus en paix. Je m'adressai à Ohntorf :

— Je ne connais aucune matière émettant dans le domaine de hodronons. Vous ne pouvez même pas constater la présence des particules par as tables avec les appareils habituels et encore moins les saisir.

— Moi je connais une matière qui émet dans le domaine des hodronons, dit une voix, grave.

Je regardai en direction de la porte.

Arando se retourna également et fit un signe à l'homme qui entraînait. C'était un homme grand et mince, aux cheveux argentés.

— C'est précisément le cybernéticien qui connaît un tel matériau ! fit remarquer Ohntorf saxcastique. Vous rêvez, Balbo !

Balbo Shinat, cybernéticien et patron de l'ordinateur de bord, fronça les sourcils. On disait que ce Terrien des colonies était un as.

— Sur Astrelo VII il existe une espèce animale dont le liquide médullaire est un puissant hyperémétique, commença Shinat. Je ne le saurais pas si Eliras ne venait de se brancher sur ses banques mémorielles et ne m'avait fait parvenir l'information.

Je dressai l'oreille. Euras était l'ordinateur positonique de bord. Je vis Arando retenir son souffle et plisser les yeux, il réfléchissait.

— Peut-on savoir comment vous avez eu l'idée d'aller interroger votre chéri positonique ?

— J'ai interrogé Euras parce que douze heures plus tôt, Kasom ici présent, est venu me demander d'analyser par le calcul cet amour singulier des Bleus pour les enfants. Euras est parvenu à un résultat stupéfiant. Compte tenu de F insensibilité totale de ces créatures et de trois cents autres facteurs établis à l'occasion de nos nombreuses rencontres avec les Bleus, Euras a constaté que l'excédent des naissances équivalait à un processus de fabrication. Ça vous surprend, hein ?

Effectivement, je fus encore une fois surpris ! Lemy grimpa sur ma jambe, se redressa et tenta de me regarder dans les yeux.

— Et qu'est-ce que cela a à voir avec le catalyseur ou le stabilisant ? s'enquit Redgers.

— Tout, peut-être. Quand le résultat de votre analyse m'a été communiqué, il y a une heure environ, j'ai reprogrammé Euras. Je lui ai demandé de chercher un rapport entre le mystérieux catalyseur et le résultat auquel il était arrivé au sujet de l'étonnante progéniture des Bleus. Euras n'a mis qu'une demi-heure. Le résultat est là. Euras part du fait établi que des créatures intelligentes comme les Bleus ne perdent pas. leur temps et leur peine pour des choses qui ne leur servent à rien. L'énorme accroissement de population place les Bleus devant de graves problèmes. Ils ne savent plus où installer leurs congénères. Et pourtant ils encouragent la génération nouvelle au point que l'on pourrait croire que l'on a affaire à des fous. Euras a parfaitement classifié ce calcul. Il n'y a pas d'erreur, messieurs !

— J'attends toujours des indications plus précises, ergota Ohntorf.

— Tout de suite. Tous les actes des Gatasiens que nous connaissons comme les maîtres du Second Empire, reposent sur le molkex. Cela fait déjà deux mille ans qu'ils ont pris cette orientation. Toute l'industrie, et en priorité l'industrie d'armements, en dépend.

— N'allez pas nous reparler de leur médiocre armement, objectai-je.

— Je n'en ai pas l'intention. Mais vous devriez voir le fil logique. Le molkcx brut ne peut être travaillé qu'avec un catalyseur à hyper-rayonnement et en liaison avec du peroxyde d'hydrogène concentré. Le producteur du catalyseur est donc tout aussi important que la matière première elle-même. Euras a établi des comparaisons. Le cerveau a trouvé mention des animaux d'Astrelor VII dans ses banques mémorielles. Un parallèle s'offrait donc, d'autant qu'Euras a constaté en plus que jadis, sur la Terre, on utilisait des produits à base d'urée pour stabiliser de l'H₂O₂ concentré. C'étaient là les Liaisons de fixation.

— Exact ! confirma Arando. Je pressens quelque chose !

— Euras pressent encore plus. Les deux phénomènes les plus remarquables sur Gatas s'appellent molkex et reproduction systématiquement dirigée. Euras affirme que les innombrables nouveau-nés produiraient, jusqu'à un certain âge, une matière qui entrerait en ligne de compte comme additif au peroxyde d'hydrogène. Il pourrait s'agir soit d'excrétions du corps, soit d'une substance organique comme c'est le cas chez les animaux d'Astrelor VII.

Je me gardai d'interrompre la conversation. Je m'étais adressé instinctivement à Shinat parce que l'accroissement de population des Gatasiens m'avait causé des insomnies. Je ne comprenais tout simplement pas pourquoi les « souprières » augmentaient encore leur taux de natalité au lieu de le réduire.

Or maintenant l'affaire apparaissait sous un tout autre jour ! Je croyais — de nouveau instinctivement ! — aux résultats de calcul de l'ordinateur de bord. Euras était une machine de qualité supérieure dotée d'un circuit logique biopositonique.

Pourquoi les Bleus assumaient-ils de telles difficultés !

— Nous partirons au lever du soleil, me cria Lemy dans l'oreille.

Alors seulement je remarquai qu'il avait grimpé sur mon épaule. Je penchai la tête sur le côté et le regardai. Nous nous étions compris. Si les Bleus abusaient de leurs bébés pour un processus de fabrication, nous le découvririons.

Ma cabine se vida soudain. La conversation se poursuivit dehors. Shinat avait reçu l'appui d'Arando et de Redgers. Ohntorf et le médecin Kole Atrav contestaient cette solution. Plus personne ne pensait à nous. En fait, il eût été plus simple de retarder le débat de quelques heures. Nous pouvions aller voir dans une clinique pour enfants ce qui se passait réellement. Lemy connaissait bien ce genre d'endroit.

CHAPITRE V

Je n'avais pas voulu croire l'Ertrusien mais maintenant je constatais que son sentiment du danger ne l'avait pas trompé. Le « Bloc de la cinquième sécurité » ressemblait à une forteresse assiégée.

Des milliers de soldats des services secrets, portant une armure de molkex, étaient arrivés pendant la nuit. La ville en surface et l'astroport tout proche avaient été fermés au monde extérieur. Et je pouvais imaginer ce qu'il en était en bas, en sous-sol.

— Ce n'est que la conséquence de l'explosion, petit ! affirma Kasom. Si je ne me trompe, on est en train d'examiner les débris, morceau par morceau, comme nous faisons avec l'épave d'un avion quand nous ne connaissons pas la cause de l'accident. À ton avis, combien de temps faudra-t-il pour que les Bleus interprètent correctement les traces d'acide sur ce qui reste de l'engrenage ? Et n'oublie pas non plus le lubrifiant désagréé qui doit se trouver collé partout sur les parois. Petit, ce n'est pas un reproche, tu m'entends ! Mais maintenant donne-moi honnêtement ton avis. Combien de temps nous reste-t-il encore ?

Koko et moi étions assis chacun sur une épaule de Kasom. L'Ertrusien était dans l'eau jusqu'au cou et surveillait les alentours par-dessus une jetée. Mon sous- marin spécial était ancré en sécurité au fond de la mer. Cette fois-ci j'avais remorqué Kasom jusqu'à l'extrémité ouest de la ville. Puis nous avions fait surface ensemble.

— Désolé, mon grand, avouai-je d'un air contrit. Je n'ai pu prévoir cela. Je reconnais que les destructions sont un peu trop spectaculaires.

— Ne cherche pas à savoir si tu es coupable ou non. J'estime que les Bleus mettront vingt-quatre heures pour déterminer la raison de l'explosion de l'engrenage.

— Compte plutôt dix-huit heures.

— Bon, dix-huit heures. Quand ils sauront ce qui s'est passé, ils se demanderont à qui en incombe la responsabilité. Va-t-on nous soupçonner ?

Je réfléchis. Le soleil s'était levé un quart d'heure plus tôt. Soudain je ne me sentis plus aussi assuré que la nuit précédente. La Terre était à 68 319 années-lumière de Gatas. Le centre de la Voie lactée s'étendait entre elle et le système de Verth. Le repli n'était possible qu'à l'aide de la station de transmetteur *SSO-1*.

Mais je ne voulais pas encore envisager de repli, du moins pas tant que nous n'avions pas résolu les dernières énigmes.

— Va-t-on penser à un commando terrien ? Redemanda — Sans doute pas. Ta fuite de la prison des services secrets ne devrait pas être mise en relation avec l'explosion. Il est beaucoup plus vraisemblable que les maîtres de la « Dix-neuvième sécurité » vont se souvenir que leur gigantesque empire stellaire repose sur une base chancelante. Toutes les puissances coloniales attendent l'instant où elles pourront attaquer Gatas. Ils vont soupçonner leurs propres congénères.

— As-tu pensé à ton acide spécial ? Supposons que l'analyse révèle qu'il est d'une nature si étrangère qu'il ne peut venir d'une planète de Bleus ? Je pris peur. L'objection de Kasom était sérieuse.

— Oh, oh ! s'exclama Koko. Je vois les choses en noir ! Nous devrions y aller. Dans quelques heures nous serons peut-être repérés. Qui sait quels appareils seront amenés ICI ? S'ils deviennent méfiants, je ne voudrais plus croiser au-dessus de la ville.

— Exact. Mettons-nous à l'œuvre, insista l'Ertrusien. Vaut-il mieux que je vous attende ici ? Mes appareils ont un rayonnement mille fois plus fort que les vôtres. Je suis à vos ordres, major Lemy.

— Trop aimable, lieutenant ! J'ai besoin de toi comme porteur, sinon tu pourrais rester ici-

Outré, Kasom souffla comme un phoque et je ris intérieurement. Ensuite nous partîmes.

L'écran déflecteur de Kasom était de toute première qualité. Il ne montra pas le moindre brasillement quand l'antigrav et le propulseur à impulsions furent mis en marche.

Nous nous élevâmes si haut que je pus survoler du regard une partie de la ville gatasienne installée en surface.

Koko annonça la réception d'impulsions de détection. Le rayonnement des appareils de Kasom ne pouvait certainement pas être repéré mais il se pouvait que l'on reçût par hasard un écho direct de nous.

Je criai un avertissement au géant. Sans perdre son temps en paroles, il descendit à la verticale et plongea dans les gorges formées par les édifices du « Bloc de la cinquième sécurité ».

Ici nous nous déplaçâmes avec prudence au-dessus des routes suspendues. On rencontrait partout des soldats des services secrets.

Constamment, des habitants étaient arrêtés et contrôlés.

— Ils parient bien sur des terroristes de chez eux, dit Melbar. Peut-être n'ont-ils pas encore découvert qu'il y avait eu destruction délibérée ? Bon, où est la clinique ?

— Plus loin, tout droit. Elle se trouve près du centre.

Kasom suivit mes indications de route. Koko avait reçu pour mission d'écouter le trafic radio et d'enregistrer les impulsions de détection qui nous frapperaient.

Mais entre les bâtiments nous étions relativement en sécurité.

Nous avons viré au sud. La tour grillagée de la clinique était déjà visible. Plusieurs antennes sphériques et antennes directives indiquaient qu'il y avait là-bas une grande station radio. Je me demandais pourquoi une clinique avait besoin de telles installations.

Soudain Kasom fit pivoter la tuyère à impulsions et stoppa si violemment le vol que je fus jeté en bas de son épaule. Je pus juste m'acrocher à sa ceinture. Le géant me ramassa avec rudesse.

— Remarques-tu quelque chose ? chuchota-t-il sans se soucier de mes protestations. Regarde ça ! Je regardai devant nous et fus effrayé. La clinique, un complexe d'une trentaine de bâtiments, semblait transformée en caserne.

Plusieurs milliers de Bleus qui appartenaient tous à une unité militaire d'élite des services secrets, patrouillaient dans les cours, devant les entrées et sur les toits. Les armes radiantes des gardes étaient impressionnantes.

Kasom se dirigea vers la droite et s'agrippa à une poutre d'acier faisant saillie.

— J'aimerais savoir ce qu'une clinique pour enfants a de si important pour qu'on la fasse surveiller par un demi-régiment, poursuivit Kasom. Petit, j'ai l'impression que Shinat, ou son ordinateur Buras, a raison.

— Quelque chose d'insolite se prépare. Mon grand, nous devons entrer dans le bâtiment central.

— Celui avec le dôme hexagonal ?

— Oui. Là-bas ce n'est que station d'incubation sur station d'incubation- Peut-être y a-t-U aussi d'autres installations. Je l'ignore. J'ai toujours pris les machines installées dans les salles pour des appareils de chauffage. Allons voir cela de près. Peut-être vaut-il mieux que tu restes ici et attendes mon appel.

— Pour qu'on nous repère, peut-être ? Les « soupières » sont maintenant bien éveillées. Regarde donc les antennes de détection ! Je ne prendrais plus le risque de survoler la ville. Si l'on utilise des hyperimpulsions, mon écran défecteur sera transpercé. Et alors ces messieurs recevront des échos parfaits de ma silhouette unique. Or les types des services secrets ne l'ont certainement pas oubliée. Nous

allons donc là-bas ensemble. Quelle est la meilleure façon — Par les entrées, mon cher. Si j'étais seul, j'aurais la possibilité d'utiliser une grille d'aération. On en trouve partout sur un monde aussi chaud que Gatas.

L'Ertrusien reprit son vol. Il atterrit sur le toit en saillie du portail principal, s'allongea et regarda en bas. Quand plusieurs Bleus aux vêtements colorés, apparemment des médecins ou autres employés de la clinique, furent contrôlés, le géant passa avec une rapidité étonnante et un silence absolu au-dessus des gardes, et à l'intérieur du hall d'entrée il monta jusqu'au plafond. Là il s'accrocha au dispositif d'éclairage.

Une demi-heure plus tard, nous étions dans les salles sous-gatasiennes. Elles semblaient être les plus importantes sinon elles n'auraient pas été installées sous la surface. De ce point de vue, la mentalité des Bleus qui consistait à cacher sous le sol tout ce qui était secret et important, offrait de bons points de repère.

Kasom, à cheval sur un robot qui transportait plusieurs conteneurs, franchit ainsi le portail suivant. Ici aussi il y avait des sentinelles. Elles ne nous remarquèrent pas.

Quand nous fûmes dans la salle, il s'envola vers le plafond. Là-bas il utilisa une poutre transversale pour s'asseoir.

— O.K., maintenant à toi de jouer. Va jeter un coup d'oeil alentour. Je te surveille. Si tu aperçois quelque chose qui te paraît étrange, fais-moi un signe. J'utilise les lunettes anti-déflexion. Prêt ?

— Prêt, répondis-je car j'avais déjà repéré quelque chose de singulier. Koko, tu restes avec le lieutenant Kasom. Je n'ai pas besoin de toi. Continue à surveiller le trafic radio et surtout d'éventuelles impulsions de détection.

— Oui, chef, je m'en occupe. Que font-ils donc, là en bas ?

— C'est aussi ce qui m'intéresserait de savoir ! dit Kasom à voix basse mais sur un ton si menaçant que je devins encore plus inquiet.

Je regardai en bas. Où que l'on tournât le regard, on voyait partout ces conteneurs rectangulaires, brillants, au-dessus desquels s'affairaient les grappins de machines robots.

Les longues parois des conteneurs étaient convexes. Les petits côtés étaient plus plats. Dans chacun il y avait une créature minuscule et toutes poussaient des cris plaintifs.

C'était comme un pépiement, un sifflement. Il couvrait le bourdonnement des machines dans une symphonie pitoyable.

Les médecins bleus que l'on voyait partout, apparemment des surveillants et des contrôleurs, n'étaient pas dérangés par les gémissements de quelque mille nouveau-nés qui étaient palpés, examinés et manifestement torturés par les bras robots.

— Ces brutes ! gronda Kasom. Les petits sont maltraités ! Que

personne ne me raconte qu'il s'agit là d'une mesure médicalement nécessaire pour les maintenir en bonne santé. On pique ces petits paquets de fourrure.

— Garde ton sang-froid, criai-je vivement car l'Ertrusien relâchait déjà sa prise. El est absurde de vouloir s'opposer à cela. Ça se passe ainsi sur Gatas depuis deux mille ans au moins.

— Les appareils robots enfoncent des canules dans le corps des petits. On leur prélève quelque chose.

— C'est regrettable mais nous n'y pouvons rien changer, Depuis quelques minutes je crois à la théorie de Shinat, Et j'y crois dur, mon grand ! On prélève à ces organismes une matière déterminée. Il doit y avoir quelque part un réservoir collecteur. Si nous le trouvons, nous aurons sans doute gagné. Melbar, je t'en prie encore une fois, contrôle-toi !

— Ces misérables ! grinça le géant. Allez, fais vite. Je ne pourrai supporter ce spectacle longtemps. Du reste tu ne trouveras pas ici de réservoir collecteur. Un conteneur est accroché sur chaque machine. Là, regarde... on en vide précisément quelques-uns !

Je branchai mon écran déflecteur, mis l'antigrav en marche et m'élançai.

Je volai vers les deux Bleus effectivement occupés à vider des bidons de plastique transparent de deux litres.

Cette activité semblait être si importante pour les « soupières », qu'elles renonçaient aux services de robots. J'étais de plus en plus convaincu qu'Euras était sur la bonne piste.

Je me posai sur la rotule d'un bras robot et regardai dans la couveuse placée au-dessous.

Le bébé bleu était minuscule ; beaucoup plus petit qu'un nouveau-né humain. Son crâne discoïdal par contre était anormalement grand. À hauteur du bassin, deux petites canules argentées reliées à la machine par des tubulures transparentes étaient plantées dans le petit corps.

D'autres canalisations battaient régulièrement sous l'effet d'un liquide jaune rougeâtre qui passait à travers. Mais dans ce cas-ci il semblait s'agir de substances nutritives avec lesquelles on maintenait en vie la pauvre créature.

J'en avais assez vu. Le phénomène médico-biologique ne m'intéressait qu'en second lieu.

Je me retirai pour pouvoir bien observer les deux contrôleurs. À cette occasion, je remarquai que chaque machine s'occupait de six bébés à la fois.

Les Bleus vidèrent le conteneur dans un bidon également transparent dont ils refermèrent le couvercle avec un soin exagéré.

Une odeur âcre me monta au nez. Elle me rappela fortement les vapeurs qui émanaient du liquide d'aspersion bleu.

La substance prélevée aux corps des bébés avec les canules permettait d'en déduire quels organes étaient ponctionnés. Les Bleus ne possédaient pas de reins au sens humain. Je misais pourtant sur des substances à base d'urée qui chez les petits bébés étaient vraisemblablement très enrichies par des sécrétions glandulaires et que les adultes de ce peuple ne produisaient plus.

Je filmai la scène avec ma microcaméra. En même temps je tentai de trouver un qualificatif général pour cette substance jaune miel. Je la baptisai « hormone B ». À ce moment-là, je ne savais pas encore que ce concept atteindrait les scientifiques de la Galaxie.

Cela dura une demi-heure avant que le grand bidon collecteur fût plein.

Les Bleus le saisirent par les poignées et se dirigèrent en grande hâte vers une porte coulissante. Je les suivis et jetai un coup d'œil à l'intérieur de la pièce.

Cela semblait être un laboratoire. Plusieurs centaines de bidons transparents étaient posés sur des étagères métalliques. Des Bleus étaient occupés à sceller les couvercles et à mettre les bidons dans des enveloppes bien matelassées dont les couvercles rabattants étaient à leur tour fermés et scellés.

— On entre ! dit soudain la voix de Kasom et je sentis une main énorme peser sur moi.

Il m'attrapa comme si j'étais une mouche.

Je disparus à l'intérieur de son écran déflecteur et atterris sur son épaule.

Kasom n'avait pas laissé passer l'instant le plus favorable. H avait également compris ce qui se passait dans la salle voisine. Il entra dans le laboratoire sur les pas des deux Bleus et se mit à couvert dans un coin.

Nous restâmes là un bon moment à observer les événements, jusqu'au moment où je chuchotai à l'oreille de l'Etrusien :

— Si l'on emballe quelque chose avec tant de hâte, il faut s'attendre à une prochaine expédition. Je pense que tu comptes prendre au moins deux de ces bidons.

— Quatre !

— Ne fais pas de bêtise. Cela se remarquera.

— Quand bien même. Avec cette minutieuse numérotation — ou ce que signifient les symboles —, on remarquera la disparition ne serait-ce que d'un bidon. Je ne suis pas mesquin, petit ! Maintenant je crois fermement que nous avons trouvé le catalyseur. Nous allons prendre les réservoirs de l'étagère arrière. Surveille la porte. Dès qu'elle s'ouvre, je saisis les bidons et je fais un sprint. Koko, que

reçois-tu ?

— Pas grand-chose, lieutenant. Absolument pas d'impulsions de détection. Par contre il règne un intense trafic radio sur les ondes ultracourtes. On a découvert pourquoi l'engrenage avait explosé. Le grand mitre de la «Dix-neuvième sécurité» vient d'en être informé. On utilise un message codé. Je commence le déchiffrage.

Kasom n'attendit pas davantage. Il courut sans bruit à travers la pièce, contourna les Bleus et se plaça près de l'étagère la plus arrière où se trouvaient des bidons non encore enveloppés mais déjà numérotés, contenant l'hormone B.

Il sortit une ficelle de ses poches et la glissa sous les poignées de quatre — non, il était devenu fou ! — de *six* bidons qui contenaient chacun quinze litres environ.

Aussitôt après, la porte s'ouvrit. De nouveau, deux Bleus apparurent. Ils portaient leurs bidons avec autant de précaution que s'il s'agissait d'un explosif liquide.

Kasom saisit la ficelle, souleva les six réservoirs comme s'ils ne pesaient absolument rien et les lança sur ses épaules. Je me mis vivement à couvert pour ne pas être saisi par la corde.

Les réservoirs disparurent sous l'écran déflecteur qui épousait les contours de Kasom. Alors Melbar se mit à courir. Avant que la porte n'ait pu se refermer, il avait déjà atteint la salle d'incubation et s'élançait vers le plafond grâce à son antigrav.

Pendant notre retraite, il ne se passa rien qui eût pu nous mettre en péril. Seulement maintenant nous ne pouvions plus nous risquer à survoler la ville.

L'espace aérien grouillait d'engins de police de toutes sortes. Les entrées de la ville souterraine étaient barrées par des canons énergétiques que l'on rentrait et sortait à volonté. Des troupes patrouillaient dans les rues, l'arme au poing.

— Mais ils en font un remue-ménage infernal ! Ricana Koko.

Son croassement stupide n'était pas encore terminé que l'accident se produisit.

Kasom qui se dirigeait à grande vitesse vers la mer. ne vit pas un glisseur qui arrivait et entra en collision avec lui avec une telle violence que mes ceintures de sécurité se cassèrent et que je fus éjecté de son épaule.

Je fus visible pendant quelques secondes, avant que je ne parvienne à brancher mon déflecteur et mon antigrav pendant ma chute.

Je parvins à amortir la chute au ras du rivage. Mais là où Kasom avait éperonné l'engin, il se produisit une explosion. La silhouette de l'Etrusien apparut vaguement pendant un instant. Apparemment, il fut lancé sur le côté comme un projectile.

Je poussai un cri. Koko vint près de moi et me cria :

— Ne t'inquiète pas, chef. Le grand ne part à la dérive que parce qu'il est sans pesanteur. Là... l'appareil !

Le glisseur zigzagua, prit feu et après une autre explosion, fonça à la verticale vers le sol.

Il heurta le toit d'un hangar, s'écrasa au sol et explosa définitivement. Un jet de flammes blanches jaillit du bâtiment. Des poutres et de grands morceaux du toit partirent tournoyer dans les airs.

Où était Melbar ? Je n'osai pas l'appeler par radio. Le ciel parut s'assombrir tant étaient nombreux les engins de police accourant de toutes les directions.

Avec Koko je descendis vers l'eau et y plongeai jusqu'à la tête. Le projecteur d'écran enveloppa mon corps d'un champ impénétrable.

Avant que je ne pusse prendre d'autres décisions, un corps énorme s'abattit dans l'eau à quelques mètres de moi. Une colonne d'écume s'éleva et retomba sur elle-même. Au même moment j'entendis le rugissement de Kasom :

— Par le diable ! qu'attendez-vous donc encore ? J'ai vraisemblablement été localisé. Disparaissez ! Je rejoins le bateau à la nage.

Je plongeai mais non sans avoir remarqué que de nombreux aéronefs se dirigeaient vers l'endroit où Kasom était tombé dans l'eau. Je descendis grâce à mon propulseur à impulsions et j'allumai mon projecteur à infrarouge.

Le bateau était à cent mètres de profondeur. Arrivé là-bas, j'aperçus Melbar Kasom qui avait déconnecté son déflecteur. Il me fit signe. Les six bidons étaient toujours pendus sur son dos.

Je me demandais comment cet homme avait fait pour survivre au choc. Mais plus tard, j'appris que peu avant d'atteindre la côte, Kasom avait activé son écran énergétique.

Avec Koko je grimpai dans le sas minuscule de mon bateau, le viciai, puis courus vers le poste central. Les écrans indiquaient que Kasom s'était déjà attaché avec son câble de remorquage. Je mis aussitôt en marche. La base était à près de vingt-cinq kilomètres du lieu des événements.

Un vacarme retentit. L'obscurité éternelle des profondeurs fut éclairée par un faisceau de feu nucléaire. Il déplaça l'eau et la fit bouillir.

L'onde de pression ainsi engendrée faillit nous aspirer vers le haut. Mais Kasom resta accroché au bateau comme s'il y était soudé. Quelques instants plus tard, nous avons quitté la zone dangereuse et ce fut notre chance.

Des tirs énergétiques fouillèrent les flots. Un grondement effroyable

me rendit presque sourd. La mer de plus en plus profonde fut éclairée de feux follets.

Maintenant, les Bleus s'activaient réellement ! Il était grand temps de disparaître de la zone côtière. Je partis vers la haute mer, pris de la profondeur et mis le cap sur le repaire du sous-marin.

Nous l'atteignîmes une demi-heure plus tard. Tandis que Kasom disparaissait avec ses bidons, je restai en arrière pour vérifier si mon sous-marin spécial n'avait pas subi de dégâts.

J'espérais que les Terriens parviendraient à analyser la substance jaune que j'avais appelée l'hormone-bébé, en bref l'hormone B.

J'avais dormi dix heures, pris un bain et un repas copieux. Sur Gatas c'était le début de l'après-midi. En surface le diable s'était déchaîné. Une heure plus tôt, Koko était rentré de mission. Lemy l'avait chargé de se rendre avec le sous-marin miniature, à l'endroit où était tombé le vieux croiseur de bataille qui avait amené le *Nautilus*.

Le rapport de Koko donnait matière à inquiétude. Les Bleus avaient sorti l'épave avec des rayons tracteurs et la fouillaient. Il ne faisait aucun doute qu'ils découvriraient l'ancien hangar et le grand sabord par où le *Nautilus* était sorti.

Le navire était prêt à sauter. Si cela avait dépendu de moi, cette planète aurait déjà cessé d'exister. Mais le plan de Rhodan ne permettait pas de prendre une telle mesure. Il espérait pouvoir s'entendre avec les Bleus ou trouver une arme contre le molkex, avec notre aide.

Mais nous étions arrivés à la conclusion qu'il ne nous restait plus beaucoup de temps. Même si les « soupières » n'avaient jamais été une nation de marins, elles pouvaient quand même imaginer le principe d'un sous- marin.

Le cas échéant elles miseraient sur un petit astronef permettant de se poser sur le fond de l'océan, tout autant qu'une embarcation spéciale du type du *Nautilus*.

La dernière conférence avait commencé juste après le retour de Koko. Elle se déroulait dans le grand laboratoire de chimie. Thorsen Arando la présidait. C'était lui qui avait trouvé qu'un dernier test était nécessaire.

Sur la table se trouvait un long réservoir muni d'un dispositif de vaporisation. Il ne ressemblait pas seulement à un extincteur, c'en était un. Seulement maintenant il contenait la substance la plus funeste qu'Arando ait jamais fabriquée. C'était lui-même qui l'avait affirmé.

Mon regard revenait constamment sur ce réservoir rayé de rouge. La bouteille d'air comprimé qui y était reliée pourrait sans difficulté en vaporiser le contenu malgré sa réelle viscosité.

Une cartouche microformat avait été fabriquée pour l'avorton. Elle contenait la même substance dans la composition de laquelle ladite hormone B avait joué un rôle décisif-

Mais Balbo Shinat avait peut-être été encore plus déterminant. Pendant des heures, il s'était livré à des calculs et avait posé de nouveaux problèmes à son cerveau P.

Les données fondamentales de Shinat reposaient sur les observations antérieures de Lemy. Celui-ci avait assisté à un accident

et vu le molkex brut s'envoler sous l'effet d'une préparation manifestement erronée de la substance d'aspersion. D'après les calculs d'Euras, il ne pouvait s'agir que d'un écart de tout au plus 0,05 pour cent par rapport à la valeur permise. Une plus grande marge de tolérance était invraisemblable, étant donné la méthode de fabrication de la substance de ramollissement.

Le cerveau avait finalement conseillé de fabriquer un concentré à cent pour cent, ou presque, de H_2O_2 et de stabiliser cette matière, à peine maîtrisable sous cette forme, avec l'hormone B.

Arando s'y était risqué et cela avait réussi ! Le concentré de peroxyde d'hydrogène, normalement instable et hautement explosif, était devenu un liquide paraissant inoffensif qui émettait un tel rayonnement hyperphysique dans la gamme des hadrons qu'Ohntorf avait contemplé ses instruments de mesure avec fascination.

La théorie d'Euras et d'Arando était la même. La machine et l'homme étaient d'accord pour affirmer qu'avec un concentré à 100 de H_2O_2 enrichi d'hormone B, il devait être possible de retransformer le molkex déjà travaillé.

Ohntorf croyait avoir déterminé que le facteur de surcharge dans le H_2O_2 -HQ-B devait conduire à une deuxième réaction corpusculaire à l'intérieur de la constante énergétique quintidimensionnelle du molkex usiné.

Ces longues conversations spécialisées m'avaient semblé plutôt superflues. C'était l'expérience qui était décisive !

Arando regarda l'heure. La centrale de détection du *Nautilus* se manifesta de nouveau. Un écran s'alluma et le visage d'Isata apparut.

— Dépêchez-vous, messieurs. Là-haut on va s'amuser ! Nous apercevons plusieurs astronefs qui volent au ras de l'eau. De plus nous recevons sans cesse des ondes de repérage. Les Bleus sondent le fond avec des palpeurs de masse. J'espère seulement que nos batteries ne seront pas mesurées. Le mur d'eau entre les émetteurs et nous devrait servir de filtre. Où en êtes-vous ?

— Prêts, répondit Arando. Je n'ai plus besoin que du dernier résultat de test.

— Amusez-vous bien !

Isata raccrocha. Je tournai la tête et regardai l'avorton qui s'était confortablement installé sur mon épaule. Les deux cents Sigans du *Luvino* étaient montés à bord du *Nautilus* une heure plus tôt. Lemy avait été assez raisonnable pour interdire au colonel Tiltà d'appareiller. Si nous devions quitter Gatas, ce ne serait que par le transmetteur. Le *Luvino* devait être abandonné.

Pour le moment les Sigans étaient alignés sur une table de laboratoire et écoutaient.

Arando s'apprêtait à conclure quand Isata se manifesta de nouveau.

— Message sur hyper on de s de l'Amiral Atlan. Nous venons de capter la brève impulsion. Atlan se trouve avec une escadre de croiseurs à proximité du système de Verth. Il annonce les plus fortes concentrations de vaisseaux jamais observées dans ce secteur. Atlan nous ordonne de prendre immédiatement la fuite si la situation devient intenable.

— C'est tout ? s'écria Lemy.

— Oui, major. Faut-il que je prépare un message radio ?

— Oui, mais attendez mon ordre pour l'envoyer.

— Il faut que vous réussissiez ! insista alors Arando en guise de conclusion. Aspergez n'importe quel objet revêtu de molkex. Il n'est pas nécessaire de retourner dans la ville sous-gatarienne - D'ailleurs vous ne pourriez, sans doute plus y entrer. Cela me suffit amplement si vous me signalez que le revêtement blindé d'un astronef ou la combinaison de molkex d'un officier des services secrets s'est désagrégé. Sans doute se produira-t-il une violente ébullition. Peut-être assisterez-vous au même phénomène que celui que vous avez déjà observé. Pour le moment je ne peux rien dire sur le comportement chimique du H_2O_2 catalysé et enrichi avec l'hormone B. Ohntorf pourrait avoir raison quand il affirme que c'est le rayonnement hodronique qui provoque la réaction. Manifestement, le super-oxyde d'hydrogène concentré ne sert que de support. Avec les moyens du bord, il est totalement exclu de déterminer plus en détail la nature de l'hormone B. Les plus éminents scientifiques de la Galaxie devront sans doute s'atteler à cette tâche. La seule chose qui nous reste à faire c'est de découvrir si la substance super-active déclenche ou non une seconde réaction dans le molkex. Tout 1 indique mais il nous manque encore le résultat pratique. En tout cas j'attends votre retour dans le *Nautilus*.

Je me dirigeai vers la table et saisis l'extincteur désaffecté. Quand je le secouai, Redgers retint son souffle.

— Ne jouez pas avec le feu ! Qui sait combien de temps la substance restera stable ? Notre expérience est d'ailleurs absurde. Nous avons peut-être ajouté trop d'urée. Nul ne sait de quoi elle se compose. En tout cas, tentez votre chance.

Nous partîmes. Avant d'entrer dans le sas et d'activer mon écran énergétique, je vérifiai mon arme. C'était un thermoradiant super-lourd comme seuls les grands robots de combat peuvent en porter. L'arme était effroyable mais restait sans effet même sur le blindage de molkex le plus fin.

L'avorton m'observait.

— À quoi cela sert-il ? Ou nous trouverons notre salut dans la fuite, ou l'on gravera nos noms sur une plaque de bronze au Q.G. de l'O.M.U. « Tombés pour le bien de l'humanité ! »

— Tais-toi, petit !

— Je n'en ai pas l'intention. Je reste sur ton épaule. Koko peut piloter seul le bateau. Nous allons nous faire remorquer jusqu'à l'objectif et nous ferons surface. Koko laissera le câble de remorquage sorti pour que nous puissions le saisir immédiatement en cas de nécessité. Profondeur de croisière : mille mètres. Nous plongeons donc d'abord avant de mettre le cap sur notre objectif.

Je me contentai d'incliner la tête. Le plan avait été depuis longtemps discuté.

Nous étions en liaison radio, par câble, avec Koko. Ce câble se trouvait à l'intérieur de la remorque qui était fixée au kiosque de l'étrange poisson.

Quand le propulseur principal se mit en route et que je sentis une forte traction, j'étais fermement convaincu que je voyais le *Nautilus* pour la dernière fois.

C'était une folie de vouloir se rendre à terre encore une fois. Tout écran déflecteur a ses limites !

Koko se dirigea vers la pleine mer, à angle droit par rapport à la côte sous-marine. Nous ne pouvions plus nous risquer à longer les côtes fouillées en permanence par des astronefs. Sans doute aurions-nous été immédiatement localisés et abattus.

Plus à l'ouest, la mer s'illumina encore une fois. Un rayon thermique plongea dans l'eau, toucha le fond et y engendra un petit volcan. La méthode était primitive mais efficace.

Depuis les premières heures de la matinée, la mer ressemblait d'ailleurs à une source chaude. Les masses d'eau déplacées et partiellement évaporées cherchaient à s'échapper vers le haut. Parfois des fontaines de plus de cinq cents mètres de hauteur jaillissaient dans le ciel. Cette fois-ci les Bleus voulaient avoir une certitude.

Gatas était sans doute en état d'alerte maximale. La disparition des six bidons avait très certainement été découverte. Si en outre on avait l'idée que le vieux navire arkonide n'était pas tombé par hasard dans la mer mais par suite d'un plan bien précis, les services secrets sauraient alors que des Terriens s'étaient posés sur Verth V. Pour nous il aurait mieux valu battre immédiatement en retraite. Il est vrai que nous n'aurions alors pas su si le molkex usiné réagissait comme prévu au concentré à l'hormone B.

Nous avons modifié notre plan. Il n'était plus possible de gagner la côte.

Les Bleus avaient découvert, plus vite que prévu, qu'un commando terrien avait pris pied sur Gatas. Sans doute ne se seraient-ils pas tant agités si, par le vol des six réservoirs, nous ne nous étions attaqués directement au nerf vital du Second Empire.

Ils avaient pris des mesures de défense considérables. Des milliers

d'astronefs, parmi lesquels même de gigantesques cuirassés au blindage de molkex, patrouillaient le long de la côte. Sans cesse, des rayons énergétiques fouettaient l'eau bouillonnante.

Près du « Bloc de la cinquième sécurité », d'énormes bandes de terrain avaient été gazées. Les Bleus s'étaient dit, avec logique, que nous avions trouvé refuge dans une caverne sous-marine. C'était sans doute l'épave du cuirassé qui les avait conduits à cette conclusion. Il eût mieux valu détruire le vaisseau une fois le *Nautilus* largué car alors le hangar spécial du sous-marin n'aurait pas été découvert.

Mais Isata m'avait expliqué que Rhodan n'avait pas voulu pousser trop loin le simulacre de naufrage. D'un côté cela avait été une décision sage mais maintenant c'était nous qui devions trinquer pour ce péché par omission.

Quand nous avons compris qu'une opération sur le continent ne pourrait s'achever que par notre mort, Koko avait reçu de nouvelles instructions. À vitesse maximale, c'est-à-dire 100 kilomètres à l'heure, il avait dirigé le « poisson » vers la haute mer et avait mis le cap sur l'île où s'était écrasé le cuirassé.

Nous avons donc dû franchir 160 kilomètres, ce qui n'avait rien eu d'agréable pour moi qui étais en remorque. Mais nous ne pouvions plus courir le risque de nous déplacer par voie aérienne avec nos armures de combat.

Maintenant l'îlot rocheux était devant nous. L'expédition de reconnaissance précédente de Koko s'avéra précieuse. Le cuirassé soulevé par des rayons tracteurs se trouvait sur la plage. L'île grouillait de Bleus parmi lesquels de nombreux membres des services secrets. On les reconnaissait facilement à leur armure marron foncé en molkex.

Le cuirassé arkonide n'était plus qu'une épave dont plusieurs morceaux manquaient. Partout on voyait les trous béants qu'avaient provoqués les tirs. Les traces des incendies dévastateurs et des explosions de machines se reconnaissaient nettement.

Mais ce que l'on voyait encore mieux, c'était ce qui restait de la cloison étanche rabattable, de 140 mètres de long, derrière laquelle s'était trouvé le *Nautilus*.

Naturellement, les Bleus avaient depuis longtemps constaté que le cuirassé n'avait pas eu d'équipage. Le dispositif robot de commandes, fort complexe, avec ses nombreux postes de liaison auxiliaire, ne pouvait passer inaperçu.

Lemy avait grimpé sur mon casque. Comme j'avais sorti la tête, les yeux à fleur d'eau, le petit bonhomme pouvait lui aussi observer tout ce qu'il y avait à voir. Koko se trouvait avec le sous-marin dix mètres en dessous de nous.

Je ne pus réprimer un sourire triomphateur. Certes il y avait sur

l'île de très nombreux engins de police et aussi quelques petits astronefs mais ici il n'y avait pas trace d'une surveillance de l'espace maritime. Les Bleus se disaient sans doute avec logique, que les Terriens arrivés avec ce navire avaient pris le large au plus vite pour se cacher ailleurs. Ils avaient certes raison mais pour nous cela présentait des avantages inestimables.

Lemy descendit de mon casque, sauta sur mon épaule où il s'attacha de nouveau.

— Bon, me cria-t-il dans l'oreille, ils ne s'occupent que de l'épave. Mettons-nous à l'œuvre avant que le *Nautilus* ne soit détroit par un coup au but dû au hasard. Que comptes-tu faire ?

Je regardai encore une fois en direction de la plage distante d'un kilomètre seulement. Tout près du rivage se dressaient quelques glisseurs. Ils appartenaient aux services secrets sinon ils n'auraient eu de blindage de molkex.

— Nous allons prendre ces glisseurs comme sujets d'expérience. Koko s'arrêtera devant la petite baie aux rives escarpées. J'y entrerai à la nage, avec toi. Il devrait être relativement facile d'atteindre la terre ferme.

Nous nous dépêchâmes. Le temps nous était de plus en plus compté. De temps en temps, un astronef passait à basse altitude au-dessus de l'île, dans le hurlement de ses propulseurs. Au sud, le ciel semblait en feu. D'ici on entendait encore le grondement du bombardement incessant.

Nous avons plongé, nous nous sommes accrochés au canot et avons donné des ordres à Koko.

Après dix minutes d'avancée prudente, la côte apparut. C'était une côte abrupte qui tombait dans des profondeurs insondables. Koko stoppa devant la baie et posa le canot sur le fond. L'abîme commençait à quelques mètres derrière la poupe.

Je détachai la remorque, la posai sur le fond et nageai vers l'extrémité de la baie. Quand je fis surface et levai prudemment la tête hors de l'eau, je n'aperçus personne.

— Je descends, dit Lemy. Branche ton déflecteur et garde les yeux ouverts. Je vais prendre de l'altitude. On ne me repérera certainement pas.

Lemy traversa mon écran énergétique et s'envola. Je l'observai grâce à mes lunettes antiflex. Quand je le perdus de vue, je sortis de l'eau, pataugeai vers la plage d'un mètre de large et sautai.

J'avais fait usage de mes forces d'Ertrusien. Je sentais à peine la faible pesanteur. Dix mètres plus haut, je saisis le rebord de la rive rocheuse. Je me hissai lentement et m'abritai derrière un bloc de rocher.

Cette fois-ci je n'utilisais plus l'antigrav. C'eût été trop dangereux

car, plus loin, devant, il y avait des stations de localisation dont les antennes tournaient sans cesse.

Le neutralisateur de pesanteur, celui de mes appareils à haute énergie qui émettait le plus fort rayonnement, m'aurait sans nul doute trahi.

Mon écran déflecteur fonctionnait sur une base énergétique normale. Il ne pouvait être repéré qu'au prix des plus grandes difficultés.

Pendant une seconde j'aperçus le lilliputien. Tel un moustique importun, il passa entre deux Bleus puis disparut dans une brèche de l'épave.

Je me mis à avancer prudemment. Mon micro-antigrav étant débranché, je pouvais m'approcher à grands bonds des aéronefs posés, franchir des obstacles et contourner les groupes de Bleus.

Tout cela était très simple. Quand j'arrivai devant l'un des glisseurs, personne ne m'avait encore remarqué.

L'engin que j'avais choisi se trouvait un peu à l'écart. Il était recouvert d'un épais revêtement de molkex dont la surface présentait les excroissances caractéristiques d'un enduit très vieux. Ceci aussi était une particularité de ce matériau que nous n'avions pas encore élucidée.

Sur les feuilles sortant d'usine, ces boursofflures n'apparaissaient pas. Elles n'étaient pas des phénomènes de décomposition mais plutôt les conséquences d'une certaine maturité du matériau. Il s'était avéré que les très vieux blindages de molkex étaient les plus durs et les plus résistants. Ils absorbaient si vite les énergies de toute sorte qu'on se demandait avec stupéfaction où elles passaient.

Plus à droite se trouvaient trois sentinelles. Je devais en tenir compte. La pression du gaz dans l'ancien extincteur avait été augmentée. Malgré tout je devais approcher à cinq mètres au moins de l'objet pour obtenir une aspersion satisfaisante.

Lemy réapparut. Il vola autour de ma tête et fit un signe dont je déduisis que tout allait bien.

J'ouvris les deux mousquetons et ôtai le réservoir de mes sangles d'épaules. Lemy attendait sur un bloc de rocher.

Je m'approchai encore d'un pas, pointai la tuyère de vaporisation sur le blindage du glisseur et appuyai sur le levier plombé qui ouvrit la valve.

Le liquide fut lancé avec un sifflement puissant. Il forma une bande de mousse qui couvrit soudain une partie de la masse de molkex, se dilua dessus et coula le long des parois.

Je continuai à pulvériser. Lemy cria quelque chose mais je n'y prêtai pas attention. J'étais fasciné par la réussite de mon activité.

Le molkex changea de couleur. Trois secondes plus tard il se mit à

bouillir. Enfin il se produisit comme une détonation interne.

Le matériau se gonfla et coula soudain sous forme liquide, le long de la coque. Ici et là, des plaques d'acier brillantes apparurent.

Je continuais à pulvériser bien que ce ne fût plus nécessaire. Mais je voulais une certitude.

Le processus de décomposition progressa rapidement. À mon grand étonnement le phénomène de liquéfaction s'étendit aussi aux endroits que je n'avais pas aspergés.

Avant que mon extincteur ne soit vide, le blindage jadis invincible flottait sur le sol. Là il bouillonna encore une fois pour former ensuite des galettes plates de forme irrégulière.

Un grondement m'arracha à ma contemplation. Des éclairs resplendissants enveloppaient mon corps de flammes. L'énergie se brisait sur mon écran défensif, y flamboyait et était réfléchi. Dans mon havresac contenant les groupes énergétiques, mon projecteur rugissait. Il était poussé aux limites de sa puissance.

Je m'éloignai instinctivement d'un bond. Les trois gardes qui avaient ouvert le feu sur moi, me ratèrent. Les traits incandescents s'enfoncèrent dans le sol et y creusèrent de larges entonnoirs. Mon écran brillait encore d'un bleu intense. Ils me voyaient !

Je compris aussi pourquoi ils avaient pu viser avec une telle précision. La déformation du molkex avait bien sûr été immédiatement remarquée et mon jet de H_2O_2 n'était pas non plus resté invisible. Il leur suffisait de viser l'endroit où le fin brouillard apparaissait soudain.

Dès mon premier saut je remarquai que les galettes de molkex se soulevaient du sol par d'étranges mouvements flottants. Avant que je n'aie bien saisi le phénomène, elles montèrent dans le ciel sous un angle de quatre-vingt-dix degrés, comme si on les avait dotées d'un propulseur.

Déconcerté, je suivais du regard ces choses qui s'éloignaient à vive allure.

Je fus si surpris que je tombai et me cognai le genou. Je fus de nouveau pris pour cible. Sur la petite île, le diable s'était soudain déchaîné.

Je courus comme un fou furieux. Les tirs tombaient à gauche et à droite de moi. Plusieurs frappèrent mon écran énergétique et le firent de nouveau s'embraser.

Tout en courant je dégainai mon arme et répliquai au tir. Cela m'apaisa même si je ne pouvais remporter de succès.

Un soldat de la « Dix-neuvième sécurité », en armure de molkex, fut frappé de plein fouet. La violence d'impact du faisceau d'impulsions le souleva et le projeta à plusieurs mètres de là. Il n'avait rien eu.

J'aperçus ensuite le rivage. Je sautai en bas tout en tenant solidement l'extincteur qui avait fait son temps. En aucun cas les Bleus ne devaient le trouver. Ce qui restait du liquide d'aspersion leur aurait révélé tout ce qu'il leur fallait encore ignorer.

L'eau se referma sur moi. Je me mis à nager. Mais avant que je ne puisse atteindre le canot, les Bleus passèrent à l'action.

Manifestement, plusieurs engins de police avaient décollé. Les gros faisceaux d'énergie qui frappèrent l'eau jusqu'au fond en y provoquant de violentes détonations, pouvaient difficilement provenir d'armes portatives.

Je fus soulevé par les bulles de vapeur sous pression. Pendant un instant je fis surface pour être de nouveau jeté vers le fond par la vague suivante.

Par un dernier effort désespéré j'atteignis enfin l'embarcation. Le propulseur tournait déjà. Je saisis la remorque et Koko tira. Il semblait avoir tout observé grâce à la sonde de télévision sortie.

Quand je fus tiré en avant, laissant les tirs mortels derrière moi, je pensai à Lemy. Où était-il passé ? Avait-il atteint le canot avant moi ?

Quand je branchai la liaison radio par câble, j'appris que l'avorton était déjà à bord, il avait plongé dans l'eau quand j'avais pris la fuite.

— Ils restent en arrière, me signala-t-il. Sans doute pensent-ils avoir affaire à un nageur qui ne peut en aucun cas atteindre la vitesse du sous-marin. Nous mettons le cap sur la base. As-tu vu l'effet de drive ?

— Le quoi ?

— J'ai baptisé « effet de drive » la fuite éperdue des galettes de molkex. Tout enfant doit recevoir un nom. Tu sais, nous avons trouvé l'arme contre les blindages de molkex. Ce n'était pas rassurant de voir la matière bouillir, couler en bas de la coque et ensuite s'envoler sous forme de galettes. L'accélération fut telle que je n'ai pu les suivre du regard qu'à peine une demi-seconde. As-tu l'extincteur ? Es-tu blessé ?

— Oui et non. Tout va bien. Mon projecteur d'écran chauffe. L'effort a été un peu trop grand pour lui. Peux-tu augmenter la vitesse ?

— J'essaie- Le sous-marin a d'ailleurs fait son temps lui aussi. Oh !,,, Koko reçoit juste un signal de détresse du *Nautilus* ! « X.X.G. », cela signifie une attaque directe.

Je ne répondis rien. Tout comme précédemment, j'étais fasciné par le phénomène de disparition du molkex. Les experts de la Terre auraient de quoi faire pour résoudre cette énigme.

Lemy naviguait à seulement cent mètres de profondeur. Si mon projecteur d'écran tombait maintenant en panne, ce serait la fin. En

cas de nécessité je pouvais encore supporter la pression, mais faire surface aurait signifié la mort. Maintenant toutes les unités avaient certainement été alertées. Le cas échéant nous étions même en train de décharger le *Nautilus*. Tout dépendait si oui ou non les Bleus en arrivaient à la conclusion à laquelle je souhaitais qu'ils arrivent,

il eût été absolument logique de la part des Bleus de supposer que le sous-marin avait quitté son refuge inconnu pour déposer quelques agents sur l'île.

Je n'avais pas encore achevé cette réflexion que des grondements retentirent loin derrière moi. Une escadrille d'astronefs ouvrait le feu sur le secteur maritime où à vrai dire j'aurais encore dû me trouver.

Je ris en mon for intérieur. Mon projecteur d'écran endommagé était oublié pour le moment. Qu'ils pensent donc tranquillement qu'il y avait quelque chose à bombarder près de l'île !

CHAPITRE VII

Cinq minutes plus tôt, je ne pensais pas que Kasom parviendrait à passer. L'arrière de la longue caverne sous-marine s'était effondré. La coque du sous-marin avait été enfouie sous les masses de rocher jusqu'à hauteur du kiosque.

Koko et moi avions pu nous faufiler sans peine par les nombreuses fentes et fissures pour pénétrer dans la partie avant, encore intacte de la caverne. Mais pour Kasom, des obstacles à peu près insurmontables s'étaient dressés.

Là où je pouvais passer debout, il y avait à peine la place pour sa main gigantesque. Nous avions cependant réussi à trouver des failles permettant même le passage de l'Étrusien.

Il avait déblayé le dernier obstacle avec son arme énergétique. Quand il avait enfin atteint la partie avant, il était grand temps. Le grand sas était inutilisable. Melbar s'était donc glissé par l'étroit trou d'homme du kiosque et l'avait refermé derrière lui.

Maintenant nous nous trouvions dans le sas de secours formé par la fermeture supérieure du kiosque et l'écouille du poste central située plus bas. L'eau ne pouvait être pompée que lentement mais Kasom n'en avait plus que jusqu'à la poitrine. Koko et moi étions grimpés sur ses épaules.

Son havresac rougeoyait, bien qu'il eût déconnecté l'écran énergétique quand sa tête avait commencé à émerger.

Il se débarrassa de son sac dorsal et raccrocha aux montants du schnorchel.

— Un coup de veine ! dit-il. Tu as laissé ton minicanot dehors ?

— Il est sous les premiers décombres. Quand le *Nautilus* explosera, il devrait être détruit lui aussi.

Dix minutes plus tard, nous pûmes entrer dans le poste central. Notre rapport provoqua l'enthousiasme. Les scientifiques étaient déjà prêts à partir. Je volai vers la salle du transmetteur qui traversait les trois ponts et formait ainsi un vaste hall.

Isata et deux autres ingénieurs attendaient près de la station énergétique adjacente. Le gros réacteur à fusion nucléaire pouvait être immédiatement allumé.

Nous sommes entrés en jouant des coudes, dans la salle comble du transmetteur et avons écouté le grondement incessant. L'eau était un bon conducteur du son. Les salves énergétiques qui frappaient la mer près de l'île étaient encore parfaitement perçues ici même.

L'effondrement de la caverne était plus ou moins la conséquence du hasard. Une escadre d'astronefs avait survolé cette bande côtière également et avait systématiquement bombardé le rivage. Lorsque Kasom avait été découvert, sur l'île, le bombardement avait brusquement cessé. Ainsi donc nous avons procuré une certaine assistance à l'équipage du *Nautilus*.

— Prêt. Réglage terminé, annonça Koma Isata par l'intercom. L'impulsion de contact est arrivée. La station réceptrice sur la *SSO-1* fonctionne. Nous allons entrer dans le transmetteur selon l'ordre prévu. Le transport doit être terminé dans dix minutes au plus tard. Le détonateur de la bombe est enclenché. Le sous-marin va exploser dans quinze minutes. Des questions ?

Plus personne n'avait de question à poser mais tous savaient que dans quelques minutes le transmetteur engendrerait un écho de détection que même un radio à derru aveugle ne pouvait laisser échapper, Les ébranlements de structure de ce genre ne pouvaient être parfaitement neutralisés.

Le réacteur nucléaire de puissance se mit à gronder. Isata le fit monter très rapidement en puissance. Maintenant le risque de détection existait déjà.

Ensuite les deux piliers bordant l'entrée du transmetteur se mirent à rougeoyer, s'élevèrent et s'unirent à cinq mètres de hauteur en formant une ogive.

Dans la cavité ainsi créée régnait un noir insondable. Ces transmetteurs, inventés jadis par les Alconides, étaient à cent pour cent fiables. Rien ne pouvait se produire si l'on ne provoquait pas de perturbations.

Les scientifiques franchirent les premiers la ligne rouge de danger. Ensemble ils sautèrent dans l'obscurité du gouffre. Ils se dissipèrent en un phénomène lumineux et disparurent. Ils devaient ressortir au même instant à bord de la *SSO-1* et se retrouver en sécurité.

Mes frères, en rangs serrés, franchirent la ligne rouge en courant. Eux aussi disparurent. L'attaque attendue se produisit alors que

presque tous les membres d'équipage étaient déjà partis.

Un grondement ébranla le sous-marin. De violentes vibrations le mirent en mouvement. Quelques instants plus tard, les Bleus semblaient avoir localisé l'emplacement de l'appareil ultra-énergétique.

— Et voici maintenant la salve décisive ! dit Kasom.

Je fis un signe désespéré à Isata et aux deux techniciens et m'agrippai solidement aux sangles d'épaules de Kasom. Les techniciens pénétrèrent dans la salle du transmetteur à l'instant même où les parois étanches du *Nautilus* étaient arrachées.

Et avec l'éclatement et le fracas, le déluge arriva. Kasom saisit les trois techniciens et les jeta dans l'ogive du transmetteur. Quand il y sauta lui aussi, le plafond de la salle s'effondra. Je fus plongé dans un brasier.

Mais au même moment je sentis la douleur de la dématérialisation. Pour les Sigans il n'est pas facile de surmonter une dématérialisation qui est d'autant plus douloureuse que la distance à franchir est grande.

L'hyperespace me recueillit, c'est-à-dire qu'il recueillit ce qui existait encore de mon corps.

Je ne sentis pas la rematérialisation dans la station réceptrice de la *SSO-1*. Je n'avais encore jamais pu supporter un transport de ce genre sans perdre connaissance au moment de la rematérialisation.

Je ressentis encore un tiraillement et un déchirement dans les membres, puis ce fut la nuit autour de moi.

Quand je revins à moi, je rencontrai le regard du docteur Albu, l'ancien médecin-chef du croiseur lourd *Luvino*.

Le frère me sourit. Je regardai autour de moi, étonné.

Cabine, lit, mobilier étaient conformes à ma taille. Mais quelque chose me gênait toutefois. Ce n'est que plus tard que je remarquai ce que c'était.

Le blanc stérile désignait une clinique bien que l'on se fût efforcé d'installer un projecteur de jeu de couleurs. Des cascades de lumières apaisantes inondaient les murs et une musique douce jouait en sourdine.

Je compris alors que j'avais été blessé.

Mon corps était enveloppé de bandages souples. Je pouvais à peine bouger.

— Bonjour, frère Danger, dit le docteur Albu. Ne t'étonne pas. Tout va rentrer dans l'ordre. Les brûlures ne sont pas très graves. Melbar Kasom nous a dit qu'au dernier instant le sous-marin avait été frappé par un rayon énergétique.

— Je n'ai rien senti, répondis-je d'une voix faible. Les déclarations d'Albu relatives au peu de gravité de mes blessures ne correspondaient pas tout à fait à la réalité. Les médecins sont les seuls

membres du peuple sigan à

mentir de temps à autre. Ils aïïïrment que c est pour le bien du patient.

— Où sommes-nous, frère Albu ?

— Dans la Station Spatiale d* Observation Numéro

Un. Atlan a donné l'ordre, il y a déjà quelques semaines, d'aménager une salle pour nos besoins. Le mobilier vient tout droit de Siga.

Je pensai à Melbar Kasom et un sourire glissa sur mes lèvres.

Ici j'étais à l'abri car ma cabine n'aurait pu héberger ne fût-ce qu'une partie de sa cuisse î

— Kasom est-il ici ?

— Oui, frère. Tu es resté onze heures dans le coma.

Les bandages doivent être renouvelés à treize heures, temps de la station. J'ai été obligé de te plonger dans un bain de biopalath. Ta peau doit être renouvelée. Tu ne pourras te lever avant deux jours, même si le processus de guérison semble terminé dès demain. Veux-tu parler à Kasom ?

— Oui, s'il te plaît.

Albu rapprocha le visiophone et l'alluma. Aussitôt l'Etrusien apparut sur mon écran.

— Hello ! cria-t-il et un rire embellit son visage.

Alors, te revoilà éveillé, petit ? Comment vas-tu ?

Je fus heureux de sa réaction.

— Merci. Jusqu'à un certain point : remarquablement. Frère Albu dit que je pourrai me lever après-demain.

— Vas-y doucement ! Ton dos a été fortement brûlé.

As-tu mal ?

— Non. J'ai l'impression de planer.

— Il t'a fait une piqûre. Je— oui, commandant-

Le visage de Kasom disparut soudain. Je me redressai un peu avec l'aide d'Albu.

Perry Rhodan, le Stellarque, apparut sur l'écran. Un frisson me parcourut quand je plongeai le regard dans ses yeux gris et graves. Puis il sourit.

— Bonjour, Lemy. À Ce que j'apprends, vous vous sentez assez bien. Vous auriez dû passer dans le transmetteur en même temps que vos congénères.

— Il n'en était pas question, commandant. Après tout, j'étais le commandant. Êtes-vous satisfait de notre travail ? Excusez-moi pour cette question directe mais...

— Vous en avez parfaitement le droit, mon petit ami, m'interrompit le chef de l'Empire Uni. Vous avez obtenu des résultats de tout premier ordre. Le docteur Arando a ramené les bidons. Mais j'aurais encore une question à vous poser, Lemy.

— Je vous en prie, commandant.

Sur mon écran il parut encore plus grave.

— Pouvez-vous confirmer les déclarations de Melbar Kasom ? Je veux dire... avez-vous vu de vos propres yeux le blindage de molkex se liquéfier après un bouillonnement, former des galettes et s'éloigner à vive allure ?

— Oui, commandant, je puis vous le confirmer. Nous avons trouvé l'arme.

— Vous avez appelé cela l'effet de drive, n'est-ce pas ?

— Pas l'arme, commandant, seulement la manière de s'envoler du molkex.

— Bien sûr.

— Excusez-moi, dis-je embarrassé. Oui, je me suis permis d'inventer cette expression.

— Elle va ébranler la Galaxie, déclara Rhodan. Je vous remercie chaleureusement pour votre collaboration, major. Je vous donnerai des nouvelles. Adan se trouve encore à proximité du système de Verth. Ses rapports sont inquiétants. On dirait tout à fait que les Bleus s'arment pour une grande offensive. Si d'ici là nous ne sommes pas parvenus à fabriquer synthétiquement ladite hormone B, pour stabiliser correctement du peroxyde d'hydrogène concentré, plusieurs planètes périront. Ceci pour votre information, Lemy. Encore une fois, merci beaucoup.

Rhodan se retira et Kasom réapparut.

— Il a l'air en colère, affirma-t-il avec un sérieux inhabituel. Notre fuite réussie semble avoir rendu les « souprières » à demi folles. Naturellement elles savent que nous avons trouvé l'arme contre le molkex et, qui plus est, sur leur propre monde ! Je suis persuadé qu'elles vont maintenant passer à l'attaque. Des temps difficiles s'annoncent pour l'Empire. Veille à être bientôt sur pied.

Un sifflement retentit. Quand je tournai la tête, je vis Albu poser sur le côté une seringue à haute pression.

— Tu dois maintenant dormir, frère. C'est un miracle que tu sois encore en vie. Tu ne dois pas te surmener.

— À plus tard, petit ! me cria encore Kasom. Je ne puis malheureusement pas te rendre visite. Mais ici nous remettons tout en ordre. Pour le moment nous réfléchissons à la manière de lancer le H_2O_2 -Ho-B sur les géants de molkex de l'ennemi. En fin de compte, il doit être pulvérisé sur le revêtement blindé. Mais ne t'inquiète pas à ce sujet.

Je ne perçus ses dernières paroles que comme dans un rêve. L'injection commençait à faire de l'effet. Avant de m'endormir, je repensai encore une fois à notre longue mission sur Gatas.

Elle n'avait pas été facile mais elle avait été indispensable pour le bien de l'humanité.

Achevé d'imprimer sur les presses de



PUSSlfeRE

GROUPE CPI

ù Saint-Amand-Afontrond (Cher) en septembre 2,002,

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris

— N° d'imp. : 24591. — Dépôt légal : septembre 2002.

Imprimé en France